

Dans les forêts de Sibérie

Sylvain Tesson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SYLVAIN TESSON

**DANS
LES FORÊTS
DE SIBÉRIE**

**PRIX MÉDICIS
ESSAI
2011**

1911-2011
Gallimard

SYLVAIN TESSON

DANS LES FORÊTS
DE SIBÉRIE

Février-Juillet 2010



GALLIMARD

Car j'appartiens aux forêts et à la solitude.

KNUT HAMSON,

Pan

La liberté existe toujours. Il suffit d'en payer le prix.

HENRY DE MONTHERLANT,

Carnets 1957

Un pas de côté

Je m'étais promis avant mes quarante ans de vivre en ermite au fond des bois.

Je me suis installé pendant six mois dans une cabane sibérienne sur les rives du lac Baïkal, à la pointe du cap des Cèdres du Nord. Un village à cent vingt kilomètres, pas de voisins, pas de routes d'accès, parfois, une visite. L'hiver, des températures de -30°C , l'été des ours sur les berges. Bref, le paradis.

J'y ai emporté des livres, des cigares et de la vodka. Le reste — l'espace, le silence et la solitude — était déjà là.

Dans ce désert, je me suis inventé une vie sobre et belle, j'ai vécu une existence resserrée autour de gestes simples. J'ai regardé les jours passer, face au lac et à la forêt. J'ai coupé du bois, pêché mon dîner, beaucoup lu, marché dans les montagnes et bu de la vodka, à la fenêtre. La cabane était un poste d'observation idéal pour capter les tressaillements de la nature.

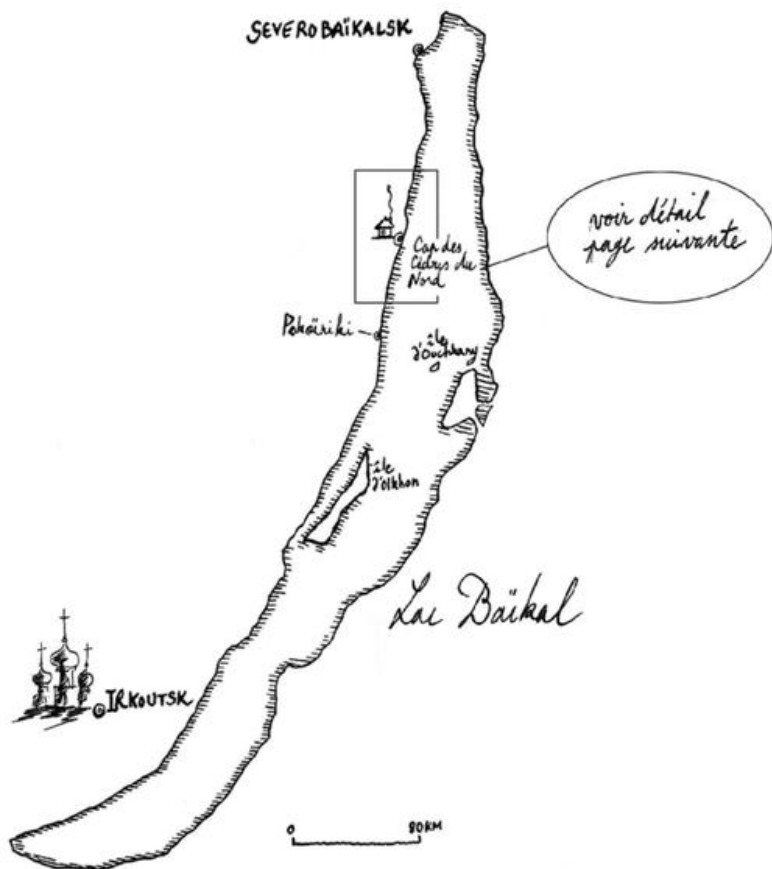
J'ai connu l'hiver et le printemps, le bonheur, le désespoir et, finalement, la paix.

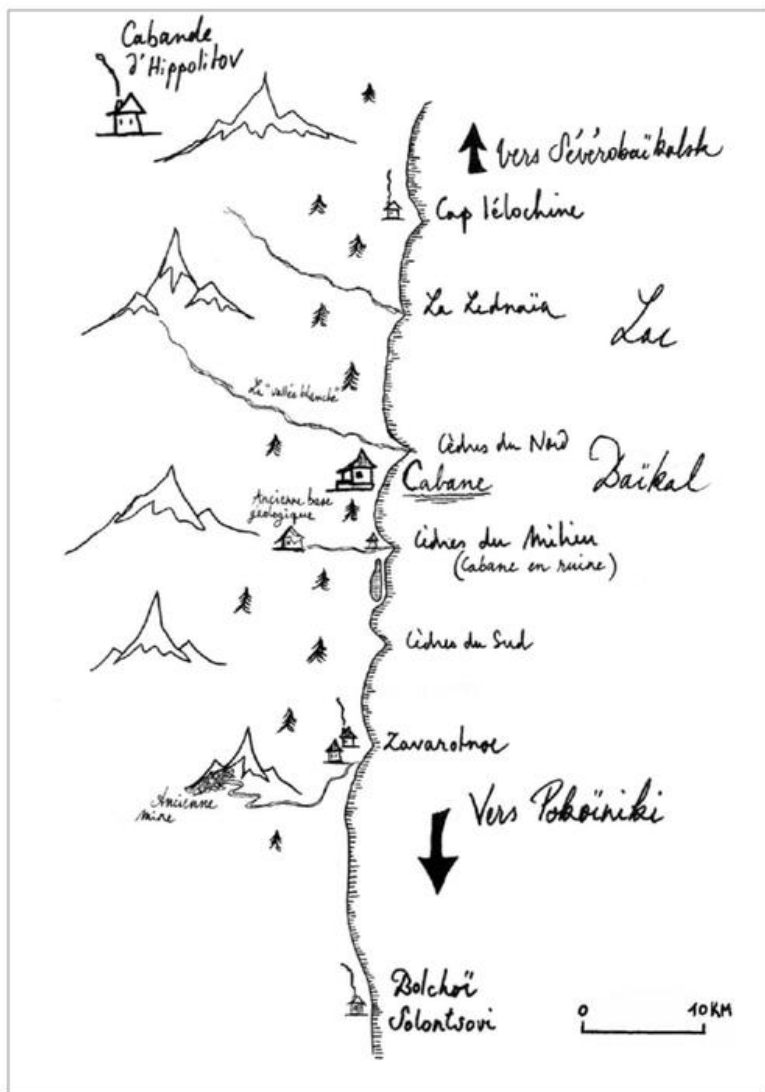
Au fond de la taïga, je me suis métamorphosé. L'immobilité m'a apporté ce que le voyage ne me procurait plus. Le génie du lieu m'a aidé à apprivoiser le temps. Mon ermitage est devenu le laboratoire de ces transformations.

Tous les jours j'ai consigné mes pensées dans un cahier.

Ce journal d'ermitage, vous le tenez dans les mains.

S.T.





FÉVRIER

La forêt

La marque Heinz commercialise une quinzaine de variétés de sauces. Le supermarché d'Irkoutsk les propose toutes et je ne sais quoi choisir. J'ai déjà rempli six caddies de pâtes et de Tabasco. Le camion bleu m'attend. Micha, le chauffeur, n'a pas éteint le moteur, et dehors, il fait -32. Demain, nous quittons Irkoutsk. En trois jours, nous atteindrons la cabane, sur la rive ouest du lac. Je dois terminer les courses aujourd'hui. Je choisis le « super hot tapas » de la gamme Heinz. J'en prends dix-huit bouteilles : trois par mois.

Quinze sortes de ketchup. À cause de choses pareilles, j'ai eu envie de quitter ce monde.

9 février

Je suis allongé sur mon lit dans la maison de Nina, rue des Prolétaires. J'aime les noms de rues en Russie. Dans les villages, on trouve la « rue du Travail », la « rue de la révolution d'Octobre », la « rue des Partisans » et, parfois, la « rue de l'Enthousiasme » où marchent mollement de vieilles Slaves grises.

Nina est la meilleure logeuse d'Irkoutsk. Autrefois, pianiste, elle se produisait dans les salles de concerts de l'Union soviétique. À présent, elle tient une maison d'hôte. Hier elle m'a dit : « Qui eût cru que je me transformerais un jour en usine à crêpes ? » Le chat de Nina ronronne sur mon ventre. Si j'étais un chat, je sais le ventre où je me réchaufferais.

Je suis au seuil d'un rêve vieux de sept ans. En 2003, je séjournai pour la première fois au bord du Baïkal. Marchant sur la grève, je découvris des cabanes régulièrement espacées, peuplées d'ermites étrangement heureux. L'idée de m'enfouir sous le couvert des futaies, seul, dans le silence, chemina en moi. Sept ans plus tard, m'y voilà.

Il faut que je trouve la force de repousser le chat. Se lever de son lit demande une énergie formidable. Surtout pour changer de vie. Cette envie de faire demi-tour lorsqu'on est au bord de saisir ce que l'on désire. Certains hommes font volte-face au moment crucial. J'ai peur d'appartenir à cette espèce.

Le camion de Micha est chargé ras la gueule. Pour atteindre le lac, cinq heures de route à travers des steppes englacées : une navigation, par les sommets et les creux d'une houle pétrifiée. Des villages fument au pied des collines, vapeurs échoués sur des hauts-fonds. Devant pareilles visions, Malevitch écrivit : « Quiconque a traversé la Sibérie ne pourra plus jamais prétendre au bonheur. » Au sommet d'une croupe, le lac apparaît. On s'arrête pour boire. Cette question après quatre rasades de vodka : par quel miracle la ligne du littoral épouse-t-elle aussi parfaitement les contours de l'eau ?

Débarrassons-nous des statistiques. Le Baïkal, sept cents kilomètres

de long sur quatre-vingts de large et un kilomètre et demi de profondeur. Vingt-cinq millions d'années. L'hiver, une épaisseur de glace de cent dix centimètres. Le soleil se fout de ces données. Il irradie son amour sur la surface blanche. Les nuages filtrent les rayons, un troupeau de plaques de lumière glissent sur la neige : la joue du cadavre s'éclaire.

Le camion s'engage sur la glace. Sous les roues, un kilomètre de fond. Si nous tombons dans une faille, la machine s'abîmera dans le noir. Les corps chuteront silencieusement. Lente neige des noyés. Le lac est un caveau rêvé pour qui craint la pourriture. James Dean voulait mourir en laissant « de beaux cadavres ». Les petites crevettes *Epischura baikalensis* nettoieront les corps en vingt-quatre heures et ne laisseront que l'ivoire des os au fond des eaux.

10 février

Nous avons passé la nuit dans le village de Khoujir, sur l'île d'Olkhon (se prononce Olkhraïne, à la nordique), et nous roulons vers le nord. Micha ne dit pas un mot. J'admire les gens mutiques, je m'imagine leurs pensées.

Je fais route vers le lieu de mes rêves. L'atmosphère est lugubre. Le froid a lâché ses cheveux dans le vent. Les filandres de neige fuient devant les roues. La tempête s'immisce dans l'interstice laissé entre le ciel et la glace. Je regarde la rive, essaie de ne pas penser que je vais vivre six mois dans ces forêts de requiem. Il y a là tous les ingrédients de l'imagerie sibérienne de la déportation : l'im mensité, la lueur livide. La glace a des airs de linceul. Des innocents étaient jetés vingt-cinq ans dans ce cauchemar. Moi, je vais y séjourner de mon gré. De quoi me plaindrais-je ?

Micha : « C'est triste. »

Puis silence jusqu'au lendemain.

Ma cabane est située au nord de la réserve Baïkal-Lena. C'est un ancien abri de géologue construit dans les années 1980 et enfoui dans une clairière de cèdres. Sur la carte, les arbres ont donné leur nom au lieu : « cap des Cèdres du Nord ». *Cèdres du Nord* sonne comme un nom de résidence de personnes âgées. Après tout, il s'agit bien d'une retraite.

Rouler sur un lac est une transgression. Seuls les dieux et les araignées marchent sur les eaux. J'ai ressenti trois fois l'impression de briser un tabou. La première, en contemplant le fond de la mer d'Aral, vidée par les Hommes. La seconde en lisant le journal intime d'une femme. La troisième, en roulant sur les eaux du Baïkal. Chaque fois, l'impression de déchirer un voile. L'œil regarde par le trou de la serrure.

J'explique cela à Micha. Il ne répond rien.

Ce soir nous faisons halte dans la station scientifique de Pokoïniki, au cœur de la réserve.

Sergueï et Natasha en sont les gardes. Ils sont beaux comme des dieux grecs, en plus habillés. Ils vivent ici depuis vingt ans, traquant les braconniers. Ma cabane est à cinquante kilomètres de chez eux, au nord. Je suis heureux de les compter pour voisins. Penser à eux me sera agréable. Leur amour : une île dans l'hiver sibérien.

Nous avons passé la soirée avec deux de leurs amis, Sacha et Youra, des pêcheurs sibériens qui incarnent deux types dostoïevskiens. Sacha est hypertendu, rose, vital. Son regard dur est logé au fond d'yeux mongoloïdes. Youra est sombre, raspoutinien, nourri au poisson de vase. Sa peau est livide comme celle des habitants du Mordor tolkienien. Le premier est destiné aux coups d'éclat et l'autre aux conspirations. Youra n'est pas allé en ville depuis quinze ans.

11 février

Au matin, nous reprenons la glace. La forêt défile. Quand j'avais douze ans, nous étions allés à Verdun visiter le musée de la Grande Guerre. Je me souviens de la salle du Chemin des Dames. Dans la tranchée, les poilus avaient été recouverts par une coulée de boue. La forêt ce matin est une armée engloutie dont ne dépasseraient que les baïonnettes.

La glace craque. Des plaques compressées par les mouvements du manteau explosent. Des lignes de faille zèbrent la plaine mercurielle, crachant des chaos de cristal. Un sang bleu coule d'une blessure de verre.

« C'est beau », dit Micha.

Et plus rien jusqu'au soir.

À 19 heures, mon cap apparaît. Le cap des Cèdres du Nord. Ma cabane. Les coordonnées GPS sont : N 54°26'45.12"/ E 108°32'40.32".

Les silhouettes sombres de petits personnages accompagnés de chiens avancent sur la grève pour nous accueillir. Bruegel peignait ainsi les campagnards. L'hiver transforme toute chose en tableau hollandais : précis et vernissé.

Il neige, puis le soir tombe et tout ce blanc devient d'un noir affreux.

12 février

Volodia T., inspecteur forestier, a une cinquantaine d'années et vit depuis quinze ans dans la cabane des Cèdres du Nord avec sa femme, Ludmila. Il a des lunettes de verre fumé et le visage doux. Certains Russes ressemblent à des brutes, à lui on confierait un ourson. Volodia et Ludmila veulent retourner à Irkoutsk. Ludmila est malade — une

phlébite — elle doit se soigner. Sa peau, comme celle des femmes russes imbibées de thé, est aussi blanche que le ventre des grenouilles : le système veineux dessine des vermicelles sous la nacre. Ils m'attendaient pour partir.

La cabane fume dans son bosquet de cèdres. La neige a meringué le toit, les poutres ont une couleur de pain d'épice. J'ai faim.

L'habitation s'appuie sur le pied de versants hauts de 2000 mètres. La taïga monte vers le sommet et capitule à 1000 mètres. Au-delà, c'est le règne de la pierre, de la glace, du ciel. La pente s'élève derrière la cabane. Le lac, lui, repose à 450 mètres d'altitude, j'en vois la rive de mes fenêtres.

Espacés de trente kilomètres, des postes de la réserve abritent des inspecteurs placés sous le commandement de Sergueï. Au nord, au cap d'Iélochine, mon voisin s'appelle Volodia. Au sud, dans le petit hameau de Zava rotnoe, également Volodia. Plus tard, mélancolique, quand j'aurai besoin de trinquer avec un compagnon, il me suffira de marcher une journée vers le sud, ou cinq heures vers le nord.

Sergueï, le chef des gardes, est venu avec nous de Pokoïniki. En descendant du camion, nous avons regardé cette splendeur en silence puis il m'a dit en touchant sa tempe : « Ici, c'est un magnifique endroit pour se suicider. » Dans le camion, il y a aussi mon ami Arnaud qui m'accompagne depuis Irkoutsk. Il y vit depuis quinze ans. Il s'est marié avec la plus belle femme de la ville. Elle rêvait de l'avenue Montaigne et de Cannes. Quand elle a compris qu'Arnaud ne pensait qu'à courir les taïgas, elle l'a quitté.

Pendant les jours qui suivent, ensemble, nous allons préparer mon séjour. Ensuite, mes amis s'en retourneront, me laissant seul. Pour l'heure, déchargement du matériel.

MATÉRIEL NÉCESSAIRE À SIX MOIS DE VIE DANS LES BOIS

Hache et merlin
Bâche
Sac de jute
Pic et époussette à glace
Patins à glace
Raquettes à neige
Kayak et pagaie
Cannes à pêche, fil, plombs, mouches et cuillères
Batterie de cuisine
Théière
Chignole à glace
Corde
Poignard et couteau suisse
Pierre à aiguiser

Lampe à huile
Kérosène
Bougies
GPS, boussole, carte
Panneaux solaires, câbles et batteries rechargeables
Allumettes et briquets
Sac à dos de montagne
Sacs marins
Tapis de feutre
Sacs de couchage
Équipement de haute montagne
Moustiquaire de visage
Gants
Bottes de feutre
Piolet
Crampons
Pharmacie (10 boîtes de paracétamol pour lutter contre
les effets de la vodka)
Scie
Marteau, clous, vis, lime
Drapeau français pour le 14 Juillet
Fusées anti-ours type feu à main
Pistolet à fusées
Cape de pluie
Grille à feu
Scie pliable
Tente
Tapis de sol
Lampe frontale
Sac de couchage -40 °C
Veste de la police montée canadienne
Luge en plastique
Crampons
Bottes à jambières
Vodka et verre à alcool
Alcool à 90 % pour pallier la pénurie de l'article
précédent
Bibliothèque personnelle
Cigares, cigarillos, papier d'Arménie et boîte
Tupperware pour servir d'humidificateur
Icônes (saint Séraphin de Sarov, saint Nicolas, famille
impériale des derniers Romanov, tsar Nicolas II, Vierge
noire)
Malles en bois

Jumelles
Appareils électroniques
Cahiers et stylos
Vivres (pâtes, riz, Tabasco, pain de guerre, boîtes de
fruits, piment, poivre, sel, café, miel et thé pour six
mois)

C'est drôle, on se décide à vivre en cabane, on s'imagine fumant le cigare devant le ciel, perdu dans ses méditations et l'on se retrouve à cocher des listes de vivres dans un cahier d'intendance. La vie, cette affaire d'épicerie.

Je pousse la porte de la cabane. En Russie, le formica triomphe. Soixante-dix ans de matérialisme historique ont anéanti tout sens esthétique chez le Russe. D'où vient le mauvais goût ? Pourquoi y a-t-il du lino plutôt que rien ? Comment le kitch s'est-il emparé du monde ? La ruée des peuples vers le laid fut le principal phénomène de la mondialisation. Pour s'en convaincre il suffit de circuler dans une ville chinoise, d'observer les nouveaux codes de décoration de La Poste française ou la tenue des touristes. Le mauvais goût est le dénominateur commun de l'humanité.

Pendant deux jours, aidé d'Arnaud, j'arrache le linoléum, les toiles cirées, les bâches de polyester et les papiers plastique qui recouvrent les murs. Au pied-de-biche, nous défonçons les coffrages de carton. Ce déshabillage met à nu les rondins perlés de résine et un parquet jaune pâle, de la couleur de la chambre de Van Gogh à Arles. Volodia nous regarde, consterné. Il ne voit pas que le bois nu, ambré est plus beau à l'œil que la toile cirée. Il m'écoute le lui expliquer. Je suis le bourgeois défendant la supériorité du parquet sur le lino. L'esthétisme est une déviance réactionnaire.

Nous avons apporté d'Irkoutsk une fenêtre de pin blond à double vitrage pour remplacer le carreau qui diffuse dans la cabane une lueur de commissariat. Pour loger l'empêchement, Sergueï découpe à la tronçonneuse une ouverture dans les rondins. Il travaille nerveusement, sans répit, sans calculer les angles, corrigeant les erreurs à mesure que sa précipitation les provoque. Les Russes bâtissent toujours les choses dans l'urgence, comme si les soldats fascistes allaient débouler d'une minute à l'autre.

Dans les villages qui mouchettent le territoire, les Russes ressentent la fragilité de leur condition. Le petit cochon du conte n'était pas plus rassuré, dans son abri de paille. Vivre entre quatre murs de bois au milieu de marais glacés rend modeste. Les hameaux ne sont pas construits pour la postérité. Ils consistent en un amas de bicoques craquant aux vents du nord. Le Romain bâtissait pour mille ans. Pour le Russe, il s'agit de passer l'hiver.

Rapportée à la violence des tempêtes, la cabane est une boîte d'allumettes. Fille de la forêt, destinée à la pourriture : les rondins de ses murs étaient les troncs de la clairière. Elle retournera à l'humus quand son propriétaire l'abandonnera. Elle offre dans sa simplicité une protection parfaite contre le froid saisonnier. Elle n'enlaidit pas le sous-bois qui l'abrite. Avec la yourte et l'igloo, elle se dresse sur le podium des plus belles réponses humaines à l'adversité du milieu.

13 février

Encore dix heures consacrées à vider la clairière des ordures entassées. Nettoyer les lieux pour que le génie y revienne. Les Russes font table rase du passé, jamais de leurs déchets. Jeter quelque chose ? *Plûtôt mourir*, disent-ils. Pourquoi balancer un moteur de tracteur dont le piston pourrait servir de cul-de-lampe ? Le territoire de l'ex-Union soviétique est jonché des excréments des plans quinquennaux : usines en ruine, machines-outils, carcasses d'avion. Beaucoup de Russes vivent dans des endroits tenant du chantier et de la casse de bagnoles. Ils ne voient pas les déchets. Ils ignorent mentalement le spectacle étalé sous leurs yeux. Le verbe *Abstractirovaout*, « faire abstraction », est un maître mot quand on habite sur une décharge.

14 février

La dernière caisse est une caisse de livres. Si on me demande pourquoi je suis venu m'enfermer ici, je répondrai que j'avais de la lecture en retard. Je cloue une planche de pin au-dessus de mon châlit et y range mes livres. J'en ai une soixantaine. À Paris, j'ai pris grand soin de constituer une liste idéale. Quand on se méfie de la pauvreté de sa vie intérieure, il faut emporter de bons livres : on pourra toujours remplir son propre vide. L'erreur serait de choisir exclusivement de la lecture difficile en imaginant que la vie dans les bois vous maintient à un très haut degré de température spirituelle. Le temps est long quand on n'a que Hegel pour les après-midi de neige.

Avant mon départ, un ami m'a conseillé d'emporter les *Mémoires* du cardinal de Retz et le *Fouquet* de Morand. Je savais déjà qu'il ne faut jamais voyager avec des livres évoquant sa destination. À Venise, lire Lermontov, mais au Baïkal, Byron.

Je vide la caisse. J'ai Michel Tournier pour les songeries, Michel Déon pour la mélancolie, Lawrence pour la sensualité, Mishima pour les froids d'acier. J'ai une petite collection de livres sur la vie dans les bois : Grey Owl pour la radicalité, Daniel Defoe pour le mythe, Aldo Leopold pour la morale, Thoreau pour la philosophie mais son prêchi prêcha de parpaillot comptable me lasse un peu. Whitman, lui, m'enchanté : ses *Feuilles d'herbe* exhalent la grâce. Jünger a inventé l'expression de « recours aux forêts », j'ai quatre ou cinq de ses livres.

Un peu de poésie et des philosophes, aussi : Nietzsche, Schopenhauer, les stoïciens. Sade et Casanova pour me fouetter le sang. Des polars de la Série noire : il faut parfois souffler. Quelques guides naturalistes de la collection Delachaux et Niestlé sur les oiseaux, les plantes et les insectes. La moindre des choses quand on s'invite dans les bois est de connaître le nom de ses hôtes. L'affront serait l'indifférence. Si des gens débarquaient dans mon appartement pour s'y installer de force, j'aimerais au moins qu'ils m'appelassent par mon prénom. La tranche de mes volumes de la Pléiade brille à la lueur des bougies. Les livres sont des icônes. Pour la première fois de ma vie, je vais lire un roman d'une traite.

LISTE DE LECTURES IDÉALES COMPOSÉE À PARIS AVEC GRAND SOIN
EN PRÉVISION D'UN SÉJOUR DE SIX MOIS DANS LA FORÊT SIBÉRIENNE

Quai des enfers, Ingrid Astier
L'Amant de lady Chatterley, D.H. Lawrence
Traité du désespoir, Kierkegaard
Des pas dans la neige, Érik L'Homme
Un théâtre qui marche, Philippe Fenwick
Des nouvelles d'Agafia, Vassili Peskov
Indian Creek, Pete Fromm
Les Hommes ivres de Dieu, Jacques Lacarrière
Vendredi, Michel Tournier
Un taxi mauve, Michel Déon
La Philosophie dans le boudoir, Sade
Gilles, Drieu la Rochelle
Robinson Crusoé, Daniel Defoe
De sang-froid, Truman Capote
Un an de cabane, Olaf Candau
Noces, Camus
La Chute, Camus
Robinson des mers du Sud, Tom Neale
Rêveries du promeneur solitaire, Rousseau
Histoire de ma vie, Casanova
Le Chant du monde, Giono
Fouquet, Paul Morand
Carnets, Montherlant
Soixante-dix s'efface, tome 1, Jünger
Le Traité du rebelle, Jünger
Le Nœud gordien, Jünger
Approches, drogues et ivresse, Jünger
Jeux africains, Jünger
Les Fleurs du mal, Baudelaire
Le facteur sonne toujours deux fois, James M. Cain

Le Poète, Michael Connelly
Lune sanglante, James Ellroy
Eva, James Hadley Chase
Les Stoïciens(Pléiade)
Moisson rouge, Dashiell Hammett
De la nature, Lucrèce
Le Mythe de l'éternel retour, Mircea Eliade
Le Monde..., Schopenhauer
Typhon, Conrad
Odes, Segalen
Vie de Rancé, Chateaubriand
Tao-tö-king, Lao-tseu
Élégie de Marienbad, Goethe
Nouvelles complètes, Hemingway
Ecce Homo, Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra, Nietzsche
Le Crépuscule des idoles, Nietzsche
Vingt-cinq ans de solitude, John Haines
La Dernière Frontière, Grey Owl
Traité de la cabane solitaire, Antoine Marcel
Au cœur du monde, Cendrars
Feuilles d'herbe, Whitman
Almanach d'un comté des sables, Aldo Leopold
L'Œuvre au noir, Yourcenar
Les Mille et Une Nuits
Le Songe d'une nuit d'été, Shakespeare
Les Joyeuses Commères de Windsor, Shakespeare
La Nuit des rois, Shakespeare
Romans de la Table ronde, Chrétien de Troyes
American Black Box, Maurice G. Dantec
American Psycho, B.E. Ellis
Walden, Thoreau
L'Insoutenable Légèreté de l'être, Kundera
Le Pavillon d'Or, Mishima
La Promesse de l'aube, Romain Gary
La Ferme africaine, Karen Blixen
Les Aventuriers, José Giovanni

Le sixième jour après mon départ d'Irkoutsk, le camion de mes amis disparaît à l'horizon. Pour le naufragé jeté sur un rivage, rien n'est aussi poignant que le spectacle d'une voile de navire s'effaçant. Volodia et Ludmila gagnent Irkoutsk et leur nouvelle vie. J'attends le moment où ils se retourneront pour jeter un dernier regard à la cabane.

Ils ne se retournent pas.

Le camion n'est plus qu'un point. Je suis seul. Les montagnes m'apparaissent plus sévères. Le paysage se révèle, intense. Le pays me saute au visage. C'est fou ce que l'homme accapare l'attention de l'homme. La présence des autres affadit le monde. La solitude est cette conquête qui vous rend jouissance des choses.

Il fait – 33°. Le camion s'est fondu à la brume. Le silence descend du ciel sous la forme de petits copeaux blancs. Être seul, c'est entendre le silence. Une rafale. Le grésil brouille la vue. Je pousse un hurlement. J'écarte les bras, tends mon visage au vide glacé et rentre au chaud.

J'ai atteint le débarcadère de ma vie.

Je vais enfin savoir si j'ai une vie intérieure.

15 février

Ma première soirée solitaire. Au début, je n'ose pas trop bouger. Je suis anesthésié par la perspective des jours. À 10 heures du soir, des explosions trouent le silence. L'air s'est réchauffé, le ciel est à la neige, il ne fait que – 12°. L'artillerie russe pilonnerait le lac, la cabane n'en vibrerait pas plus. Je sors dans le redoux écouter les coups de boutoir. Les courants font jouer la banquise.

L'eau, prisonnière, implore sa libération. La glace sépare les êtres (poissons, fleurs et algues, mammifères marins, arthropodes et micro-organismes) du ciel. Elle fait écran entre la vie et les étoiles.

La cabane mesure trois mètres sur trois. Un poêle en fonte assure le chauffage. Il deviendra mon ami. J'accepte les ronflements de ce compagnon-là. Le poêle est l'axe du monde. Autour de lui, tout s'organise. C'est un petit dieu qui possède sa vie propre. Lorsque je lui fais offrande de bûches, je rends hommage à *Homo erectus*, qui maîtrisa le feu. Dans sa *Psychanalyse du feu*, Bachelard imagine que l'idée de frotter deux bâtonnets pour allumer l'étoupe fut inspirée par les frictions de l'amour. En baisant, l'homme aurait eu l'intuition du feu. Bon à savoir. Pour étancher la libido, penser à regarder les braises.

Je dispose de deux fenêtres. L'une est ouverte sur le sud, l'autre sur l'est. Dans l'enchâssure de la seconde, on distingue les crêtes enneigées de la Bouriatie, à cent kilomètres. Par la première, derrière les branchages d'un pin couché, je suis du regard la courbe de la baie incurvée vers le sud.

Ma table, collée à la fenêtre de l'est, en occupe toute la largeur, à la mode russe. Les Slaves peuvent rester des heures assis à regarder perler les carreaux. Parfois, ils se lèvent, envahissent un pays, font une révolution puis retournent rêver devant leurs fenêtres, dans des pièces surchauffées. L'hiver, ils sirotent le thé interminablement, pas trop

pressés de sortir.

16 février

À midi, dehors.

Le ciel a saupoudré la taïga. La poudreuse veloute le vert-de-bronze des cèdres. Forêt d'hiver : fourrure d'argent jetée sur les épaules du relief. Les vagues de la végétation couvrent les pentes. Cette volonté des arbres de tout envahir. La forêt, houle lente. À chaque pli du relief, l'albumine des houppiers s'assombrit de traînées noires.

Pourquoi les hommes adorent-ils davantage les chimères abstraites que la beauté des cristaux de neige ?

17 février

Ce matin, le soleil s'est juché par-dessus les crêtes de la Bouriatie à 8 h 17. Un rayon a traversé la fenêtre et frappé les rondins de la cabane. J'étais dans mon sac de couchage. J'ai cru que le bois saignait.

Les dernières flammes du poêle meurent vers 4 heures du matin. À l'aube, il gèle dans la pièce. Il faut se lever et allumer le feu : deux gestes qui célèbrent le passage de l'hominidé à l'homme. Je commence ma journée en soufflant sur les braises. Puis je me recouche le temps que la cabane prenne la température d'un œuf.

Ce matin, je graisse l'arme laissée par Sergueï. C'est un pistolet à fusée comme en utilisent les marins en détresse. Le canon balance sa charge de phosphore aveuglant qui atténue les ardeurs d'un ours ou d'un intrus.

Je n'ai pas de fusil et ne chasserai pas. D'abord parce que la réglementation de la réserve naturelle me l'interdit. En outre je trouverais d'une muflerie dégoûtante de dézinguer les êtres vivants des bois dont je suis l'hôte. Aime-t-on que l'étranger vous agresse ? Cela ne me gêne pas que des êtres mieux faits, plus nobles et autrement découplés que moi vaquent en liberté dans les hautes futaies.

Ici, ce n'est pas Chantilly. Quand les braconniers rencontrent des gardes-chasses, les explications se tiennent flingue au poing. Sergueï ne patrouille jamais sans son fusil. Sur les pourtours du lac, il y a des tombes portant le nom d'inspecteurs. Une simple stèle de ciment, décorée de fleurs en plastique avec, parfois, la photo du type gravée sur un médaillon de métal. Les braconniers, eux, n'ont pas de sépulture.

Je pense au destin des visons. Naître dans la forêt, survivre aux hivers, tomber dans un piège et finir en manteau sur le dos de rombières dont l'espérance de vie sous les futaies serait de trois minutes... Si encore les femmes couvertes de fourrure avaient la grâce des mustélidés qu'on écorche pour elles. Il y a cinq jours, Sergueï m'a

raconté une histoire. Le gouverneur d'Irkoutsk s'adonnait à la chasse à l'ours de son hélicoptère dans les montagnes qui dominent le Baïkal. Le MI8, déstabilisé par une rafale, s'est écrasé. Bilan, huit morts. Sergueï : « Les ours devaient danser la polka autour du brasier. »

Mon autre arme est un poignard fabriqué en Tchétchénie, un beau couteau au manche de bois. Il ne me quitte pas de la journée. Le soir, je le plante dans le bois au-dessus de mon lit. Suffisamment profondément pour qu'il ne me crève pas le ventre en tombant, au beau milieu d'un rêve.

18 février

Je voulais régler un vieux contentieux avec le temps. J'avais trouvé dans la marche à pied matière à le ralentir. L'alchimie du voyage épaississait les secondes. Celles pas sées sur la route filaient moins vite que les autres. La frénésie s'empara de moi, il me fallait des horizons nouveaux. Je me passionnais pour les aéroports où tout invite à la sortie et au départ. Je rêvais de finir dans un terminal. Mes voyages commençaient comme des fuites et se finissaient en course-poursuite contre les heures.

Il y a deux ans, par hasard, j'avais eu l'occasion de demeurer trois jours dans une cabane de bois, sur les bords du Baïkal. Un garde-chasse, Anton, m'avait accueilli dans la minuscule isba qu'il occupait sur la rive orientale du lac. Il portait des lunettes d'hypermétrope et ses yeux grossis par les verres lui donnaient un air de batracien joyeux. Le soir, nous jouions aux échecs, le jour, je l'aidais à relever les filets. Nous ne parlions presque pas, lisions beaucoup — Huysmans pour moi, Hemingway, qu'il prononçait *Rhémingvaïe*, pour lui. Il avalait des litres de thé, je partais marcher dans les bois. Le soleil inondait la pièce, des oies fuyaient l'automne. Je pensais aux miens. On écoutait la radio : la speakerine annonçait les températures à Sotchi. Anton disait : « Cela doit être bien, la mer Noire. » De temps en temps, il jetait une bûche dans le poêle puis la journée tirée, il sortait l'échiquier. On buvait des petits coups d'une vodka de Krasnoïarsk et on poussait les pions. J'avais toujours les blancs, je perdais souvent. Ces journées interminables passèrent vite. Je songeais en quittant mon ami : « Voilà la vie qu'il me faut. » Il suffisait de demander à l'immobilité ce que le voyage ne m'apportait plus : la paix.

Je me fis alors le serment de vivre plusieurs mois en cabane, seul, avant mes quarante ans. Le froid, le silence et la solitude sont des états qui se négocieront demain plus chers que l'or. Sur une Terre surpeuplée, surchauffée, bruyante, une cabane forestière est l'eldorado. À mille cinq cents kilomètres au sud, vibre la Chine. Un milliard et demi d'êtres humains s'apprêtent à y manquer d'eau, de

bois, d'espace. Vivre dans les futaies au bord de la plus grande réserve d'eau douce du monde est un luxe. Un jour, les pétroliers saoudiens, les nouveaux riches indiens et les businessmen russes qui traînent leur ennui dans les lobbys en marbre des palaces le comprendront. Il sera temps alors de monter un peu plus en latitude et de gagner la toundra. Le bonheur se situera au-delà du 60^e parallèle Nord.

Habiter joyeusement des clairières sauvages vaut mieux que dépérir en ville. Dans le sixième volume de *L'Homme et la Terre*, le géographe Élisée Reclus — maître anarchiste et styliste désuet — déroule une superbe idée. L'avenir de l'humanité résiderait dans « l'union plénière du civilisé avec le sauvage ». Il ne serait pas nécessaire de choisir entre notre faim de progrès technique et notre soif d'espaces vierges. La vie dans les bois offre un terrain rêvé pour cette réconciliation entre l'archaïque et le futuriste. Sous les futaies, se déploie une existence éternelle, au plus près de l'humus. On y renoue avec la vérité des clairs de lune, on se soumet à la doctrine des forêts sans renoncer aux bienfaits de la modernité. Ma cabane abrite les noces du progrès et de l'antique. Avant de partir, j'ai ponctionné dans le grand magasin de la civilisation quelques produits indispensables au bonheur, livres, cigares, vodka : j'en jouirai dans la rudesse des bois. J'ai tellement adhéré à l'intuition de Reclus que j'ai équipé ma cabane de panneaux solaires. Ils alimentent un petit ordinateur. Le silicium de mes puces électroniques se nourrit de photons. J'écoute Schubert en regardant la neige, je lis Marc Aurèle après la corvée de bois, je fume un havane pour fêter la pêche du soir. Élisée serait content.

Dans *Qu'est-ce que je fais là ?* Bruce Chatwin cite Jünger qui cite Stendhal : « L'art de la civilisation consiste à allier les plaisirs les plus délicats à la présence constante du danger. » Voilà un écho à l'injonction de Reclus. L'essentiel est de mener sa vie à coups de gouvernail. De passer la ligne de crête entre des mondes contrastés. De balancer entre le plaisir et le danger, le froid de l'hiver russe et la chaleur du poêle. Ne pas s'installer, toujours osciller de l'une à l'autre extrémité du spectre des sensations.

La vie dans les bois permet de régler sa dette. Nous respirons, mangeons des fruits, cueillons des fleurs, nous baignons dans l'eau de la rivière et puis un jour, nous mourons sans payer l'addition à la planète. L'existence est une grivèlerie. L'idéal serait de traverser la vie tel le troll scandinave qui court la lande sans laisser de traces sur les bruyères. Il faudrait ériger le conseil de Baden-Powell en principe : « Lorsqu'on quitte un lieu de bivouac, prendre soin de laisser deux choses. Premièrement : rien. Deuxièmement : ses remerciements. » L'essentiel ? Ne pas peser trop à la surface du globe. Enfermé dans son cube de rondins, l'ermite ne souille pas la Terre. Au seuil de son isba,

il regarde les saisons danser la gigue de l'éternel retour. Privé de machine, il entretient son corps. Coupé de toute communication, il déchiffre la langue des arbres. Libéré de la télévision, il découvre qu'une fenêtre est plus transparente qu'un écran. Sa cabane égaie la rive et pourvoit au confort. Un jour, on est las de parler de « décroissance » et d'amour de la nature. L'envie nous prend d'aligner nos actes et nos idées. Il est temps de quitter la ville et de tirer sur les discours le rideau des forêts.

La cabane, royaume de simplification. Sous le couvert des pins, la vie se réduit à des gestes vitaux. Le temps arraché aux corvées quotidiennes est occupé au repos, à la contemplation et aux menues jouissances. L'éventail de choses à accomplir est réduit. Lire, tirer de l'eau, couper le bois, écrire et verser le thé deviennent des liturgies. En ville, chaque acte se déroule au détriment de mille autres. La forêt resserre ce que la ville disperse.

19 février

C'est le soir, il est 9 heures, je suis devant la fenêtre. Une lune timide cherche une âme sœur mais le ciel est vide. Moi qui sautais au cou de chaque seconde pour lui faire rendre gorge et en extraire le suc, j'apprends la contemplation. Le meilleur moyen pour se convertir au calme monastique est de s'y trouver contraint. S'asseoir devant la fenêtre le thé à la main, laisser infuser les heures, offrir au paysage de décliner ses nuances, ne plus penser à rien et soudain saisir l'idée qui passe, la jeter sur le carnet de notes. Usage de la fenêtre : inviter la beauté à entrer et laisser l'inspiration sortir.

Je passe deux heures dans la position du docteur Gachet, peint par Van Gogh : la joue sur la main, les yeux dans le vague.

Soudain, un bourdonnement monte dans le silence et des pinceaux de phares trouent la nuit. Des bagnoles roulent sur la glace, vers le nord. À la jumelle, j'en distingue une dizaine. Elles font route vers ma grève. Vingt minutes plus tard, huit 4 × 4 décorés de placards publicitaires sont alignés sur la plage. Ce sont des notables d'Irkoutsk, membres du parti de Poutine, « Edina Rossia », qui font le tour du lac en huit jours. Ils vont passer la nuit ici, sous la tente. J'apprendrai quelques mois plus tard qu'il y a là un membre du FSB, quelques proches du gouverneur et le directeur d'un parc naturel. Leurs pneus ont défoncé la pente de neige qui menait à la grève. Les types semblent ne porter aucune considération à la poudreuse. Marcher sur la neige, c'est ne pas supporter la virginité du monde. On commence par défoncer les blancs talus puis on éventre les Polonais.

Les moteurs tournent. Les transistors crachent du Nadiya, une lolita pour préados mondialisés que les ploucs russes adulent. Je suis effondré.

Je m'enferme dans la cabane et tente de me lustrer les nerfs avec 250 ml de vodka Kedrovaïa. J'entends les types beugler sur la glace. Ils ont tronçonné un trou et dans le faisceau d'une lampe de caméra plongent à tour de rôle dans l'eau glacée en hurlant. À peine digne d'un bizutage de première classe dans une caserne tchéchène.

Ce que je suis venu fuir s'abat sur mon îlot : le bruit, la laideur, la grégarité testostéronique. Et moi, pauvre poire, avec mes discours sur le retranchement et mon exem plaire des *Rêveries* de Jean-Jacques sur la table ! Je pense à ces reclus bénédictins contraints de guider les visites touristiques — ces religieux venus enfermer leur foi dans des cloîtres se retrouvent à détailler la règle de saint Benoît à des foules indifférentes.

Au IV^e siècle, les Pères du désert devenaient fous de solitude : ils ne supportaient plus la moindre intrusion. Ils refluaient au fond des déserts, s'enfouissaient dans les grottes. Leurs réserves d'amour se vouaient à un monde vide de leurs semblables. Dans les banlieues, parfois, un type tire une volée de plombs dans un groupe de jeunes, au pied d'une tour. Il finit en entrefilet dans *Le Parisien*, puis derrière les barreaux.

Pour me refroidir le sang, je sors sur le lac tandis que les Russes s'adonnent au *ski-jorring* tractés par les voitures. Je marche deux kilomètres vers la Bouriatie et m'allonge sur la glace. Je suis couché sur un fossile liquide vieux de vingt-cinq millions d'années. Dans le ciel, des étoiles en accusent cent fois plus. Moi j'ai trente-sept ans et je rentre parce qu'il fait -34°.

20 février

Les hommes s'en vont, les bêtes reviennent.

Qu'est-ce qui me rend le plus heureux ce matin ? Le départ de la bande de tristes drilles à 8 heures ou la visite d'une mésange à tête noire au carreau, quelques minutes après ?

Je me lève avec une gueule de bois à flotter sur l'eau. Hier, j'ai bu pour oublier. Je nourris la mésange, j'allume le poêle. La cabane se réchauffe rapidement. J'installe les panneaux solaires sur les chevalets de bois que j'ai construits hier. Ces panneaux ne mèneront pas une existence désagréable : couchés là, du matin au soir, face à la beauté, à se gorger de photons.

Beaucoup de réflexions naissent de la fumée d'un thé.

Devant la tasse, je pense à ma petite sœur. Son enfant est-il né ? Impossible d'avoir la moindre nouvelle. L'ordinateur a implosé avant-hier, il n'a pas supporté les amplitudes de températures. Quant à mon téléphone satellite, il ne capte rien. J'ai perdu des heures précieuses à Paris, avant mon départ, à me constituer un équipement

technologique. J'aurais dû m'imprégner de la philosophie de Dersou Ouzala : dans la forêt, seules choses fiables, la hache, le poêle et le poignard. Privé d'ordinateur, je n'ai que la pensée. Le souvenir est une impulsion électrique comme une autre.

21 février

32° sous zéro. Ciel de cristal. L'hiver sibérien est pareil au plafond du palais de glace de Vesaas : stérile et pur.

Les beaufs d'avant-hier ont tout saccagé. Ils ont défoncé les congères, laissé partout l'empreinte de leur passage. Seule une tempête de neige m'apaisera en vernissant à nouveau la rive.

À cinquante mètres au sud de la cabane, se dresse un *banya*, cabanon de cinq mètres sur cinq, chauffé par un poêle. Volodia l'a construit l'an passé. Il faut le chauffer quatre heures pour y faire monter la température à 80 °C. Le *banya*, version slave du sauna, illustre le mépris des Russes pour la tempérance. Le corps oscille sans transition du feu à la glace. Après vingt minutes de cuisson, je sors. Dehors, les trente degrés négatifs dissipent la chaleur accumulée. Le gel enserre le crâne et il faut rentrer. Le *banya*, allégorie de nos vies déroulées dans la perpétuelle poursuite d'un mieux-être. Nous poussons la porte, croyant toucher le bonheur. Bientôt nous faisons demi-tour pour retrouver ce qui ne tardera pas à nous peser à nouveau.

En Russie, on se réfugie dans le *banya* une ou deux fois par semaine pour se débarrasser des scories. La chaleur presse le corps comme un citron. Toute rancœur se dissout. La mauvaise graisse, la crasse et l'alcool s'exfiltrent.

À 6 heures du soir, la tempête se lève. À poil dans mes bottes de feutre, je rentre à la cabane. Je tiens ma lampe à pétrole à la main. Je garde en mémoire l'histoire de ces *zeks* du goulag, sortis pisser par une nuit de blizzard. Ils se perdirent et ne purent jamais regagner leur abri, on les retrouva morts au matin, à cinquante mètres des baraquements. J'avale un litre de thé brûlant. Le *banya*, luxe absolu. Je suis un homme nouveau. Qu'on me donne une pelle et un foulard rouge, je bâtirai le socialisme.

Le soir, un bol de riz au tabasco, un demi-saucisson, un demi-litre de vodka et en dessert, la lune, par-dessus les crêtes, roulant sa tristesse. Je sors saluer la grosse boule maternelle qui veille sur le sommeil des reclus puis je me couche plein d'apitoiement pour les bêtes qui ne disposent pas de cabane ni de *banya*. Ou d'un terrier.

22 février

Une fuite, la vie dans les bois ? La fuite est le nom que les gens ensablés dans les fondrières de l'habitude donnent à l'élan vital. Un

jeu ? assurément ! Comment appeler autrement un séjour de réclusion volontaire sur un rivage forestier avec une caisse de livres et des raquettes à neige ? Une quête ? Trop grand mot. Une expérience ? Au sens scientifique, oui. La cabane est un laboratoire. Une pailleasse où précipiter ses désirs de liberté, de silence et de solitude. Un champ expérimental où s'inventer une vie ralentie.

Les théoriciens de l'écologie prônent la décroissance. Puisque nous ne pouvons continuer à viser une croissance infinie dans un monde aux ressources raréfiées, nous devrions ralentir nos rythmes, simplifier nos existences, revoir à la baisse nos exigences. On peut accepter ces changements de plein gré. Demain, les crises économiques nous les imposeront.

La décroissance ne constituera jamais une option politique. Pour l'appliquer, il faudrait un despote éclairé. Quel gouverneur aurait le courage d'imposer pareille cure à sa population ? Comment convertirait-il une masse à la vertu de l'ascèse ? Convaincre des milliards de Chinois, d'Indiens et d'Européens qu'il vaut mieux lire Sénèque qu'engloutir des cheeseburgers ? L'utopie décroissante : un recours poétique pour individus désireux de se conformer aux principes de la diététique.

La cabane est un terrain parfait pour bâtir une vie sur les fondations de la sobriété luxueuse. La sobriété de l'ermite est de ne pas s'encombrer d'objets, ni de semblables. De se déshabituer de ses anciens besoins.

Le luxe de l'ermite, c'est la beauté. Son regard, où qu'il se pose, découvre une absolue splendeur. Le cours des heures n'est jamais interrompu (sauf l'accident d'avant-hier). La technique ne l'emprisonne pas dans le cercle de feu des besoins qu'elle crée.

La partition du recours aux forêts ne peut se jouer qu'à un nombre réduit d'interprètes. L'érémisme est un élitisme. Aldo Leopold ne dit rien d'autre dans son *Almanach d'un comté des sables* dont j'ai commencé la relecture ce matin, sitôt le poêle allumé : « Toute protection de la vie sauvage est vouée à l'échec, car pour chérir nous avons besoin de voir et de caresser et quand suffisamment de gens ont vu et caressé, il ne reste plus rien à chérir. » Lorsque les foules gagnent les forêts c'est pour les abattre à la hache. La vie dans les bois n'est pas une solution aux problèmes écologiques. Le phénomène contient son contre-principe. Les masses, gagnant les futaies, y importeront les maux qu'elles prétendaient fuir en quittant la ville. On n'en sort pas.

Jour blanc. Un camion de pêcheur dans le lointain. Long entretien avec ma fenêtre. À la fin de la matinée, je jette dans la poudreuse une demi-douzaine de bouteilles de vodka Kedrovaïa. Je les retrouverai à la fonte, dans trois mois. Les goulots crèveront la couche, annonçant

les beaux jours mieux que les perce-neige. Le cadeau de l'hiver à l'éternel retour du printemps.

Un après-midi de rangement et de réparations. J'étanchéifie l'auvent de la cabane en clouant des planches et finis de trier la caisse de vivres. Mais après ? Lorsqu'il n'y aura plus de planches à clouer ni de caisses à ranger ?

Le soleil disparaît à 17 heures derrière les crêtes. L'ombre gagne dans la clairière et la cabane s'assombrit. Je trouve à l'angoisse un antidote à effet immédiat : quelques pas sur la glace. Un simple coup d'œil à l'horizon me convainc de la force de mon choix : cette cabane, cette vie-là. Je ne sais pas si la beauté sauvera le monde. Elle sauve ma soirée.

23 février

Le Vertige, titre du récit d'Evguenia Guinzbourg sur ses années de goulag. J'en lis quelques pages dans la chaleur du duvet. Au réveil, mes journées se dressent, vierges, désireuses, offertes en pages blanches. Et j'en ai par dizaines en réserve dans mon magasin. Chaque seconde d'entre elles m'appartient. Je suis libre d'en disposer comme je l'entends, d'en faire des chapitres de lumière, de sommeil ou de mélancolie. Personne ne peut altérer le cours de pareille existence. Ces jours sont des êtres d'argile à modeler. Je suis le maître d'une ménagerie abstraite.

Je connaissais le vertige vertical du grimpeur accroché à la paroi : la vue du gouffre l'effraie. Je me souvenais du vertige horizontal du voyageur dans la steppe : les lignes de fuite l'étourdissent. Je savais le vertige de l'ivrogne qui croit tenir une idée géniale : son cerveau refuse de la formuler correctement alors qu'il la sent grandir en lui. Je découvre le vertige de l'ermite, la peur du vide temporel. Le même serrement de cœur que sur la falaise — non pour ce qu'il y a dessous mais pour ce qu'il y a devant.

Je suis libre de tout faire dans un monde où il n'y a rien à faire. Je regarde l'icône de Séraphin. Lui avait Dieu.

Dieu, jamais rassasié de la prière des hommes, est un sacré passe-temps. Moi ? J'ai l'écriture.

Promenade sur le lac, après le thé matinal. La glace ne craque plus car le thermomètre se maintient bas. Le froid enserre l'appareil. J'avance vers le large. Sur la neige, avec un bâton, je trace le premier poème d'une série de « haïkus des neiges » :

Pointillé des pas sur la neige : la marche couture le tissu blanc.

L'avantage de la poésie inscrite sur la neige est qu'elle ne tient pas.

Les vers seront emportés par le vent.

Une ligne de fracture a fendu la glace à deux kilomètres et demi du rivage. Des blocs translucides chevauchent la faille. La zébrure fuit, parallèle au rivage. Par l'ouverture, on entend gargouiller. Le Baïkal souffre. Je longe la plaie, conservant la distance : on aurait vite fait de passer à l'eau.

Jaillissent à mon esprit les visions de mes proches. Mystère des mécanismes spirituels, des visages sautent à la mémoire. La solitude est une patrie peuplée du souvenir des autres. Y penser console de l'absence. Les miens sont là, dans un repli de mémoire. Je les vois. Les orthodoxes croient à la présence de l'Être, descendu dans l'image. L'essence de Dieu se coule dans la matière des icônes, s'incarne dans la peinture et les reflets de l'huile. Le tableau se transmue.

Au retour, je me décide à installer mon autel. Je scie une planche de trente centimètres sur dix, la cloue à côté de ma table de travail et y place trois représentations de saint Séraphin de Sarov achetées à Irkoutsk. Séraphin passa quinze années dans une forêt de Russie occidentale. À la fin de sa retraite, il nourrissait les ours et parlait le langage des cerfs. Près de lui, je dispose une icône de saint Nicolas, une vierge noire, le tsar Nicolas II canonisé par le patriarche Alexis et représenté dans son appareil impérial. J'allume une bougie et un Partagas série 4. Je regarde la flamme emmieller la dorure des cadres à travers la fumée du havane. Le cigare, encens profane.

J'en ai terminé avec les travaux d'aménagement de ma cabane. J'ai rangé ma dernière caisse. Je fume allongé sur mon lit songeant que je n'ai oublié qu'une seule chose : un beau livre d'histoire de la peinture pour contempler, de temps en temps, un visage.

Pour m'en souvenir, je n'ai que mon miroir.

24 février

Ce matin, jour blanc. Le lac, « la mer » comme l'appellent les Russes, se noie au ciel. Le thermomètre indique - 22°. J'allume le poêle et ouvre la *Viede Casanova*. Défilent Rome, Naples, Florence, Tireta dans son alcôve et Henriette en sa soupente. Puis, ce sont les courses en malle-poste, l'évasion des geôles ducalès à Venise, les lettres où l'encre se mêle aux larmes, les serments rompus aussitôt que lancés, l'amour éternel juré deux fois dans le même soir à deux êtres différents, la grâce, la légèreté, le style. J'apprends par cœur la phrase où Giacomo décrit une volupté qui « ne cessa que quand elle se trouva dans l'impossibilité de devenir plus grande ». Je referme le livre, mets mes bottes de feutre et vais tirer deux seaux d'eau au trou à glace en pensant à Bellino-Thérèse de Rome et à Léonilda de Salerne.

Des livres de dandy et une vie de moujik.

La journée s'étire. À Paris, je ne m'étais jamais trop penché sur mes

états intérieurs. Je ne trouvais pas la vie faite pour tenir les relevés sismographiques de l'âme. Ici, dans le silence aveugle, j'ai le temps de percevoir les nuances de ma tectonique propre. Une question se pose à l'ermite : peut-on se supporter soi-même ?

Le passionnant spectacle de ce qui se passe par la fenêtre. Comment peut-on encore conserver une télé chez soi ?

La mésange revient. Dans mon guide ornithologique je cherche sa fiche technique. D'après l'auteur suédois Lars Svensson, né en 1941 et auteur de multiples ouvrages comme le *célèbre* guide des passereaux d'Europe, la mésange boréale se reconnaît à ce cri : « zi-zi tèèh tèèh tèèh ». La mienne ne dit pas un mot. Sur la page d'après je lis qu'une mésange porte le nom de « mésange lugubre ».

La visite du petit animal m'enchanté. Elle illumine l'après-midi. En quelques jours, j'ai réussi à me contenter d'un spectacle pareil. Prodigieux comme on se déshabitue vite du barnum de la vie urbaine. Quand je pense à ce qu'il me fallait déployer d'activité, de rencontres, de lectures et de visites pour venir à bout d'une journée parisienne. Et voilà que je reste gâteux devant l'oiseau. La vie de cabane est peut-être une régression. Mais s'il y avait progrès dans cette régression ?

25 février

Je pars à midi dans le vent. Je rends visite à mon voisin, Volodia, garde-chasse posté sur l'avancée du cap Iélochine, à quinze kilomètres au nord de ma cabane. Il occupe une isba avec sa femme, Irina. Leur domaine marque la frontière septentrionale de la réserve Baïkal-Lena. Je l'ai rencontré, il y a cinq ans, lors d'un tour sur les glaces à bord d'un side-car Oural. J'avais aimé son crâne plat planté de cheveux drus. Je suis content de le revoir. Je me souviens de ses pognes de sidérurgiste : deux battoirs qui écrasaient la main.

Derrière le cap qui protège ma cabane, les rafales nordissent. Les cèdres agitent leurs cimes dans le vent. Ils font des signes de naufragés. Qui vient au secours des arbres ?

Je n'avais pas prévu que le vent forcerait. Je coupe par le lac, vers Iélochine, en me tenant à un ou deux kilomètres de la rive, enfoui dans ma veste Canadian Goose, conçue pour -40 °C. J'ai une protection de néoprène sur le visage, un masque d'alpinisme, des moufles d'expédition arctique. J'ai mis vingt minutes à m'habiller. L'essentiel est de ne pas exposer à l'air libre le moindre centimètre de peau.

Aujourd'hui le Baïkal est atteint de sclérose. La neige pèle. Le vent l'arrache à coups de dents, laissant çà et là sur l'obsidienne des pastilles aussi blanches que les taches sur la peau des orques. La surface noircit à mesure que la glace se découvre.

Mes crampons mordent la laque. Sans eux, le vent me déporterait

vers le large. Les rafales dévalent les montagnes, époussettent la taïga. Volodia m'apprendra qu'elles atteignent cent vingt kilomètres-heure. Le vent me contraint à marcher penché. Parfois une rafale m'arrête net.

Je fixe la parcelle de glace qui s'encadre dans l'ouverture de ma capuche en poil de coyote. Des filandres de neige sinuent sur le miroir avec des grâces de gorgones. Le long des failles ressoudées par le gel, la glace est turquoise, couleur lagon. Puis, une longue flaque de verre fumé succède à l'interlude tropical. Le soleil diffuse des coulées d'albumine dans les fractures. Des bulles d'air sont prises dans la couche. On hésite à mettre le pied sur ces méduses de nacre. Les visions aquatiques ondoient à travers mon masque. Elles restent imprimées sur la rétine lorsque je ferme les yeux.

À la troisième heure, je risque un coup d'œil face au vent, vers les montagnes de l'ouest. Les arbres montent la garde jusqu'à ce que la montagne ne veuille plus d'eux à l'altitude de 900 mètres. Dans les draperies de versants sinuent des canyons. Dans quatre mois, ils recevront l'eau de la fonte, la déverseront dans la vasque. Dès que j'arrive à leur hauteur, le vent redouble, par effet d'entonnoir. Dire que des écrivains essaient de broser la beauté de lieux pareils.

J'ai avalé presque tout Jack London, Grey Owl, Aldo Leopold, Fenimore Cooper et une quantité de récits de l'école du *Nature Writing* américain. Je n'ai jamais ressenti à la lecture d'une seule de ces pages le dixième de l'émotion que j'éprouve devant ces rivages. Je continuerai pourtant à lire, à écrire.

Deux ou trois fois par heure, un coup ébranle les pensées. Le lac se faille. Comme le ressac, le fracas des cascades et le chant des oiseaux, le froissement des glaces n'empêche pas de dormir. Un moteur, le ronflement d'un semblable ou une goutte d'eau fuyant d'un toit sont en revanche insupportables.

Impossible de ne pas songer aux morts. Des milliers de Russes ont sombré dans le lac. L'âme des noyés réussit-elle à regagner la surface ? La glace l'arrête-t-elle ? Retrouve-t-elle le trou qui mène au ciel ? Voilà un sujet de controverse à soumettre aux chrétiens fondamentalistes.

Il m'a fallu cinq heures pour rejoindre Iélochine. Volodia m'a serré dans ses bras en disant : « Salut voisin. » À présent, nous sommes sept ou huit — des pêcheurs de passage, lui, Irina et moi — autour de la table de bois à tremper des biscuits dans le thé. Nous parlons de nos vies et je suis déjà épuisé. Les pêcheurs se disputent. La promiscuité les intoxique. À chaque phrase, ils se reprennent et se rabrouent à grands gestes écoeurés. Les cabanes sont des prisons. L'amitié ne survit à rien. Pas même à la vie ensemble.

De l'autre côté de la fenêtre, le vent continue son folklore. Des

nuages de neige passent avec une régularité de trains fantômes. Je pense à la mésange. J'en suis déjà nostalgique. Fou comme on s'attache vite aux êtres. La pitié m'envahit pour ces bêtes en lutte. Les mésanges gardent la forêt dans le gel. Elles n'ont pas le snobisme des hirondelles qui passent l'hiver en Égypte.

Au bout de vingt minutes nous nous taisons, et Volodia regarde dehors. Il reste des heures, assis devant le carreau, le visage clair-obscur, une moitié baignée par la lumière du lac, l'autre demeurant dans l'ombre. La lumière lui taille des traits de fantassin héroïque. Le temps a sur la peau le pouvoir de l'eau sur la terre. Il creuse en s'écoulant.

Le soir, la soupe. Passionnante conversation avec un pêcheur d'où il ressort que les Juifs mènent le monde (mais qu'en France ce sont les Arabes), que Staline était un vrai chef, que les Russes sont invincibles (ce nain d'Hitler s'y est cassé les dents), que le communisme était un système excellent, que le séisme d'Haïti est le résultat de l'onde de choc d'une bombe américaine, que Nostradamus avait raison, que le 11 septembre est un coup des Yankees, que les historiens du goulag sont des antipatriotes et les Français des homosexuels. Je crois que je vais espacer mes visites.

26 février

Volodia et Irina vivent en funambules. Ils n'ont pas de contacts avec les habitants de la rive opposée. Personne ne traverse le lac. La grève d'en face est un autre monde, celui où se lève le soleil. Ils reçoivent parfois la visite de pêcheurs ou d'inspecteurs résidant au sud ou au nord de leur station. Ils s'aventurent rarement dans les montagnes de leur domaine. Ils demeurent sur le fil de la rive, postés sur un point littoral, en équilibre entre lac et forêt.

Ce matin Irina me fait les honneurs de sa bibliothèque. Dans de vieilles éditions de l'époque soviétique, elle possède des œuvres de Stendhal, Walter Scott, Balzac, Pouchkine. Le livre le plus récent est le *Da Vinci Code*. Légère baisse de civilisation.

Et je rentre chez moi en marchant sur les eaux.

27 février

Le luxe de vivre seul dans ce monde où *voisin*erva devenir le problème majeur. À Irkoutsk, j'ai appris qu'un auteur français avait publié un gros roman intitulé *Ensemble, c'est tout*. C'est beaucoup. C'est même le défi essentiel. Je crois que nous ne le relevons pas très bien. Les organismes biologiques animaux et végétaux se côtoient dans l'équilibre. Ils se détruisent, se tuent et se reproduisent en harmonie. Le solfège est bien réglé. Les cortex frontaux humains, eux, ne parviennent pas à coexister tranquillement. Nous jouons désaccordés.

Il neige. Je lis *Les Hommes ivres de Dieu*, essai de Jacques Lacarrière sur l'érémisme du IV^e siècle dans les déserts d'Égypte. Des prophètes hirsutes, éblouis de soleil, quittaient leurs familles et gagnaient les déserts. Ils traînaient leur vie dans les cavernes de Thébaidé où Dieu ne venait jamais les visiter parce que, comme toute personne normalement constituée, il préférerait la magnificence des coupoles byzantines. Les anachorètes voulaient échapper aux tentations du siècle. Certains péchèrent par orgueil en confondant méfiance envers leur siècle et mépris de leurs semblables. Aucun d'entre eux ne revint dans le monde après avoir goûté les fruits vénéneux de la vie solitaire.

Les sociétés n'aiment pas les ermites. Elles ne leur pardonnent pas de fuir. Elles réprouvent la désinvolture du solitaire qui jette son « continuez sans moi » à la face des autres. Se retirer c'est prendre congé de ses semblables. L'ermite nie la vocation de la civilisation, en constitue la critique vivante. Il souille le contrat social. Comment accepter cet homme qui passe la ligne et s'accroche au premier vent qui passe ?

À quatre heures de l'après-midi, visite impromptue de Youra. Il est le météorologue de la station d'Oxouré, sur l'île d'Olkhon.

La glace s'est ouverte au contact de la plage. Une faille de un mètre vingt empêche les véhicules de se jucher sur le talus. Il a neigé et malgré la grève a reconquis sa pureté. Youra gare sa camionnette au bord de la fracture. Il est occupé à faire le tour du lac avec une touriste australienne.

Je dispose les verres de vodka sur la table. Nous nous saoulons doucement dans la chaleur fœtale. Les choses échappent un peu à l'Australienne.

— Do you have a car ? dit-elle.

— No, dis-je.

— A TV ?

— No.

— If you ever have any problem ?

— I walk.

— Do you go to the village for food ?

— There is no village.

— Do you wait for a car on the road ?

— There is no road.

— Are those your books ?

— Yes.

— Did you write all of them ?

Je préfère les natures humaines qui ressemblent aux lacs gelés à celles qui ressemblent aux marais. Les premiers sont durs et froids en surface mais profonds, tourmentés et vivants en dessous. Les seconds sont doux et spongieux d'apparence mais leur fond est inerte et

imperméable.

L'Australienne n'ose pas trop s'asseoir sur les rondins qui servent de tabourets. Elle me regarde bizarrement. Le désordre doit conforter ses idées sur le sous-développement du peuple français. Quand Youra s'en va, je suis saoul comme un conducteur de tramway moldave et c'est l'heure de faire du patin à glace.

Le vent d'hier a lustré la piste. Sur la laque, je patine avec la grâce d'un phoque. Des cassures feuillettent la masse de voiles turquoise. Je passe des fractures regelées, couleur d'ivoire. Je maintiens l'équilibre sur le tissu. Les montagnes se reflètent. Elles ressemblent à des danseuses timides, engoncées dans leurs robes blanches, hésitant à gagner la piste de valse.

Juste avant de coincer la lame dans une faille et de m'écraser sur le parquet, je pense à ces athlètes moulés dans leurs boléros de paillettes qui volent en faisant tourner de jeunes patineuses tchèques et roses au-dessus de leur tête devant un jury de vieilles dames qui semblent échappées d'un casino niçois et s'occupent à brandir de petits panonceaux frappés de numéros dont l'addition vaudra au patineur un baiser de la fille ou ses larmes glacées.

Je rentre piteusement, les chevilles meurtries.

Le soir, le ciel respire et la température chute. Je passe une heure divine, emmitoufflé dans mes couches, sur mon banc de bois : une planche de pin clouée à deux rondins. Je suis assis à la lisière de la forêt, sous l'arbre poussé devant ma fenêtre sud. Ses branches couchées vers le lac par les harassements du vent d'ouest forment une conque. Et dans mon kiosque d'aiguilles qui procure une illusion de chaleur, je regarde le puits noir du lac. La masse de glace m'apparaît comme un creuset cauchemardesque. Je perçois la force à l'œuvre sous ce couvercle. Dans ce caveau, un univers grouille de bêtes qui broient, dévorent et sectionnent. Dans les profondeurs, des éponges balancent lentement leurs branches. Des coquillages enroulent leurs spires, battant la mesure du temps et créent des bijoux de nacre en forme de constellations. Des silures monstrueux rôdent dans les vasières. Des poissons carnassiers migrent vers la surface pour le festin nocturne et les holocaustes de crustacés. Des bancs d'ombles tracent leurs chorégraphies benthiques. Des bactéries barattent les scories, les digèrent, purifient l'eau. Ce morne malaxage s'opère en silence, sous le miroir où les étoiles n'ont même pas la force de se refléter.

28 février

Force 8 ce matin. Les rafales emportent la neige, la plaquent en nuées furieuses sur le mur vert-de-bronze de la lisière des cèdres. Deux heures de rangement. La vie de cabane développe les mêmes maniaqueries que l'existence à bord d'un petit bateau. Ne pas finir

comme ces marins pour qui l'entretien devient une fin en soi et qui pourrissent à quai, définitivement ancrés, passant leurs journées à remettre de l'ordre dans une vie éteinte.

S'installer dans le réduit d'une hutte sibérienne, c'est gagner la bataille contre l'ensevelissement sous le tombereau des objets. La vie dans les bois conduit à se dégraisser. On s'allège de ce qui encombre, on déleste l'aérostat de son existence. Voilà deux mille années, les nomades des steppes indo-sarmates savaient contenir leur avoir dans un petit coffre de bois. Il existe un rapport proportionnel entre la rareté des choses que l'on possède et l'attachement qu'on leur porte. Pour les coureurs des bois de Sibérie, le couteau et le fusil sont aussi précieux qu'un compagnon de chair. Un objet qui nous a accompagnés dans les péripéties de la vie se charge de substance et émet un rayonnement particulier. Le temps le patine. Les années le cuirassent. Il faudra côtoyer longtemps son misérable patrimoine d'objets pour apprendre à aimer chacun d'eux. Bientôt le regard aimant posé sur le couteau, la théière et la lampe se transmet aux substances et aux éléments : le bois de la cuillère, la cire des bougies, la flamme. La nature des objets se révèle, il me semble percevoir les mystères de leur essence. Je t'aime, bouteille, je t'aime, petit canif, et toi crayon de bois, et toi ma tasse, et toi théière qui fume comme un bateau blessé. Dehors, c'est une telle furie de vent et de froid que si je n'emplis pas d'amour cette cabane elle risque de se disloquer.

J'apprends par le téléphone satellite, miraculeusement réactivé, que l'enfant de ma sœur est né. Ce soir, je boirai à sa santé et verserai un godet de vodka sur la Terre qui accueille un petit être de plus sans que personne ne lui demande la permission.

POÈME SUR LA NEIGE

*Pour domaine une baie,
Pour château, une cabane,
Pour Fou, une mésange,
Pour sujets, mes souvenirs.*

Passé la matinée à fendre des rondins. Un muret de bois s'élève sous l'auvent. J'ai là dix jours de chauffe débités en bûchettes.

En ermitage, la dépense d'énergie physique est intense. Dans la vie, on a le choix de faire travailler les machines ou de se mettre soi-même à la tâche. Dans le premier cas, nous déléguons à la technique le soin d'assouvir nos besoins. Débarrassés de tout impératif d'effort, nous nous dévitalisons. Dans le second, nous mettons en branle la machinerie du corps pour répondre aux nécessités. Et plus on se passe du service des machines et plus les muscles gonflent, le corps durcit, la

peau se cartonne et le visage se cuirasse. L'énergie se redistribue. Elle est transférée du ventre des appareils au corps humain. Les coureurs de bois sont des centrales irradiant de force vitale. Lorsqu'ils entrent dans une pièce, leur rayonnement emplit l'espace.

Au bout de quelques jours, je remarque les premières transformations de mon corps. Les bras se gonflent, les jambes se musclent. Mais — caractéristiques d'animal de vase et d'alcoolique — le ventre se relâche et la peau blanchit. La tension diminue, le cœur ralentit : confiné dans un espace réduit, j'apprends à faire des gestes lents. L'esprit lui-même s'assoupit. Privé de conversation, de contradiction et des sarcasmes des interlocuteurs, l'ermite est moins drôle, moins vif, moins incisif, moins mondain, moins rapide que son cousin des villes. Il gagne en poésie ce qu'il perd en agilité.

Parfois, cette envie de ne rien faire. Je suis depuis une heure assis à ma table et je surveille la progression des rais du soleil sur la nappe. La lumière anoblit tout ce qu'elle effleure. Le bois, la tranche des livres, le manche des couteaux, la courbe du visage et celle du temps qui passe, et même la poussière en suspens dans l'air. Ce n'est pas rien d'être grains de poussière en ce monde.

Voilà que je m'intéresse à la poussière. Le mois de mars va être long.

MARS

Le temps

Anniversaire de mon père. J'imagine leur dîner, là-bas, près de Guise. Comme chaque année, la famille s'est retrouvée dans ces écuries du XVIII^e transformées en restaurant. Les cousins belges, la bière, le vin, la viande et la lumière tombée des voûtes en brique. Ils ont dû arriver sous la pluie et ils dînent à présent dans la chaleur. Les tables sont installées sous les râteliers où se gobergeaient les bêtes. Des centaines de chevaux qui seraient au chaud entre ces stalles dorment à présent dehors, dans la nuit de l'Aisne. Je n'aime pas les églises transformées en dépôts de munitions pas plus que les écuries muées en salles de banquet. Je remplis un verre de cinq centilitres de vodka, le tends vers l'ouest et le vide.

Serait-il heureux ici, mon père ? Cette nature ne lui plairait pas. Il aime le débat, le théâtre, ses dialogues. Il se meut dans l'univers de la réplique. Dans les bois de Sibérie, aucune conversation possible. Bien entendu, rien n'empêche l'homme de s'y exprimer. Il peut toujours hurler comme le *meunier* du romancier finlandais Arto Paasi linna. Seulement, les cris ne servent à rien. Dans une perspective naturaliste, *l'homme révolté* est une chose inutile. La seule vertu, sous les latitudes forestières, c'est l'acceptation. Celle des stoïciens, des bêtes, mieux ! des cailloux. La taïga n'a que deux choses à offrir : ses ressources, que nous ne nous privons pas d'arraisonner, et son indifférence. Prenons la lune, par exemple. Hier elle brillait. Dans mon carnet j'écrivais : *la lune rhinocéros qui de sa corne d'ivoire blesse la nuit couleur d'Afrique*. Combien se fout-elle, la lune, de ces sous-aphorismes de préfecture ?

Ce soir, je finis un polar. Je sors de cette lecture comme d'un dîner chez McDo : écœuré, légèrement honteux. Le livre est trépidant. Sitôt refermé, on l'oublie. Quatre cents pages pour savoir si MacDouglas a découpé MacFarlane au couteau à beurre ou au pic à glace. Les personnages sont soumis à la toute-puissance des faits. L'abondance des détails masque le vide. Est-ce parce qu'ils ressemblent à des rapports que ces romans sont appelés « policiers » ?

Minuit, je fais des pas sur le lac. Comment retrouver cette impression éprouvée la première fois que j'arrivai sur ces bords anthracite, il y a sept ans ? J'avais eu l'âme équarrie de bonheur. Où est la *joie du lieu* qui me tenait éveillé lors de mes premières nuits sur les grèves ? Le confort de ma cabane émousse les perceptions. Trop de facilité recouvre l'âme de suie. Quinze jours m'ont suffi : je me sens un habitué des lieux. Bientôt je connaîtrai chaque sapin aussi précisément que les bistrots de mon quartier parisien. Se sentir familier d'un lieu, c'est le début de la mort.

Les chiottes, à cent vingt pas de ma cabane : un trou dans la terre et un auvent de planches mal raboutées. En y allant cette nuit, je pense au *Pommier*, une nouvelle de Daphné du Maurier : un type se prend les pieds par une nuit de grand froid dans les racines de l'arbre planté jadis par la femme qu'il haïssait. Je m'imagine, tombant sur le chemin par -30°. Je mourrais là, à cinquante mètres de la cabane, devant le filet de fumée sortant du toit, avec les explosions de la glace pour oraison funèbre. Je cesserais de lutter et rejoindrais lentement le beau silence en me disant : « tout de même c'est trop bête ». Ah ! ces gens qui se sont perdus et sont morts à quelques mètres de l'abri.

Le secours est là, dix pas suffiraient, mais la porte du havre demeure hors de portée. Kurosawa avait fait un film de ce thème : une escouade d'alpinistes gelait dans le blizzard à un arpent du camp. Et Scott ! Se souvient-on de son agonie à moins de vingt kilomètres de son dépôt de ravitaillement ? Sven Hedin, lui, vit l'aventure inverse : dans le Taklamakan, il se croit perdu, se prépare à crever et tombe inopinément sur l'oasis.

2 mars

À huit cents mètres au sud de la cabane, une éminence de granit crève la forêt. Six mélèzes en coiffent le sommet et lui donnent la forme d'une pomme de pin. Le cône domine le lac d'une centaine de mètres. Les traces de lynx mouchettent le talus côtier qui mène au pied du dôme. J'y grimpe péniblement : la poudreuse recouvre le pierrier. J'enfonce aux cuisses et, parfois, le pied disparaît dans un trou, entre deux blocs. Du sommet, le Baïkal, plaine striée de veines d'ivoire. Le silence des bois enveloppe le monde et l'écho de ce silence est vieux de millions d'années. Je reviendrai ici. La « pomme de pin » sera ma hune pour les jours où il faudra prendre de la hauteur.

Sacha et Youri, les pêcheurs rencontrés chez Sergueï il y a quinze jours, passent me visiter. Je sers les verres rituels. Dans la vie, partager un verre avec un compagnon, se savoir en sécurité dans la chaleur d'un abri est déjà quelque chose. Le poêle tire bien et l'atmosphère nous engourdit. Une barre cotonneuse pèse sur l'arcade sourcilière : manifestation du bien-être biologique. La vodka descend dans le ventre. L'esprit flotte, le corps est contenté. On fume, l'air s'épaissit, les mots se raréfient. Le contact des hommes des bois russes me procure toujours un apaisement, né du sentiment d'avoir trouvé l'environnement humain où j'aurais voulu naître. Il est bon de n'avoir pas à alimenter une conversation. D'où vient la difficulté de la vie en société ? De cet impératif de trouver toujours quelque chose à dire. Je pense à ces journées de déambulation dans Paris à égrener nerveusement les « ça va » et les « revoyons-nous vite » à des gens bizarres, inconnus, lesquels me débitent les mêmes choses, comme

affolés.

— Pas froid ? dit Sacha au bout d'un moment.

— Ça va, dis-je.

— La neige ?

— Beaucoup !

— Du monde ?

— Avant-hier.

— Sergueï ?

— Non, Youra Ouzof.

— Youra Ouzof ?

— Oui, Youra Ouzof.

— Ah, ce Youra...

— Oui, tout de même.

On lit des dialogues de ce genre dans *Le Chant du monde* de Jean Giono. Au début du roman, l'homme du fleuve, Antonio, s'adresse à l'homme des bois, Matelot :

— C'est la vie, dit Antonio.

— Mieux, la forêt, dit Matelot.

— Son goût, dit Antonio.

« Moins on parle et plus on vivra vieux », dit Youri. Je ne sais pourquoi mais je pense soudain à Jean-François Copé. Lui dire qu'il est en danger.

Sacha me laisse un bidon de bière de cinq litres. Le soir, j'en vide deux lentement. La bière ou l'assommoir, l'alcool des pauvres gens. La bière est un sédatif qui anesthésie la pensée et dissout tout esprit de révolte. Avec la lance à bière, les États totalitaires éteignent les incendies sociaux. Nietzsche haïssait ce jus pisseux parce qu'il alimentait *l'esprit de lourdeur*.

Au bâton sur la neige :

*Le monde, dont nous sommes tour à tour les taches ou les
pinceaux.*

3 mars

Je me souviens de mes voyages à pied dans l'Himalaya, à cheval dans les monts Célestes, à vélo, il y a trois ans, dans le désert de l'Oustiourt. Cette joie, alors, à triompher d'un col. La rage carnassière à abattre les kilomètres. L'envie de mourir d'avancer. Parfois, j'allais tel un possédé, marchant jusqu'au délire, à l'épuisement. Dans le Gobi, je m'arrêtais pour passer la nuit, là, m'écroulant *sous moi* à l'endroit de mon dernier pas et repartais le lendemain, sitôt l'œil ouvert, machinalement. Je jouais au loup, à présent je fais l'ours. Je veux m'enraciner, devenir de la terre après avoir été du vent. J'étais

enchaîné à l'obsession du mouvement, drogué d'espace. Je courais après le temps. Je croyais qu'il se cachait au fond des horizons. « Par la vigueur de l'usage, compenser la hâtivité de son écoulement » (Montaigne, *Essais*, III), voilà comment je m'accommodais de sa fuite.

L'homme libre possède le temps. L'homme qui maîtrise l'espace est simplement puissant. En ville, les minutes, les heures, les années nous échappent. Elles coulent de la plaie du temps blessé. Dans la cabane, le temps se calme. Il se couche à vos pieds en vieux chien gentil et, soudain, on ne sait même plus qu'il est là. Je suis libre parce que mes jours le sont.

Comme tous les matins, lorsque le poêle chauffe, je vais au trou d'eau creusé à trente mètres du rivage. Pendant la nuit, la couche de glace se reforme et je dois la casser pour puiser. Je reste un moment là, debout, à regarder la taïga. Soudain une main blanche (ces eaux ont avalé tant de noyés) jaillit par le trou pour m'agripper la cheville. L'hallucination est fulgurante, j'ai un mouvement de recul et lâche le pic à glace. Mon cœur cogne. Les eaux dormantes sont maléfiques. Les lacs exhalent une atmosphère mélancolique parce que les esprits y maraudent en vase clos, ruminant leur chagrin. Les lacs sont caveaux. La vase y diffuse une odeur délétère, la végétation y plaque de sombres reflets. En mer, le ressac, les ultraviolets et le sel dissolvent tout mystère et la clarté l'emporte. Que s'est-il passé dans cette baie ? Y a-t-il eu un naufrage, un règlement de comptes ? Je n'ai pas l'intention de cohabiter six mois avec une âme en peine. J'ai assez de la mienne. Je rentre dans la chaleur de la cabane, avec mes deux seaux à la main. Par la fenêtre, le trou à glace fait une tache noire sur la nappe livide : un chas dangereux qui fait communiquer les mondes.

Chaque après-midi, je chausse mes raquettes. Une heure et demie de marche dans la forêt pour atteindre la lisière supérieure des arbres.

J'aime entrer dans le bois. Derrière l'orée, les sons s'atténuent. Lorsque je pénètre sous la voûte d'une cathédrale gothique, en France ou en Belgique, j'éprouve le même engourdissement. Une douceur dans l'être qui alourdit les paupières et diffuse sa tiédeur derrière l'os frontal. Quelque chose réagit en moi au rayonnement de la pierre calcaire comme au rayonnement des résineux. À présent, je préfère les futaies aux nefs de pierre.

Sous les arbres, neige profonde. Le vent ne la balaie jamais. Malgré les raquettes, je m'enfonce. Les lynx, les loups, les renards et les visons circulent dans la nuit. La tragédie sauvage se lit dans les empreintes. Certaines sont perlées de sang. Elles sont les paroles de la forêt. Les bêtes ne s'enfoncent pas. La surface de leurs pieds est proportionnée à leur poids. L'homme est trop lourd pour aller sur la neige. Parfois, le cri des geais et sinon le silence. Ils le lancent, du sommet d'un sapin,

sentinelles de plume sur une tour d'aiguille. Ils crient parce que je pénètre chez eux. Personne ne demande jamais aux bêtes la permission de traverser leur domaine.

Le lichen pend aux arbres. J'ai lu un conte, il y a longtemps, où l'auteur imaginait un dieu errant dans les sous-bois : son manteau s'accrochait aux branches des arbres et les lambeaux devenaient le lichen.

La tristesse des pins : ils ont l'air d'avoir froid. Après une heure de montée, l'altimètre marque 750 mètres. Encore un effort et, au-delà de 900 mètres d'altitude, la forêt baissera les armes. Là-haut, la neige rabotée par les tempêtes offre une surface dure. Les raquettes accrochent bien, je m'élève vite et choisis de remonter l'une des vallées étroites. Quelques mélèzes subsistent au-delà de la frontière forestière. Ils poussent isolés et leurs branches contournées se détachent sur le fond lapis du lac, étoilé de fractures. L'or des branches, le bleu du lac, le blanc des fractures de glace : palette d'Hokusai.

Parfois, le sol se dérobe. La neige, accumulée sur un bosquets de pins nains, s'effondre sous mon poids. Je tombe dans une nasse de branches, les raquettes se coincent sous l'entrelacs. J'érupte au fond du trou. Dans les *Récits de la Kolyma*, Varlam Chalamov, détenu dans un goulag de Sibérie, se souvient des pins nains qui entouraient le camp : lorsque la température se réchauffait, en mai, les arbres se libéraient de la couche de neige. Ils se redressaient, ils annonçaient le printemps, l'espoir.

À l'altitude de 1000 mètres, je grimpe vers les arêtes rocheuses qui flanquent les thalwegs. La denture des dorsales granitiques se découpe sur le lac. Certains de mes amis vivent pour cela seul : gagner les altitudes où l'air pique le nez, vivre suspendus entre le ciel et la terre, dans un royaume de formes abstraites, sans odeur. Lorsqu'ils redescendent dans les vallées, la vie leur semble puer. En ville, les alpinistes sont des gens malheureux. Entre les blocs de pierre qui émergent de la neige, je construis un feu, y fais bouillir le thé. Le feu et moi fumons, côte à côte. Nous offrons nos volutes au vieux lac. Au cours de ces journées là-haut, je me consacre à la pure réjouissance d'être. Tirer sur son clope, seul, devant le lac ; ne nuire à rien, ne subir le diktat de personne, ne désirer pas plus que ce que l'on éprouve et savoir que la nature ne nous rejette pas. Dans la vie, il faut trois ingrédients : du soleil, un belvédère, et dans les jambes le souvenir lactique de l'effort. Et aussi des petits Montecristo. Le bonheur est fugace comme une bouffée de cigare.

Il fait -30°. Trop froid pour la contemplation. Je choisis un couloir pour redescendre en glissant, je m'accroche aux baliveaux de frênes et aux branches des cornouillers. Je retrouve la forêt de pins et de

bouleaux, m'enfonce dans la neige endormie et regagne la rive en une heure. En tirant un cap au jugé, je touche la grève pas loin de la cabane. Lorsque je la découvre, je suis heureux. Elle m'accueille, je rentre chez moi. Je ferme la porte et allume le poêle. En mai, il me faudra grimper jusqu'aux sommets de mon domaine.

L'épigraphe de l'Hypérion : « Ne pas se laisser écraser par l'immense, savoir s'enfermer dans le plus étroit espace, c'est en cela qu'est le divin. » En somme, après la promenade, après s'être gorgé de la grandeur du lac, penser à adresser un clin d'œil à un petit serviteur de la beauté : flocon, lichen, mésange.

4 mars

La caresse du soleil par le carreau de la fenêtre se rapproche en volupté de la caresse d'une main chérie. Quand on s'est reclus dans un bois, il n'y a que le soleil dont on supporte l'intrusion.

Pour bien commencer une journée, il est important de rendre ses devoirs. Dans l'ordre : salut au soleil, au lac, au petit cèdre poussé devant la cabane et dans lequel, chaque soir, la lune accroche son fanal.

Je vis ici au royaume de la prévisibilité. Chaque jour s'écoule, miroir de la veille, esquisse du lendemain. Les variations des heures jouent sur la coloration du ciel, les allées et venues des oiseaux et mille nuances à peine perceptibles. Lorsque le monde des hommes n'envoie plus de signal, une teinte nouvelle sur le plumeau des cèdres, un reflet dans la neige deviennent des événements considérables. Je ne mépriserais plus ceux qui parlent de la pluie et du beau temps. Toute considération sur la météorologie a une dimension cosmique. Le sujet n'est pas moins profond qu'un débat sur l'infiltration des services de l'ISI pakistanais par les salafistes.

L'imprévu de l'ermite sont ses pensées. Elles seules rompent le cours des heures identiques. Il faut rêver pour se surprendre.

Je me souviens de mon embarquement, il y a deux ans, à bord du navire-école de la marine française, la *Jeanne*. Nous venions de Suez et marchions lentement dans la Méditerranée. Îles et caps défilaient. Sur la passerelle de commandement, les officiers les regardaient passer. Le silence régnait. Chacun fêtait intérieurement le surgissement des saillies de la côte. Aujourd'hui, par la fenêtre, je jette le même regard que jadis par les vitres du bateau. Je guette le clair-obscur, les tremblements de la lumière et non plus les métamorphoses du rivage. Sur le pont, nous demandions au défilement de l'espace de pourvoir à notre distraction. En cabane, les minuscules survenues que le temps précipite y suffisaient. Je navigue, immobile, en calminé. Si l'on me demande : que faisiez-vous pendant ces mois ? Je répondrai : « Une

croisière. »

À l'intérieur et à l'extérieur de la cabane, le sentiment de l'écoulement du temps n'est pas le même. Dedans, un ruissellement d'heures douillettes. Dehors, par -30° , la gifle de chaque seconde. Sur la glace, les heures se traînent. Le froid engourdit le flux. Le seuil de ma porte n'est donc pas une latte de bois séparant le chaud du froid, le cosu de l'hostile, mais une valve d'étranglement soudant les deux globes d'un sablier dans lesquels la durée ne s'écoulerait pas à la même vitesse.

Une cabane sibérienne n'est pas construite aux normes des habitations du monde civilisé. Ici, pas d'impératifs de sécurité, pas d'assistance, pas d'assurance. Les Russes ont le principe de ne jamais prendre de précautions. Dans l'espace de neuf mètres carrés, le corps se meut entre le poêle brûlant, la scie qui pend, les poignards et les haches plantés dans les poutres. Dans l'Europe de la prévention, les cabanes seraient rasées.

Je consacre l'après-midi à scier un tronc de cèdre. Travail de forçat : le bois est dense, les dents de métal y mordent mal. Un coup d'œil vers le sud, pour souffler. Le paysage repose, parfait, architecturé : l'orbe des baies, les traînées sulfatées du ciel, les poinçons des pins, la majesté des drapés granitiques. La cabane se tient au centre d'un tanka, au contact des mondes lacustres, montagnoux et forestiers, symbolisant respectivement la mort, l'éternel retour et la pureté divine.

Le cèdre est fin mais doit avoir deux cents ans : ici, ce que le Vivant perd en profusion, il le gagne en intensité ; les arbres n'explorent pas en frondaisons luxuriantes mais leur chair est dure comme le marbre.

Une pause encore. L'année dernière, sur les flancs de la vallée de la Samarga, dans l'Extrême-Orient russe, j'avais visité des stations de bûcherons. Moscou vend sa taïga aux Chinois. Les tronçonneuses lacèrent le silence des confins : on dépèce la forêt par arpents. Les hommes jaunes débitent les troncs avec la minutie des xylophages. Certains de ces arbres connaîtront un destin étrange. Poussés sur la ligne de crête d'une vallée sauvage, ayant survécu à cent ou cent cinquante hivers sibériens, ces cèdres se retrouveront débités en baguettes destinées à fourrer les nouilles d'une soupe au fond du gosier d'un ouvrier de Shanghai employé à la construction d'un centre commercial pour expatriés. Les temps sont durs pour les sapins. Sergueï m'a dit que là-haut, derrière les arêtes rocheuses qui flanquent le Baïkal, au fond de la réserve de la Lena, les bûcherons sont déjà à l'œuvre.

Les Russes, si fiers de l'intégrité de leur patrie, ne portent pas d'attention à cette coupe réglée. Gonflés de l'illusion de peupler un

pays sans bornes, ils imaginent leur nature inépuisable. On devient plus vite écologiste dans la marqueterie des alpages suisses que mourant d'angoisse dans la vastitude de la plaine russe.

Je coupe aussi un bouleau mort, l'écorce servira d'étoupe pour allumer le feu. La peau de l'arbre est striée d'encoches : un esprit de la forêt aurait-il tenu le décompte des jours ?

Lorsque je rentre, de gros flocons recouvrent la herse de souches et de racines poussée sur le profil du talus.

5 mars

Une incursion, à nouveau, dans le royaume d'en haut. Je cherche la chute d'eau que m'a signalée Sergueï : « À une heure et demie de marche, vers les 1000 mètres d'altitude. » J'erre avec mes raquettes sur la courbe de niveau du pierrier, au-dessus de la ligne des cèdres. Au sommet de l'un des canyons du versant, à la cote 900, je tombe sur la cascade. Le filet de glace naît dans une échancrure au sommet d'une paroi schisteuse, se vomit dans le vide et recouvre de nacre la roche noire.

Pas un oiseau ne crie. L'hiver a pétrifié la vie. Le monde attend son réveil. La neige, la chute d'eau, les nuages, le silence même sont en suspens. Un jour, les choses reprendront cours. La chaleur descendra du ciel et le flux printanier gonflera les tissus de la nature. Les veines des bêtes battront d'un sang neuf, les thalwegs se rempliront d'eau, la sève des arbres pulsera. Les feuilles perceront la gangue des bourgeons, les neiges murmureront qu'elles veulent retourner au lac, les larves écloreont, les insectes sortiront de la terre. Un ruissellement monstrueux nappera les versants. La vie coulera sur les pentes, les bêtes descendront boire et les nuages d'été ramperont vers le nord. Pour l'instant je suis seul à me débattre dans la poudreuse pour rentrer chez moi.

Patin à glace, le soir. Une heure à glisser sur la laque. Avec les visions qui défilent sous mes yeux — plaques d'obsidienne, zébrures bleu lagon : une pub pour parfum des années 80.

Sur la glace, un îlot de neige épargné par le vent. Je m'y échoue pour un cigarillo. Les craquements du Baïkal se répercutent dans mes os. Il fait bon vivre près d'un lac. Le lac offre un spectacle de symétrie (les rives et leur reflet) et une leçon d'équilibre (l'équation entre l'apport des affluents et le débit des exutoires). Pour que se maintiennent les niveaux hydrographiques, il faut une précision miraculeuse. Chaque goutte versée au crédit de la vasque doit être redistribuée.

Vivre en cabane c'est avoir le temps de s'intéresser à des choses pareilles, le temps de les écrire, le temps de se relire. Et le comble, c'est qu'une fois tout cela accompli, il reste encore du temps.

Au carreau ce soir, la mésange, mon ange.

6 mars

Je reste au lit ce matin. Par l'ouverture du duvet, à travers la fenêtre, je regarde la grosse pêche se hisser au-dessus de la Bouriatie. Un jour, le soleil nous révélera où il trouve la force de se lever matin.

Une rafale de vent pulse un courant glacial sous la porte. Isolé, l'ermite ? Mais de quoi ? L'air se glisse à travers les poutres, le soleil inonde la table, l'eau s'étend à un jet de pierre, l'humus est là sous le plancher de bois, l'odeur des bois s'immisce par les fentes, la neige s'infiltre par les pores de la cabane, un insecte s'invite sur le parquet. En ville, une couche de goudron prémunit le pied de tout contact avec la terre, et entre les hommes se dressent des murs de pierre.

Le lac craque horriblement. Devant le thé, j'ouvre mon volume du *Mondede Schopenhauer* dans l'édition PUF à couverture orange. Il trônait chez moi, à Paris, sur ma table sans que j'ose l'ouvrir. Il y a des livres autour desquels on rôde. Au fond, je me suis retiré dans les bois pour faire enfin ce qui m'avait toujours intimidé. Dans le chapitre 39 sur la « métaphysique de la musique », ces lignes : « *Les parties les plus graves répondent aux degrés inférieurs, c'est-à-dire aux corps inorganiques, mais doués déjà de certaines propriétés ; les notes supérieures nous représentent les végétaux et les animaux. [...] Tous les corps et tous les organismes doivent être considérés comme sortis des différents degrés de l'évolution de la masse planétaire qui est à la fois leur support et leur origine ; c'est tout à fait le même rapport qui existe entre la basse fondamentale et les notes supérieures.* » Quand le lac joue sa partition et diffuse craquements et détonations, c'est cela : la musique de l'inorganique et de l'indifférencié, une mélodie des tréfonds, la symphonie du monde en ses débuts. L'innommé gargouille et sur la basse continue de ses convulsions, un flocon ou une mésange s'essaient à une mélodie légère.

La température chute subitement. J'abats du bois par -35° et lorsque je rentre dans la cabane, la chaleur procure l'effet d'un luxe suprême. Après la froidure, le bruit d'un bouchon de vodka qui saute près d'un poêle suscite infiniment plus de jouissance qu'un séjour palatial au bord du grand canal vénitien. Que les huttes puissent tenir rang de palais, les habitués des suites royales ne le comprendront jamais. Ils n'ont pas connu l'onglée avant le bain moussant. Le luxe n'est pas un état mais le passage d'une ligne, le seuil où, soudain, disparaît toute souffrance.

Il est midi, il fait grand vent et je m'en vais. Je pars à pied pour l'île

d'Ouchkany, à 130 kilomètres de la cabane. Je me donne trois jours pour rejoindre la cabane de Sergueï, une journée pour gagner l'île, une deuxième pour y séjourner, une troisième pour revenir sur terre et trois jours pour rentrer chez moi. Je tire une luge d'enfant sur laquelle j'ai chargé un sac de vêtements, des provisions, mes patins à glace, les *Rêveries* de Rousseau et le journal de Jünger, commencé hier. Un philosophe humaniste et un entomologiste prussien : large compagnie.

Je traverse des chaos de banquise. La neige a déposé une crème blanche au-dessus des tranches bleues. Je marche dans le gâteau d'un dieu boréal. Parfois, le soleil illumine la pointe des glaçons : des étoiles s'allument en plein jour. Sur les sections obsidionales, les craquelures courent dans la masse de verre selon un schéma récurrent, le dessin d'une arborescence à angles brisés. Les lignes de cassure se scindent à la manière des arbres généalogiques ou des tiges de certaines plantes. Cela correspondrait-il à une structure mathématique, à une écriture déterminée par les lois de l'Univers ? L'eau a une mémoire, la glace aurait-elle une intelligence (une intelligence froide, of course) ?

Six heures de marche puis, au détour d'un cap, le hameau de Zavarotnoe. Quelques maisons de bois reposent dans une baie. Une seule est occupée à l'année par un inspecteur de forêt nommé V.E. L'endroit constitue une enclave de vingt kilomètres sur dix dans la réserve, un territoire libre où les Russes peuvent s'adonner à leur activité préférée : faire n'importe quoi. Le village servait de base arrière aux équipes d'ouvriers qui exploitaient la mine de microquartzite sise dans la montagne, à l'altitude de 1000 mètres. Le microquartzite servait à fabriquer les diamants des électrophones et les aiguilles de certains oscillateurs. Je dois ma connaissance de ces choses passionnantes à V.E. qui m'accueille dans son isba. Sa cuisine tient de la porcherie. Une couche de gras enduit les murs. Le sol est dangereux : on peut glisser sur des tripes de poissons et renverser l'une des marmites où mijote la graisse de phoque destinée aux chiens qui règnent ici en maîtres. V.E. fut longtemps le chef de la station météorologique de Solnechnaya, à quarante kilomètres au sud. Avant, il était alcoolique. Il a arrêté de boire à cause d'un infarctus. Aujourd'hui, il va mieux mais il a perdu ses dents.

Il me montre un morceau de lave, cadeau des géologues.

— Ce sont les plus vieux minéraux du monde, dit-il.

— Quel âge ? dis-je.

— Quatre milliards d'années. Je les ai mis sous mon oreiller pour qu'ils inspirent mes rêves.

— Alors ?

— Rien encore.

Il ajoute :

- Tu as faim ?
- Oui, dis-je.
- Tu veux du poisson ?
- Je veux bien.

Le spectacle de V.E. debout, affairé à défoncer au marteau un poisson congelé sur la table d'une cuisine jamais nettoyée depuis la fin de l'Union soviétique, est réjouissant. Les Russes ne font jamais de manières et le poisson est bon.

- Il y a eu des événements dans le monde depuis trois semaines ?
- Non, c'est calme, les musulmans hibernent.

7 mars

A *day on ice*, les yeux rivés sur les motifs du manteau. Les fractures et les fissures tressent dans le corps gelé un feuilletage électrique dont le courant se propage nerveusement. Les lignes se rétractent, se rejoignent, s'écartent. La glace a absorbé l'énergie des chocs en la distribuant le long de faisceaux nerveux. Les coups de boutoir crèvent le silence. Ils proviennent de l'écho d'une explosion distante de dizaines de kilomètres. Le bruit se décharge par ces réseaux de veinures. Les rayons solaires se réfractent dans les anastomoses. L'écheveau s'enlumine. La lumière irradie les veines de turquoise, les féconde de traînées d'or. La glace se convulse. Elle vit et je l'aime. Les serpentins nacrés dessinent des nœuds pareils aux images des tissus neuronaux ou aux représentations des champs de poussière stellaire. La carte de ces emmêlements tient du psychédélique. Sans drogue, sans vin, mon cerveau perçoit des séquences hallucinatoires. Le monde laisse entrevoir une écriture inconnue. Les motifs défilent, comme nés d'une fumée d'opium. La nature ne nous laisse même pas la consolation de pouvoir projeter des images inédites sur l'écran de notre psyché.

Cette œuvre disparaîtra au mois de mai. Les eaux l'engloutiront. La glace du Baïkal est un mandala dont le patient dessin sera effacé par la chaleur et le vent.

Vingt kilomètres au sud de Zavarotnoe, je passe la nuit dans la cabane de Bolchoï Solontsovi, un abri en mauvais état. Il sert de halte aux gardes forestiers de la réserve. Il y a trois ans, j'y avais passé deux jours avec Maxim, un repris de justice à qui les autorités avaient donné une seconde chance. On l'avait nommé inspecteur. Il se morfondait dans sa cabane. Il avait une tête de brute et un sourire très doux. Son existence n'était pas drôle. Un ours rôdait depuis des jours dans la clairière, interdisant toute sortie. « J'en suis réduit à pisser dans ma théière », s'était-il plaint. Ses supérieurs n'avaient pas voulu prendre le risque de confier un fusil à un ancien drogué fraîchement sorti des geôles d'Irkoutsk. Le soir, l'ours était venu et nous avait fixés

depuis la porte. « Putain de bite, dans ma cellule, j'étais plus en sécurité », avait râlé Maxim.

Entre-temps, l'ours a été assassiné, Maxim a replongé, purge une nouvelle peine, et la cabane de Bolchoï Solontsovi est à nouveau vide.

Je joue aux échecs contre moi-même, le dernier rayon du jour traverse le carreau et ricoche sur la lame du couteau. Malgré une charge héroïque des fous, les blancs perdent. Aux poutres, des photos : des filles blanches, nues et très lisses, avec de fortes poitrines, se tiennent dans des positions un peu surfaites qui n'engagent pas à la conversation. Déjà on ne voit plus rien, la nuit a trop gagné.

8 mars

On the ice. Dans l'après-midi, j'arrive à la station météorologique de Solnechnaya. Sur un replat déboisé, au temps de l'Union défunte, s'élevait ici un village pimpant. Aujourd'hui les restes du hameau abritent deux personnes, Anatoli, un inspecteur, et Lena, son ancienne femme. Ils se sont séparés récemment et vivent dans deux isbas voisines — chiens de faïence au bout du monde. La station est défendue par un chaos de banquise. Je frappe chez Anatoli. Pas de réponse. Je pousse la porte. Soleil à flots dans la pièce. Il y a des boîtes de conserve par terre, des cadavres de bouteilles sous la table et un corps sur le divan. J'avais oublié qu'on était le 8 mars, « jour des femmes » en Russie. Anatoli a fêté l'événement. Lena me racontera qu'il a frappé toute la nuit à sa porte en gueulant : « Tu vas ouvrir ! » Un gentleman ne saurait manquer de célébrer le jour des femmes.

Je le réveille. Il sent le formol, l'éther et le chou. Il se lève et tombe. Pour garder la face il me dit :

— Ce sont mes rhumatismes : ils me font souffrir.

— Oui, le temps est humide, dis-je.

Anatoli passe l'après-midi à errer sur la berge. Ces stations météorologiques sont des rampes de lancement vers l'hôpital psychiatrique. Depuis l'époque de Staline, elles maillent le territoire, de la Biélorussie au Kamtchatka. Disséminer ces postes était un moyen d'occuper le vide. Il s'agissait de maintenir dans les confins des citoyens capables de prévenir Moscou d'un débarquement du fasciste ou d'un prurit contestataire. Dans les isbas identiquement flanquées d'appareils de mesure, les météorologues vivent en couple ou par groupes de quatre ou cinq. Toutes les trois heures, ils sortent relever les données transmises par radio à leur base. Le temps ne leur appartient pas. Le rythme imposé les plonge dans la confusion mentale. Leurs huis clos deviennent théâtres de désordres. On y boit, on se déchire, on développe des pathologies psychiques. Parfois, une disparition rompt le cours des jours. Dans une station insulaire de la mer de Laptev, on a retrouvé les bottes de feutre d'un météorologue et

on a conclu que les ours blancs ne digéraient pas la laine. Ici, à Solnechnaya, il y a quelques décennies, un chef de station, haï de ses hommes, s'est évaporé dans les bois par une nuit d'hiver. L'administration a jeté un voile sur l'affaire.

Je quitte Anatoli parce que Lena m'invite à boire le thé chez elle. Elle a une belle tête de marchande de harengs flamande avec des yeux bleus bridés et le nez pointu. Nous avons trois heures. Le thé fume et Lena s'épanche. Elle est arrivée dans la station quand elle avait seize ans. Pour rien au monde elle ne quitterait les lieux :

— Je n'aime pas l'asphalte, en ville le goudron me fait mal aux pieds et l'argent s'évapore.

— Et le métier ?

— Cela me plaît. Sauf les bêtes sauvages. Les appareils de relevés sont à cent cinquante mètres de la maison et, la nuit, je trouve la distance bien longue, alors, je galope. Mais je ne me plains pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des stations ou les instruments se trouvent à un kilomètre !

— Pas d'attaque ?

— Si, les loups.

— Quand ?

— La seconde fois que j'ai vu le loup, ici, c'était le 6 juin. Je vais au terrain à 8 heures, je vois les vaches qui rentrent en courant. Je pensais que c'était le bœuf qui les effrayait. Je reviens et, au loin, on aurait dit notre chien Zarek. Je me retourne, Zarek était là. C'était donc un vrai loup, là, devant ! Les vaches étaient déjà passées derrière moi, je cours à la rencontre du loup avec un gros caillou. Le loup approche, je vois son rictus. Je lui jette des pierres. Les vaches, elles ont peut-être eu honte, elles font demi-tour et elles sont revenues !

— Les vaches sont revenues !

— Et le bœuf aussi. Alors le loup commence à reculer, tout en montrant ses dents, comme s'il m'appelait à le suivre. Je le suis tout en lançant des pierres, je reprends mon courage, il y a tout un troupeau derrière moi !

— De braves vaches.

— Oui, mais une autre année, on a eu des pertes.

— Encore les loups ?

— Non, les ours.

— Les ours ?

— J'entends les chiens hurler. Hurler comme jamais. Je cours voir dehors. Après, les filles m'ont dit que j'étais folle d'y être allée seule. Si l'ours avait été encore là il m'aurait tuée. Je sors, je vois le bœuf par terre, il agonisait. Il avait des jambes cassées, des égratignures sur le museau et un gros morceau de chair arrachée sur l'épine dorsale.

L'ours lui avait cassé les jambes pour qu'il ne s'enfuie pas.

— Un pauvre bœuf !

— J'ai fait demi-tour et je suis rentrée en courant. J'ai appelé Palytch. Il fallait faire quelque chose. Palytch l'a achevé d'un coup de couteau. Moi, je n'ai pas mangé cette viande. Le lendemain, on a trouvé la vache...

— La vache ?

— L'ours l'avait déjà enfouie avant que j'arrive. À quelques centaines de mètres de l'endroit où il avait attaqué le bœuf. Il lui avait fait une tombe... le ventre était ouvert. C'était une vache pleine. On voyait le veau sortir, la vache avait le museau arraché. Les vaches, moi, je m'y attache, comme à des enfants. J'ai fait une dépression nerveuse cette année-là.

Lena se lève pour lancer un appel à la radio : « Si je manque trois vacances d'affilée, c'est que je suis morte. » Je la quitte, raffermi dans mon amour de la Russie, nation qui envoie des fusées dans l'espace et où l'on se bat contre les loups à coups de pierres.

En deux kilomètres de marche par des plaques de glace lunaire pareilles à de la gelée de méduse innervée de turquoise, j'arrive à Pokoïniki, chez Sergueï et Natasha. Sergueï a préparé un *banya*. Nous y suffoquons une heure. Puis nous vidons une bouteille de vodka au miel en n'oubliant pas de porter des toasts aux femmes, car le 8 mars, c'est le jour où l'homme se dédouane.

9 mars

À midi, Sergueï ouvre une bouteille de bière de trois litres. Sur l'étiquette, il y a inscrit « taille sibérienne ».

Pendant cinq années, j'ai rêvé à cette vie. Aujourd'hui, je la goûte comme un accomplissement ordinaire. Nos rêves se réalisent mais ne sont que des bulles de savon explosant dans l'inéluctable.

10 mars

Je pars vers Ouchkany. L'île est située à trente kilomètres à l'est de Pokoïniki, au milieu du lac. On distingue sa masse à l'horizon, elle a la forme d'un chapeau de feutre. Le vent souffle du nord-ouest. Je marche comme un forcené. J'avale les kilomètres sur la laque dépolie. Un poisson nage sous la glace. Un monde nous sépare. Il a l'air emprisonné, il est séparé du ciel par un couvercle infranchissable, il me fend le cœur. Parfois, je me couche sur un banc de neige et je regarde le ciel bleu clinique par l'ovale de ma capuche. Le traîneau me freine, mais quand une rafale le pousse, il fuse sur la glace et me dépasse. Il faut se pencher un peu en arrière pour l'arrêter. J'atteins l'île en six heures.

Le seigneur des lieux s'appelle Youra. Il vit avec sa femme dans une

station météorologique sise sur la berge : quatre larges isbas ouvertes sur le couchant. Il a ce caractère despotique des ermites insulaires, syndrome du roi de Clipperton. L'autocratie se double de folie quand la vodka allume des feux au fond de ses yeux. Il règne sans rival sur sa satrapie. Les stations du Baïkal sont des seigneuries ou l'écho de la loi moscovite ne parvient qu'affaibli. Un contrat tacite lie le gouvernement à ces citoyens reclus. Le premier n'envoie pas un rouble de subvention. Les seconds trichent, mentent et grattent tout ce qu'ils peuvent.

11 mars

Je passe un jour entier sur l'île d'Ouchkany dans un état de demi-sommeil. Le soleil sibérien frappe la façade de l'isba, la lumière irradie dans la pièce de bois. Allongé sur mon lit, je lis le journal de Jünger, *Soixante-dix s'efface*, tome 1, dans l'édition Gallimard. Le vieux mage n'aurait pas aimé la clarté qui règne ici. Trop crue, elle tue le mystère des choses. Les yeux délavés des voyants s'accommodent mieux des demi-teintes. Je puise des images à chaque page, des éclairs, des visions. Jünger exprime par le symbole la métaphysique du monde physique.

P. 27 : « Le progrès commun consiste à la quantification des choses et des êtres humains, leur mise en chiffres. »

P. 66 : « Il faut voir les êtres humains en tant que porteurs de signes, sémaphores. »

P. 119 : « Ici demeurent des dieux dont je n'ai pas besoin de connaître le nom, et qui se perdent, comme des arbres dans la forêt, dans le Divin en soi. »

P. 164 : « Un seul jour à Ceylan — peut-être vaudrait-il mieux, plutôt que de nous laisser traîner de temple en temple, rendre nos devoirs à quelques vieux arbres. »

P. 199 : « La démystification vise à rendre les personnes et leur conduite dociles aux lois du monde des machines. »

P. 266 : « Moins nous nous attachons aux différences, et plus l'intuition se renforce ; nous n'entendons plus le bruissement de l'arbre mais la réponse de la forêt au vent. »

P. 353 : « Droit d'entrée. Mieux employé encore, bien souvent, le prix du droit de sortie, celui qu'on paye pour ne plus rien avoir à faire avec la société. »

P. 366 : « La hâte croissante est un symptôme de la transmutation du monde en chiffres. »

P. 519 : « Un jour aussi, les abeilles ont découvert les fleurs et les ont façonnées selon leur tendresse. Depuis lors, la beauté a pris plus de place dans le monde. »

D'où vient mon amour des aphorismes, des saillies et des formules ?

Et d'où vient ma préférence des particularismes aux ensembles, des individus aux groupes ? De mon nom ? Tesson, le fragment de quelque chose qui fut. Il conserve dans sa forme le souvenir de la bouteille. Le Tesson serait un être nostalgique de l'unité perdue, cherchant à renouer avec le Tout. Ce que je fais ici, en me saoulant dans les bois.

Youra vaque à ses occupations. Il ne regagnera jamais la ville. Sur l'île, il jouit des deux ingrédients nécessaires à la vie sans entraves : la solitude et l'immensité. En ville, la foule humaine ne peut survivre que si la loi met bon ordre à ses débordements et régule ses besoins. Quand les hommes se concentrent, l'administration naît. Équation vieille comme le premier hameau néolithique ; elle s'illustre dans chaque parc humain. Pour l'ermite, la régence administrative commence lorsqu'on est deux. Elle porte alors le nom de mariage.

Les hommes des bois sont très sceptiques à l'égard des projets de « villes citoyennes », autogérées, sans prison ni police, où la liberté triomphante régnerait soudain parmi des foules devenues responsables. Ils voient dans ces utopies une antinomie grotesque. La ville est une inscription dans l'espace de la culture, de l'ordre et de leur fille naturelle, la coercition.

Seul le recours aux étendues infinies et dépeuplées autorise une anarchie pacifiste dont la viabilité est fondée sur un principe très simple : contrairement à ce qui advient en ville, le danger de la vie dans les bois provient de la Nature et non de l'Homme. La loi du Centre chargée de réglementer les relations entre les êtres humains peut donc s'affranchir de pénétrer jusqu'en ces lointains parages. Rêvons un peu. On pourrait imaginer dans nos sociétés occidentales urbaines, comme à Pokoiniki ou à Zavarotnoe, des petits groupes de gens désireux de fuir la marche du siècle. Lassés de peupler des villes surpeuplées dont la gouvernance implique la promulgation toujours plus abondante de règlements, haïssant l'hydre administrative, excédés par l'impatronisation des nouvelles technologies dans tous les champs de la vie quotidienne, pressentant les chaos sociaux et ethniques liés à l'accroissement des mégapoles, ils décideraient de quitter les zones urbaines pour regagner les bois. Ils recréeraient des villages dans des clairières, ouvertes au milieu des nefs. Ils s'inventeraient une nouvelle vie. Ce mouvement s'apparenterait aux expériences hippies mais se nourrirait de motifs différents. Les hippies fuyaient un ordre qui les oppressait. Les néo-forestiers fuiront un désordre qui les démoralise. Les bois, eux, sont prêts à accueillir les hommes ; ils ont l'habitude des éternels retours.

Pour parvenir au sentiment de liberté intérieure, il faut de l'espace à profusion et de la solitude. Il faut ajouter la maîtrise du temps, le silence total, l'âpreté de la vie et le côtoiement de la splendeur géographique. L'équation de ces conquêtes mène en cabane.

12 mars

Je m'en retourne à la rive. Je marche trente kilomètres en état de somnambulisme. J'atteins Pokoïniki en sept heures. Je passe l'après-midi sur un banc près de la cabane de Sergueï, emmitouflé et immobile comme un petit vieux. Un petit vieux qui vient de se taper trente kilomètres par - 31 °C.

Sergueï vient s'asseoir et nous parlons des gens qui visitent le lac, l'été. Les Anglais, les Suisses, les Allemands.

— J'aime les Allemands, dit Sergueï.

— Ah oui, la philosophie, leur musique...

— Non, les voitures.

Le soir, près de mon lit, j'allume une bougie près de l'icône de Séraphin de Sarov que j'emporte partout. Et recopie sur un papier que je pose près de l'image cette phrase de Jünger, datée de décembre 68 : « Au ciel, des nuages passaient devant la Lune blême dont, à cette heure, une équipe d'Américains fait le tour. Quand je place une bougie sur une tombe, l'effet est nul mais le message en est riche. Elle brille pour l'univers entier, en confirme le sens. S'ils font le tour de la Lune, l'effet en sera considérable, mais le sens en sera moindre. »

Ensuite, pour me récompenser d'avoir envoyé un signe à l'Univers, je descends deux litres et demi de bière. Qui me détendent les jambes.

13 mars

J'ai fait des rêves en pagaille cette nuit. À Paris, jamais. L'explication vulgaire tiendrait à la qualité de mon sommeil, propice à l'onirisme. Je penche davantage pour l'idée que le génie du lieu me visite secrètement la nuit et, s'infiltrant par rayonnement dans les arcanes de mon psychisme, modèlerait la substance de mes rêves.

À l'aube, une voiture d'Irkoutsk amène le bon vieux Youra, le pêcheur aux yeux délavés qui m'a rendu visite, il y a quelques jours. Il habite une petite cabane en bois de la station de Pokoïniki. Il vit de pêche et seconde Sergueï dans les travaux de force. Il vient de passer deux jours à Irkoutsk pour refaire ses papiers, dérobés à la chute de l'Union soviétique.

— Depuis trois présidents, je n'avais pas quitté les bois : Eltsine, Poutine et Medvedev !

— Ce qui t'a le plus frappé, à Irkoutsk ?

— Les magasins ! Il y a tout. Et la propreté !

— Quoi encore ?

— Les gens, ils se parlent aimablement.

À midi, adieux à Youra, Sergueï et Natasha, je m'en retourne chez moi, en trois jours. Au nord de la baie de Pokoïniki, un marécage gelé.

L'hiver permet de prendre sa revanche sur un terrain qui, l'été, demande des efforts terribles.

Je fais le chemin à rebours. Le soir, halte dans la cabane de Bolchoï Solontsovi. Le poêle met longtemps à tirer. La cabane se réchauffe doucement et je reste près du feu. Les chats ont tout compris. Penser à vérifier, à mon retour en France, si une « psychanalyse de la cabane » n'a pas été publiée, parce que ce soir, je me sens aussi bien qu'un fœtus.

D'abord il y eut la matrice organique où s'élabora la vie. Dans les marais, les houilles et les tourbières, les bactéries macéraient. De la soupe primitive allaient jaillir les formes plus complexes du vivant. Puis la Terre délégua le soin de maintenir la chaleur. Les utérus, les poches marsupiales, les œufs firent office de couveuse. Les habitats primitifs remplirent à leur tour le rôle d'incubateur. Les hommes se tinrent dans les cavernes, au sein même de la Terre. Ensuite, igloos et yourtes rondes, cabanes de bois et tentes de laine répondirent à l'impératif. Dans la forêt sibérienne, l'ermite dépense une immense énergie à chauffer son abri. Le corps y trouvera toujours sécurité et bien-être. Dès lors, l'homme des solitudes est prêt à courir les bois, à grimper les montagnes dans le froid et les privations. Il sait qu'un havre l'attend. La cabane remplit la fonction maternelle. Le danger est de se trouver trop bien dans sa tanière et d'y végéter en état de semi-hibernation. Ce penchant menace bien des Sibériens qui ne parviennent plus à quitter l'atmosphère de leur cabane. Ils régressent à l'état d'embryon et remplacent le liquide amniotique par la vodka.

14 mars

Il fait bon aujourd'hui : -18°. J'abats vingt kilomètres sur le tapis. La glace comme la lave sont des éléments magiques. Tous deux ont subi l'influence métamorphique d'un autre élément. La froidure de l'air a figé l'eau pour faire la glace. La chaleur du feu a fluidifié la roche pour faire la lave. Toutes deux se transformeront à nouveau quand le réchauffement de l'air détruira la glace et que le refroidissement de l'eau pétrifiera la lave. Marcher sur une étendue gelée n'est pas un acte anodin. Les pas frappent la surface d'un plan en devenir. La glace est l'une des œuvres alchimiques de notre monde.

Je suis à une dizaine de kilomètres de Zavarotnoe, tirant mon traîneau vers le nord, quand ils arrivent à ma hauteur. Ils coupent le moteur de la motoneige. Ils ont l'air passablement engourdis de froid. Natalia et Mika possèdent l'une des isbas de Zavarotnoe. Ils m'ont vu de loin et se sont dirigés vers cette silhouette qui avançait le long de la côte. En quelques secondes, Natalia étend une couverture sur le linoléum noir du lac et y dispose du cognac, une tourte au poisson et une thermos de café. Nous nous allongeons autour. Les Russes ont le

génie de créer dans l'instant les conditions d'un festin. Combien de fois en ai-je croisé, de ces moujiks qui m'ont hélé au bord des pistes. D'un geste, ils proposaient de m'asseoir. Immuablement, dans ces situations, les convives se renversent par terre, se couchent sur les coudes, les jambes croisées, la chapka en arrière. Parfois un feu jaillit, des produits surgissent des sacs, on ouvre une bouteille de vodka, les rires fusent, les verres se remplissent. On partage un pain, on tranche le reste d'un foie d'élan. La conversation s'anime, articulée autour de trois sujets : le temps qu'il fait, l'état de la piste, la valeur des moyens de transport. Parfois, on aborde le thème de la ville et tout le monde se trouve d'accord : il faut être cinglé pour s'empiler les uns au-dessus des autres. Là où il n'y avait rien est née une oasis, délimitée par le carré de la couverture. Cette transmutation, seuls savent l'accomplir les peuples au sang nomade. Perov a illustré ces scènes dans un tableau célèbre, *Les Chasseurs à la halte*. On y voit trois hommes avachis dans l'herbe. Devant eux : les canards et le lapin qu'ils viennent d'abattre. L'un d'eux fume, ils rient en racontant la vie. La lumière est douce et l'herbe veloutée. Ce tableau me fascine, il ne dit rien de l'espoir. C'est un instantané de bonheur immédiat. Le ciel s'écroulerait, les trois amis s'en ficheraient pas mal, ils sont là, assis dans l'herbe, souverains. Comme nous sur la glace.

Natalia et Mika repartent. Nous avons pris le temps de vider la petite bouteille de cognac en sept toasts. Je peine à atteindre Zavarotnoe. Le soleil se couche déjà. Je suis d'une complexion qui m'eût mieux disposé à vivre sur la rive orientale. Le soleil s'y lève tard et les soirées s'y traînent.

15 mars

Jusque chez moi, il reste vingt-deux kilomètres. Je m'apprête à quitter Zavarotnoe. Une escouade de 4 × 4 surgit de l'horizon, gyrophare sur le toit. V.M., un businessman d'Irkoutsk, est en train de construire une isba à Zavarotnoe, profitant du statut qui soustrait l'enclave aux lois de la réserve. La bâtisse est destinée à ses parties de campagne. L'an prochain, il conviera ses amis ou ses clients à pêcher, à boire et à tirer sur les bêtes. Ce matin, il est venu avec sa cour inspecter le chantier. Sergueï et Youra accompagnent. « Le général », comme on l'appelle ici, distribue ses lar gesses aux gardes de la réserve. Sur la glace, devant la berge où s'élèvent les fondations de la grosse isba blonde, c'est la cohue. Tout le monde est saoul. On décharge les caisses. Un lieutenant de V.M. m'exhibe sa Saïga MK, une 7.62 dont il ne se sépare pas au cas où il croiserait le fasciste ou le Chinois sur la glace. C'est ainsi que les journaux russes regorgent du récit de ces virées qui tournent mal. En Afghanistan, les Américains mettent un point final aux surprises-parties en dépêchant un missile

sur les groupes de fêtards qui vident leurs chargeurs vers le ciel. Les Russes se chargent eux-mêmes de se tirer dessus.

Une troupe d'hommes ivres, des armes de guerre, la vodka, les grosses bagnoles et la techno : ingrédients qui attirent la mort. Youra observe ce déballage de ses yeux résignés. Une énergie néfaste se concentre dans la baie. Il y a ici toute la Russie précipitée : les seigneurs dangereux, le fidèle serviteur tolstoïen, Sergueï le coureur des bois. Et les humbles, sachant le profit qu'ils tireront du côtoiement des puissants, ravalent leur dégoût. Ce pays où survivent les liens de la vassalité fut le laboratoire du communisme. Je n'ai qu'une hâte : regagner mon désert.

V.M. propose de m'emmener dans sa Mercedes jusque chez moi. Nous montons dans l'énorme bagnole avec Sergueï et deux autres Russes. L'un s'endort instantanément, l'autre hurle dans un talkie pendant trois minutes avant de comprendre que l'appareil est éteint. La radio crache un rap. Sergueï ne dit pas un mot. Le sponsoring se paie cher.

À présent nous buvons un verre, chez moi. V.M. dit en montrant la fenêtre : « J'ai vécu aux USA un an, je n'aime pas la mentalité des Américains. Ce que je veux c'est ça : la liberté, l'anarchie, le lac. » On boit coup sur coup. Finalement, ces types sont touchants. Ils ont des gueules à dépecer le Tchétchène et ils partagent délicatement leur biscotte avec la mésange. Eux et moi séjournons sur cette berge pour des raisons identiques mais manifestées par des comportements opposés. Quand ils partent, je respire. Ils ont allumé le gyrophare en prévision d'un embouteillage.

Le silence me revient, l'immense silence qui n'est pas l'absence de bruit mais la disparition de tout interlocuteur. L'amour monte en moi pour ces bois peuplés de cerfs, ce lac gorgé de poissons, ce ciel traversé d'oiseaux, le grand amour beatnik m'envahit avec une intensité proportionnelle à l'éloignement de la bande de V.M. Avec eux, tout ce que je crains disparaît : le bruit, la fierté d'être ensemble, la soif de chasse — bref, la fièvre des meutes humaines.

Je suis saoul et il me faut de l'eau. Pendant mes dix jours d'absence, les trous ont regelé. J'attaque le lac au pic à glace et mets une heure et demie à façonner une belle vasque de un mètre de largeur et un mètre dix de profondeur. L'eau jaillit d'un coup, que je puise avec bonheur. Ce sentiment d'avoir *gagné* son eau. J'ai les muscles des bras endoloris. Autrefois, dans les campagnes et les forêts, vivre maintenait en forme.

16 mars

Dans le monde que j'ai quitté, la présence des autres exerce un contrôle sur les actes. Elle maintient dans la discipline. En ville, sans le regard de nos voisins, nous nous comporterions moins élégamment.

Qui n'a jamais dîné seul debout dans sa cuisine, heureux de n'avoir pas à mettre le couvert, jouissant de bâfrer à grosses lampées une boîte de raviolis froids ? Dans la cabane, le relâchement menace. Combien de Sibériens solitaires, affranchis de tout impératif social, sachant qu'ils ne renvoient une image d'eux-mêmes à personne, finissent avachis sur un lit de mégots à se gratter la gale ? Robinson connaît ce danger et décide, pour ne pas s'avilir, de dîner chaque soir à table et en costume, comme s'il recevait un convive.

Nos semblables confirment la réalité du monde. Si l'on ferme les yeux en ville, quel soulagement que la réalité ne s'annule pas : autrui continue à la percevoir ! L'ermite est seul, face à la nature. Il demeure l'unique contemplateur du réel, porte le fardeau de la représentation du monde, de sa révélation au regard humain.

L'ennui ne me fait aucune peur. Il y a morsure plus douloureuse : le chagrin de ne pas partager avec un être aimé la beauté des moments vécus. La solitude : ce que les autres perdent à n'être pas auprès de celui qui l'éprouve.

À Paris, avant le départ, on me mettait en garde. L'ennui constituerait mon ennemi mortifère ! J'en crèverais ! J'écoutais poliment. Les gens qui parlaient ainsi avaient le sentiment de constituer à eux seuls une distraction formidable. « Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas... », écrit Rousseau dans les *Rêveries*.

L'épreuve de la solitude, Rousseau la perçoit dans la cinquième de ses promenades. Le solitaire doit s'astreindre au devoir de vertu, dit-il, et ne peut se permettre la cruauté. S'il se comporte mal, l'expérience de son érémitisme lui imposera une double peine : d'une part, il aura à supporter une atmosphère viciée par sa propre méchanceté et, de l'autre, il lui faudra subir l'échec de n'avoir pas été digne du genre humain. « L'homme civil veut que les autres soient contents de lui, le solitaire est forcé de l'être lui-même ou sa vie est insupportable. Aussi, le second est forcé d'être vertueux. » La solitude de Rousseau génère la bonté. Par effet de retour, elle dissoudra le souvenir des vilenies humaines. Elle est le baume appliqué sur la plaie de la méfiance à l'égard des semblables : « J'aime mieux les fuir que les haïr », écrit-il des hommes dans la sixième promenade.

C'est dans l'intérêt du solitaire de se montrer bienveillant avec ce qui l'entoure, de rallier à sa cause bêtes, plantes et dieux. Pourquoi ajouterait-il à l'austérité de son état le sentiment de l'hostilité du monde ? L'ermite s'interdit toute brutalité à l'égard de son environnement. C'est le syndrome de saint François d'Assise. Le saint parle à ses frères oiseaux, Bouddha caresse l'éléphant enragé, saint Séraphin de Sarov nourrit les ours bruns, et Rousseau cherche consolation dans l'herborisation.

À midi, je regarde très attentivement la neige tomber sur les cèdres. Je tâche de bien me pénétrer du spectacle et de suivre la course du plus grand nombre de flocons. Exercice épuisant. Et il y a des gens qui appellent cela de l'oisiveté !

Le soir, la neige toujours. Devant pareil spectacle, le bouddhiste se dit : « N'attendons rien de neuf » ; le chrétien : « Ça ira mieux demain » ; le païen : « Que veut dire tout cela ? » ; le stoïcien : « On verra ce qui adviendra », le nihiliste : « Que tout s'ensevelisse. » Moi : « Il faut que je coupe du bois avant que les rondins ne soient recouverts. » Puis je me couche après avoir remis une bûche.

17 mars

Questions à élucider au cours des prochains mois :

Me supporterai-je moi-même ?

Puis-je, à trente-sept ans, me métamorphoser ?

Pourquoi rien ne me manque-t-il ?

Le ciel ne tarit pas, la neige tombe encore. Matinée au carreau. Dans une cabane, la vie s'articule autour de trois activités.

1) La surveillance et la connaissance approfondie de son champ de vision (délimité par l'encadrement de sa fenêtre), la notification de tout ce qui s'y passe.

2) La bonne tenue de son intérieur.

3) La réception des rares visiteurs, l'accueil, le renseignement et parfois, au contraire, le barrage fait aux importuns.

Si je voulais me flatter, je dirais que ces tâches m'apparentent à une sentinelle et font de ma cabane un poste de vigie devant l'empire des arbres. En fait, c'est un boulot de concierge et ma cabane est une loge. Penser à mettre un écriteau « reviens de suite » lorsque je partirai dans les bois.

Le soir, le soleil perce, la neige prend une teinte d'acier. Les aplats blancs brillent avec l'éclat du mercure. J'essaie de prendre une photo de ce phénomène mais l'image ne rend rien du rayonnement. Vanité de la photo. L'écran réduit le réel à sa valeur euclidienne. Il tue la substance des choses, en compresse la chair. La réalité s'écrase contre les écrans. Un monde obsédé par l'image se prive de goûter aux mystérieuses émanations de la vie. Aucun objectif photographique ne captera les réminiscences qu'un paysage déploie en nos cœurs. Et ce qu'un visage nous envoie d'ions négatifs ou d'invites impalpables, quel appareil le pourrait saisir ?

18 mars

Mes réserves de vivres s'épuisent. Il me faut trouver un moyen de pêcher. Au Baïkal, les Sibériens utilisent une méthode simple. Ils versent dans un trou d'eau une poignée de ces puces d'eau vivantes

récoltées dans les marais auxquelles ils donnent le nom de *bormouch*. Les poissons pullulent sous le trou, attirés par la manne. Il ne reste plus qu'à jeter sa ligne de mouche. N'ayant pas de marécages à portée de main et privé de *bormouch*, j'utilise la vieille technique des forestiers : je creuse un trou très large près de la grève, à trois mètres au-dessus du fond du lac et y laisse tremper des brassées de branches de cèdres sciées. Dans quelques jours, des milliers de micro-organismes s'agrègeront aux aiguilles. Il ne restera plus qu'à les récolter et à appâter les poissons avec.

Le vent se maintient au sud. Le temps reste à la neige. Le blanc absorbe tout bruit. Il règne un silence rare et l'air est doux. Le thermomètre indique -15°C .

19 mars

Cette nuit, les craquements m'ont réveillé. Un coup de boutoir plus fort que les autres a fait trembler les poutres de la cabane. La masse d'eau se rebelle contre son incarcération et cogne au couvercle.

La neige toujours. L'immobilité encore. Jusque-là je voyageais comme une flèche décochée d'un arc. À présent je suis un pieu fiché dans le sol. D'ailleurs, je me végétalise. Mon être s'enracine. Mes gestes ralentissent, je bois beaucoup de thé, je deviens hypersensible aux variations de la lumière, je ne mange plus de viande. Ma cabane, une serre.

MONDE INTÉRIEUR

Cabane maternelle
Chaleur
Moelleux du bois
Sécurité
Ronronnement du poêle
Larmes de résine
sur les poutres
Travaux de l'esprit
Le corps y fait de la graisse
La peau y blanchit

MONDE EXTÉRIEUR

Le lac paternel
Froid, sécheresse
Dureté des glaces
Danger omniprésent
Craquements

Éclats des banquises

Travaux physiques
Le corps s'assèche
La peau craquelle
et se burine

Longue corvée de bois. Encore un arbre scié, débité et rangé. Puis, à la pelle, je creuse des chemins dans la neige vers la rive, le *banyaet* le tas de billots. Quatre heures de travaux quotidiens sont recommandées par Tolstoï pour avoir le droit de jouir du couvert et du gîte.

La nuit, insomnie. Je m'imagine les bêtes qui rôdent ou dorment en ce moment près de la cabane. Des visons que personne ne désire transformer en manteaux, des cerfs dont personne ne rêve de faire des terrines, des ours à la mort desquels nul ne mesure sa virilité.

20 mars

Chaque matin désormais, les mésanges frappent au carreau. Les coups de bec sont mon réveille-matin. Il fait doux, j'installe un tabouret à deux kilomètres du rivage et fume un Roméo et Juliette n° 2 (un peu sec) en regardant la rive. Jusqu'ici, les montagnes, j'avais appris à les escalader, à les dévaler, à chercher des itinéraires et à évaluer leurs dénivellations. Jamais encore je ne les avais *regardées*.

Le soir, Casanova. Emprisonné dans les Plombs de Venise, il écrit : « Croyez que pour être libre, il suffit de croire de l'être. » Son goût pour les dragées de sucre fourrées avec la poudre de cheveux de l'être aimé. J'aurais dû en apporter ici. Sa critique à Voltaire des utopies humanistes : « Votre première passion est l'amour de l'humanité... mais vous ne sauriez l'aimer que telle qu'elle est. Elle n'est pas susceptible des bienfaits que vous voulez lui prodiguer... Je n'ai jamais tant ri comme lorsque j'ai vu Don Quichotte très embarrassé à se défendre des galériens auxquels par grandeur d'âme il venait de donner la liberté. »

21 mars

C'est le jour du printemps, le ciel est bleu et je pars dans les bois. Je m'élève le long de la rivière gelée débouchant sur le lac à cinq cents mètres au nord de la cabane.

La solitude de la nature rencontre la mienne. Et nos deux solitudes confirment leur existence. En peinant dans la poudreuse, je repense à la méditation de Michel Tour nier sur la joie d'avoir à ses côtés un semblable pour se convaincre de l'existence du monde. Je suis seul à regarder ces frênes à l'écorce veinée de striures verticales. Les arbrisseaux portent en boules de Noël des étoupes de neige. Les

mêlées aux formes torturées donnent un air d'estampe à la vallée (dans les dessins chinois on croirait toujours que les montagnes et les rivières souffrent). Le regard est un baptême mais dans la situation présente, personne n'assiste mon coup d'œil pour donner vie à ces formes. Je n'ai que le faisceau de ma vue pour faire surgir le monde. À deux, nous ferions jaillir plus de choses.

J'avance, je dépasse le bosquet, il disparaît de ma vue. Existe-t-il encore ? Si j'avais un compagnon, je lui demanderais de surveiller que le monde ne s'efface pas derrière moi. L'affirmation schopenhauerienne de l'existence du monde par seule représentation du sujet est une amusante vue de l'esprit, mais c'est une foutaise. La forêt, est-ce que je ne la sens pas irradier de toute sa force dans mon dos ?

Quand le vallon se resserre, vers 800 mètres d'altitude, je gagne le sommet de l'arête granitique. Dieux des talus ! Quelle peine pour gravir deux cents mètres dans cette marée de pins nains couverts de neige ! Une ligne claire serpente dans la masse vert bronze de la taïga. Ce sont les frênes aux branches blondes. Ils soulignent le cours du torrent d'une coulée de miel.

Je redescends en deux heures par les longues allées blanches, les esplanades vides et les avenues silencieuses. L'hiver, la forêt est ville morte. À la cabane, je replonge dans Casanova. Après sa visite de l'abbaye d'Einsiedeln : « Pour être heureux il me paraissait qu'il ne me fallait qu'une bibliothèque. » À propos d'une jeune Italienne : « Je me suis montré mortifié de devoir la quitter sans avoir rendu à ses charmes le principal hommage qu'ils méritaient. » Casanova voyage et séjourne à Rome, à Paris, à Munich, à Genève, à Venise et à Naples. Il parle le français, l'anglais, l'italien et le latin. Il rencontre Voltaire, Hume et Goldoni. Il cite Copernic, l'Arioste et Horace. Ses amantes s'appellent Donna Lucrezia, Hedwige ou Henriette. Deux siècles plus tard, des technocrates disent qu'il est urgent de « construire l'Europe ».

À 8 heures, je dresse ma table. Ce soir, une soupe, des pâtes, du Tabasco, du thé, vingt-cinq centilitres de vodka et un Partagas cubain en tube. Le Tabasco permet d'avaler n'importe quoi avec l'impression de manger quelque chose. Avant de dormir, j'allume un cierge devant la photo de ma petite chérie et je fume en regardant la flamme danser sur la photo. De quoi se plaignent les amants éloignés ? Pour se consoler, il suffit de croire à l'incarnation de l'être dans l'icône. Je souffle les lampes à huile et me couche.

Aujourd'hui, je n'ai nui à aucun être vivant de cette planète. *Ne pas nuire*. Étrange que les anachorètes du désert n'avancent jamais ce beau souci dans les explications de leur retraite. Pacôme, Antoine, Rancé évoquent leur haine du siècle, leur combat contre les démons, leur brûlure intérieure, leur soif de pureté, leur impatience à gagner le

Royaume céleste, mais jamais l'idée de vivre sans faire de mal à personne. Ne pas nuire. Après une journée dans la cabane des Cèdres du Nord, on peut se le dire en se regardant dans les glaces.

22 mars

Toute la nuit, tempête. Les Russes appellent *sarmale* vent dévalant des versants occidentaux du Baïkal. Le cliquetis des outils sous l'auvent m'a laissé éveillé jusque tard. Comment les oiseaux tiennent-ils dans leur nid ? Seront-ils là demain, vivants ?

Le vent a chassé la neige à la surface du lac et m'a rendu la glace. Je patine deux heures sous le soleil froid en écoutant Maria Callas.

Le soir, comme je n'ai plus grand-chose à faire après avoir rentré du bois pour cinq jours, je note sur un papier les raisons de ma retraite.

RAISONS POUR LESQUELLES JE ME SUIS ISOLÉ DANS UNE CABANE

J'étais trop bavard
Je voulais du silence
Trop de courrier en retard et trop de gens à voir
J'étais jaloux de Robinson
C'est mieux chauffé que chez moi, à Paris.
Par lassitude d'avoir à faire les courses
Pour pouvoir hurler et vivre nu
Par détestation du téléphone et du bruit des moteurs

23 mars

Chaussé de raquettes, je vais par les grèves et par les bois toute la journée. Cette idée que les paysages ont une mémoire. Une plaine agricole se souvient des angélus. Un champ de coquelicots des amours enfantines. Mais ici ? Les bois n'ont pas de souvenirs. Ils sont sans transformation, sans Histoire, ils ne disent rien, nul écho d'une action humaine ne traîne sous leurs frondaisons. Les taïgas gisent pour elles-mêmes. Elles couvrent les versants, montent à l'assaut des pentes sans rien devoir. L'homme supporte mal l'indifférence de la nature à son égard. Devant le spectacle d'une forêt vierge, il rêve de fructification et de germination. Le regard de l'homme sur la taïga précède le bruit de la cognée. Ah, l'angoisse des êtres industriels comprenant soudain que les terres sauvages se passent très bien d'eux... Qui aime la nature pour sa valeur intrinsèque et non pour ses bienfaits ? Dans *Les Racines du ciel*, Romain Gary campe un détenu des camps de la mort plus solide que ses compagnons. Le soir, sur le châlit, il ferme les yeux, se représente les troupes d'éléphants sauvages. Savoir que là-bas, dans la savane, vivent des monstres libres suffit à lui raffermir l'âme. Penser aux pachydermes insuffle la force. Tant qu'il y aura des taïgas vides

d'hommes, je me sentirai bien. Le sauvage console.

Je monte au sommet de l'éminence et construis un grand feu là-haut, dans l'encoignure d'un bloc de granit. Une soupe cuite et me donne le prétexte pour rester immobile à regarder le visage cadavérique du lac avec ses cyanoses, ses marbrures, ses plaques et son lichen.

24 mars

Je n'ose me lever ce matin. Ma volonté est lâchée en liberté dans le champ des jours vierges. Le danger : demeurer tétanisé jusqu'à la nuit à regarder le blanc en disant : « Dieux ! comme je suis libre ! »

Il s'est remis à neiger. Il n'y a personne. Même pas un véhicule au loin. La seule chose qui passe ici, c'est le temps. Le bonheur dans mon existence de voir apparaître les mésanges... Je ne me moquerai jamais plus de ces vieilles dames qui gâtifient devant leurs caniches sur les trottoirs d'Auteuil ou mettent un canari au centre de leur vie. Ni de ces vieillards des Tuileries occupés à nourrir les pigeons avec le grain qu'ils serrent dans un sachet de papier. Côtayer les bêtes est une jouvence.

Lady Chatterley. Au chapitre VII, Clifford, décidément, est bien visqueux. Il dégoûte la pauvre petite Constance : « Il parlait, il parlait toujours ; de toutes petites analyses de gens et de choses ; de motifs, de caractères, de personnalité : elle n'en pouvait plus... Elle était reconnaissante d'être seule. » Je ferme le livre, je sors et prends la hache sous la neige et pendant deux heures vlan ! vlan ! comme un forcené, sur les billots, galvanisé par Lady Constance. Il y a plus de vérité dans les coups de ma hache et le ricanement des geais que dans les péroraisons psychologiques. Vlan ! Vlan ! « Ce qui doit d'abord être démontré ne vaut pas grand-chose » (Nietzsche dans le *Crépuscule*). Laisser la vie s'exprimer par le sang, la neige, le tranchant de la hache et l'éclat du soleil sur le ramage d'un freux.

Aujourd'hui, sous la neige, je relève mon piège à *bormouch*. Je casse délicatement la glace pour ne pas secouer les ramures, étends une couverture, sors les branchages et les secoue au-dessus d'un seau. Des milliers de micro-organismes frétilent dans l'eau claire. Je les transvase dans une bouteille. J'ai mon appât, dans quelques jours, j'irai pêcher.

Il faut avoir l'esprit tordu pour voir en *L'Amant de Lady Chatterley* un livre érotique. Ce roman est un requiem pour une nature blessée. L'Angleterre aux paisibles bocages, aux bois pleins de mémoire agonise sous les yeux de Constance. Le développement minier ravage la terre britannique. Les puits d'exploitation éventrent les bocages. Les cheminées se dressent dans des ciels maculés. L'air est empuanti, la brique s'obscurcit, même le visage des hommes se durcit. Le pays se

prostituée à l'industrie et une nouvelle race de businessmen-techniciens glose de sujets socio-politiques abstraits et spéculé sur la technique. C'est l'agonie d'un monde. « L'Angleterre industrielle efface l'Angleterre agricole. » Constance sent une sève monter dans sa chair ; elle comprend que le progrès désubstantialise le monde. Lawrence met dans la bouche de la jeune femme de prophétiques paroles sur l'enlaidissement des paysages, l'abrutissement des esprits, la tragédie d'un peuple qui perd sa vitalité (« sa virilité », dit-elle) dans les cadences mécaniques. L'amour primitif et païen s'épanouit chez Lady Chatterley en même temps qu'elle assiste au naufrage des âmes modernes, siphonnées par une « sinistre énergie ». La « démence » prométhéenne affaiblit l'être dans le fracas de la machine. Gorki, dans *Confessions*, tient des propos inverses. Le révolutionnaire se réjouit de l'immense effort de progrès entrepris par la Russie. Pour lui, la monstrueuse énergie concentrée dans les centres industriels va diffuser dans le monde entier un nuage magnétique. Cette force « psychophysiologique » entraînera tous les peuples de la Terre à se retrousser les manches pour faire chanter les lendemains. Lawrence s'inquiétait de la tension titanesque qui tendait les nerfs du monde. Gorki l'appelait de ses vœux. Lawrence savait que la douceur des campagnes est un visage de la beauté. Gorki ne croyait qu'à la splendeur des ciels traversés d'éclairs sidérurgiques. Et Constance, transpirante de désir, souffrant de la Passion de la Terre, hurle sous les ramures de la forêt cette question de tragédienne, mais déjà, le fracas des machines couvre son cri : « Qu'est-ce que l'homme a fait à l'homme ? »

Ce soir, je regarde le lac, assis sur le banc de bois, sous la conque des cèdres. Avant toute chose, un beau paysage devant les yeux. Ensuite tout peut s'arranger, la vie peut commencer. Lady Chatterley a raison. Je l'accueillerais bien quelques jours ici, me dis-je avant de rentrer me coucher.

25 mars

Lever en même temps que le soleil. Je me recouche un peu devant tant de grandeur. Ce matin, le temps permet de sortir pour la première fois depuis des jours. Je monte à la cascade par un autre itinéraire, sur la rive droite du torrent. La forêt où s'accumule la neige me réserve son épreuve. Deux heures pour venir à bout des 400 mètres de dénivellation. Les pics martèlent les troncs morts. Puis viennent 200 mètres de bon terrain durci. Mais ensuite, calvaire pour traverser une combe encombrée de pins nains. Je m'écroule dans des chausse-trappes profondes de un mètre. Je vise une saillie de granit à cent mètres au-dessus de la cascade de glace. Du bas, à la jumelle, il m'a semblé y voir une plate-forme propice aux bivouacs.

Une fine neige brouille la vision du lac, sagement couché au pied de la montagne. L'intuition était bonne, à 1100 mètres d'altitude, la dorsale rocheuse offre un replat parfait, le plus beau poste d'observation. On pourrait passer là une idyllique nuit d'amour. J'ai l'endroit, c'est déjà quelque chose.

Je m'en reviens la neige aux cuisses, ahanant comme un Russe puis me taisant pour écouter crépiter la neige sur le dos des arbres blancs.

Au débouché de la rivière, je me délie les muscles sur la plaine lacustre en suivant une trace de renard. Il a marché trois kilomètres vers le large et est revenu en décrivant une boucle. Un simple renard se promenant.

La neige tombe dru à présent. Ce masquage du monde décuple la morsure de la solitude. Qu'est-ce que la solitude ? Une compagne qui sert à tout.

Elle est un baume appliqué sur les blessures. Elle fait caisse de résonance : les impressions sont décuplées quand on est seul à les faire surgir. Elle impose une responsabilité : je suis l'ambassadeur du genre humain dans la forêt vide d'hommes. Je dois jouir de ce spectacle pour ceux qui en sont privés. Elle génère des pensées puisque la seule conversation possible se tient avec soi-même. Elle lave de tous les bavardages, permet le coup de sonde en soi. Elle convoque à la mémoire le souvenir des gens aimés. Elle lie l'ermite d'amitié avec les plantes et les bêtes et parfois un petit dieu qui passerait par là.

Dans la fin de l'après-midi, je vérifie que mon *bormouchse* porte bien. Les petits êtres nagent dans la bouteille. Demain ou après-demain, ils serviront d'appât.

Il est 8 heures du soir. Je repose dans mon cube, à la lisière du bois, au pied de la montagne sur le fil de la rive, dans l'amour de toute chose qui m'entoure.

Je m'endors en lisant un peu de poésie chinoise. J'apprends par cœur un vers à prononcer dans une conversation où l'on se trouverait à court d'arguments : « Dans tout cela réside une signification profonde. Sur le point de l'exprimer déjà, j'ai oublié les mots. »

26 mars

Neige. Je marche sur le lac et tends le visage, la bouche ouverte. Je bois les flocons à la mamelle du ciel.

Le soir, je perce un trou à la chignole dans la glace, à une encablure de la rive, par quatre mètres de fond. Je jette mon *bormouch*. Le nuage de crustacés brouille l'eau. Il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée des ombles tachetés. Je commence à me lasser des pâtes au Tabasco.

27 mars

Une matinée de poésie chinoise. Je suis arrivé ici avec des raquettes,

des patins à glace, des crampons, un piolet, des lignes de pêche et je me retrouve à lire des histoires où des ermites, assis sur des bancs de pierre, regardent le vent agiter les bosquets de bambou. Ah, le génie chinois ! Avoir inventé le principe du « non-agir » pour justifier de rester toute la journée à se dorer au soleil du Yunnan sur le seuil d'une cabane...

La pêche le soir. Je suis sur le tabouret et je trempe mes mouches, à la verticale. Par le trou, je vois passer les ombles, le *bormouchles* a attirés. La pêche est une activité chinoise : on se laisse traverser par le flux des heures en regardant fixement sa canne dans l'espoir qu'elle tressaille. Ce qui n'arrive point de toute la soirée.

Je noie mon chagrin de rentrer bredouille dans vingt-cinq centilitres de vodka et je laisse agir l'alcool en mes veines. À moi, poètes chinois !

28 mars

Étrange, ce besoin de transcendance. Pourquoi la foi en un Dieu extérieur à sa création ? Les craquements de la glace, la tendresse des mésanges et la puissance des montagnes m'exaltent davantage que l'idée de l'ordonnateur de ces manifestations. Elles me sont suffisantes. Si j'étais Dieu, je me serais atomisé en des milliards de facettes pour me tenir dans le cristal de glace, l'aiguille du cèdre, la sueur des femmes, l'écaille de l'omble et les yeux du lynx. Plus exaltant que de flotter dans les espaces infinis en regardant de loin la planète bleue s'autodétruire.

Un brouillard très épais est tombé sur le lac. L'horizon n'existe plus. Je me couvre et pars à pied vers le large. La rive disparaît de la vue au deuxième kilomètre. Je marche deux heures. Seules mes traces me relient à la cabane. Je n'ai emporté ni boussole ni GPS et si le vent se lève et efface les empreintes, je ne pourrai pas retrouver mon chemin. Je ne sais pas ce qui me pousse à continuer. Une force un peu morbide. Je m'enfonce dans le néant. Soudain, au bout de deux heures, je dis « ça suffit » et je rentre en allongeant la foulée. Deux heures plus tard, la montagne apparaît derrière le voile blanc et j'atteins la cabane.

Dans la tradition chinoise, des vieillards se retiraient dans une cabane pour mourir. Certains avaient servi l'Empereur, occupé une charge gouvernementale, d'autres étaient fins lettrés, poètes, simples ermites. Leurs cabanes se ressemblaient. L'emplacement répondait à des canons précis. L'abri devait se tenir sur une montagne, rafraîchi par une source d'eau. Le vent y caressait un buisson. Parfois la vue portait vers la vallée où s'agitaient les hommes. La fumée d'un encens aidait le temps à passer. Le soir, un ami surgissait. On l'accueillait avec un verre de thé et des paroles retenues. Après avoir voulu agir

sur le monde, ces hommes se retranchaient, décidés à laisser agir le monde sur eux. La vie est une oscillation entre deux tentations.

Mais garde ! Le non-agir chinois n'est pas l'acédie. Le non-agir aiguise la perception de toute chose. L'ermite absorbe l'univers, accorde une attention extrême à sa plus petite facette. Assis en tailleur sous l'amandier il entend le choc du pétale sur la surface de l'étang. Il voit vibrer le bord de la plume de la grue en vol. Il sent monter dans l'air l'odeur de fleur heureuse dont s'enveloppe le soir.

Ce soir, j'apprends l'éloge funèbre de Tao Yuanming, mort en 427 : « *Digne dans mon humble hutte, à mon aise je bois du vin et compose des poèmes, accordé au cours des choses, conscient de mon sort, n'ayant plus ainsi aucune arrière-pensée* »...

Et je me couche en pensant qu'il ne sert à rien d'écrire son journal quand certains sont capables de ramasser leur vie en trente mots !

29 mars

Ce matin, -3 °C. Première journée printanière. Les mésanges affluent sous la fenêtre sud. Soudain, des bourrasques agitent les cèdres et la neige tombe. Le paysage est rayé de filandres grises.

Je lis des vers chinois en sirotant une vodka. Le monde peut s'effondrer, en aurai-je un écho ? Une cabane est un *bunker* de bois. Le beau blindage que celui des rondins ! Les poutres de pin, l'alcool et la poésie forment un triple caparaçon. « *Ma cabane est loin et moi, je ne sais rien* » : un proverbe russe né dans les taïgas.

Aux antipodes, les diktats de Paris : « Tu auras une opinion sur tout ! Tu répondras au téléphone ! Tu t'indigneras ! Tu seras joignable ! »

Credo des cabanes : ne pas réagir... ne jamais rebondir... ne pas décrocher... flotter légèrement saoul dans le silence neigeux... s'avouer indifférent au sort du monde... et lire les Chinois.

Le vent redouble. Le monde cogne au carreau pour que je lui ouvre. Protégez-moi, mes livres ! Protège-moi, ma bouteille ! Protège-moi, ma cabane, de ce vent du nord-est qui veut me distraire. Si l'on m'apportait dans l'instant un journal plein de nouvelles, je considérerais cela comme un tremblement de terre.

J'étais presque certain que j'allais les trouver. Je tombe sur ces vers de Tu Mu, poète du IX^e siècle :

*Le petit pavillon peut à peine loger un lit à l'horizontale
toute la journée je regarde les montagnes en me versant sans cesse à boire
admirable quand dans la nuit avec le vent arrive la pluie
dans l'ivresse le bruit en vain frappe à la fenêtre.*

Un saut à la cascade de glace aujourd'hui par un nouveau chemin. Je remonte la première vallée au sud de ma cabane et à l'altitude de 1000 mètres entreprends un long contournement de l'épaule. Je passe l'arête, quelques gendarmes de granit pourri percent la couche de neige. Je continue à flanc de pente sur la neige durcie. Parfois une coulée de pins nains ruine mes efforts. Je peine cinq heures entières avant d'atteindre la rive gauche de l'entaille fermée par la cascade. J'ai le secret espoir en restant si longtemps au-dessus de la forêt d'apercevoir un cervidé. Mais à part une trace de glouton qui s'enfonce sous les arbres et qui me met en joie, il n'y a rien.

Rentré au lac, j'attrape mon premier poisson à cinq heures le soir. Un deuxième trois minutes plus tard et un troisième une heure et demie après. Trois ombles vif-argent, électrisés par la colère, luisent sur la glace. La peau est traversée d'impulsions électriques. Je les tue et regarde la plaine en murmurant ces mots de gratitude que les Sibériens adressaient autrefois à la bête qu'ils détruisaient ou au monde qu'ils contribuaient à vider. Dans la société moderne, la taxe carbone remplace ce « merci — pardon ».

Le bonheur d'avoir dans son assiette le poisson qu'on a pêché, dans sa tasse l'eau qu'on a tirée et dans son poêle le bois qu'on a fendu : l'ermite puise à la source. La chair, l'eau et le bois sont encore frémissants.

Je me souviens de mes journées dans la ville. Le soir, je descendais faire les courses. Je déambulais entre les étals du supermarché. D'un geste morne, je saisisais le produit et le jetais dans le caddie : nous sommes devenus les chasseurs-cueilleurs d'un monde dénaturé.

En ville, le libéral, le gauchiste, le révolutionnaire et le grand bourgeois paient leur pain, leur essence et leurs taxes. L'ermite, lui, ne demande ni ne donne rien à l'État. Il s'enfouit dans les bois, en tire subsistance. Son retrait constitue un *manque à gagner* pour le gouvernement. Devenir un manque à gagner devrait constituer l'objectif des révolutionnaires. Un repas de poisson grillé et de myrtilles cueillies dans la forêt est plus anti-étatique qu'une manifestation hérissée de drapeaux noirs. Les dynamiteurs de la citadelle ont besoin de la citadelle. Ils sont contre l'État au sens où ils s'y appuient. Walt Whitman : « Je n'ai rien à voir avec ce système, pas même assez pour m'y opposer. » En ce jour d'octobre où je découvris les *Feuilles d'herbe* du vieux Walt, il y a cinq ans, je ne savais pas que cette lecture me mènerait en cabane. Il est dangereux d'ouvrir un livre.

La retraite est révolte. Gagner sa cabane, c'est disparaître des écrans de contrôle. L'ermite s'efface. Il n'envoie plus de traces numériques, plus de signaux téléphoniques, plus d'impulsions bancaires. Il se défait

de toute identité. Il pratique un *hacking* à l'envers, sort du grand jeu. Nul besoin d'ailleurs de gagner la forêt. L'ascétisme révolutionnaire se pratique en milieu urbain. La *société de consommation* offre le choix de s'y conformer. Il suffit d'un peu de discipline. Dans l'abondance, libre aux uns de vivre en poussah mais libre aux autres de jouer les moines et de vivre amaigris dans le murmure des livres. Ceux-ci recourent alors aux forêts intérieures sans quitter leur appartement. Dans la société de la pénurie, aucune alternative n'existe. On est condamné au manque, conditionné par lui. La volonté n'y fait rien. Il y a cette fameuse blague soviétique du type dans la boucherie : « Vous avez du pain ? » Réponse : « Ah non, ici c'est l'endroit où l'on n'a pas de viande, pour l'endroit où l'on n'a pas de pain, c'est la boulangerie, à côté. » La dame hongroise qui m'a élevé m'a appris ces choses-là et je pense souvent à elle. La *société de consommation* est une expression légèrement infâme, née du fantasme de grands enfants déçus d'avoir été trop gâtés. Ils n'ont pas la force de se réformer et rêveraient qu'on les contraigne à la sobriété.

À 7 heures du soir, j'entreprends de me faire des blinis avec la réserve de farine empaquetée dans des sacs étanches. Une heure plus tard je dépose sur ma planche de bois une galette carbonisée. Je passe une demi-heure dehors, le temps que la fumée s'évacue de la cabane, puis ouvre un paquet de pâtes chinoises.

31 mars

Depuis quelques jours, je me livre à une expérience pavlovienne qui commence à porter ses fruits. À 9 heures, je joue un air de flûte à ma fenêtre avant de jeter des miettes aux mésanges. Ce matin, elles sont arrivées aux premières notes, bien avant que je ne dispose leur dû. Je hume l'air de l'aube, entouré d'oiseaux. Il ne manque que Blanche-Neige.

Une journée dans les hauteurs. Je remonte le cours de la « vallée blanche », une large combe plantée de mélèzes japonisants, au nord de ma cabane. J'atteins la cote 1600 après cinq heures de bataille dans la profonde. Parfois j'ai l'impression d'être un orignal enfoncé au poitrail dans la colle. Je pense être à trois cents mètres du sommet mais le temps est très froid et l'heure tardive. Je redescends vers le cap des Cèdres du Nord. Une trace de lynx coupe ma ligne d'empreintes. Il a dû passer là une ou deux heures auparavant et rôde dans les parages. Je me penche sur les traces pour les renifler mais ne décèle aucune odeur. Je me sens moins seul. On était deux en goguette dans le coin aujourd'hui.

Ce soir, je fends du bois dans la clairière. Il faut d'abord coincer le merlin d'un coup puissant dans la chair du bois. Une fois le métal profondément engagé, il faut soulever d'un geste la hache et le rondin

qui la retient et abattre la tranche de la cognée de toute sa force sur le billot de coupe. Si le coup est bien porté le tronc se fend en deux. Ensuite, avec la hachette il n'y a plus qu'à débiter des bûchettes. Le geste rentre et il ne m'arrive plus de rater ma cible. Il y a un mois, il me fallait trois fois plus de temps pour rentrer ma corvée de bois. Dans quelques semaines, je serai une machine à débiter. Quand le métal frappe parfaitement où il faut et que la bûche se fend dans un claquement de fibres, j'en arrive à me convaincre que couper du bois est un art martial.

AVRIL

Le lac

1 eravril

Il est 9 heures, je lis cette phrase de Michel Déon : « Mais vous savez, malgré toute ma volonté, la solitude est la chose la plus difficile à protéger », quand la porte s'ouvre violemment. Quatre pêcheurs pénètrent dans la cabane sans sommation, avec cette énergie que les Russes mettent dans les choses. Les types viendraient me casser la gueule, ils ne procéderaient pas autrement.

Ils claironnent de joyeux saluts. Je n'ai pas entendu le moteur de leur camion. Ils vont à Severobaïkalsk vendre le poisson pêché au sud de la réserve. De peur, j'ai renversé le thé sur l'exemplaire du *Taxi mauve*. Il y a Sacha aux doigts coupés, ma vieille connaissance, Igor (à qui il manque aussi des phalanges), rencontré il y a cinq ans sur la glace, Volodia T. et Andreï, un Bouriate que je n'ai jamais vu. Je fais les bons gestes : couper des lamelles du saucisson qu'ils ont déposé sur la table, ouvrir une bouteille et disposer les verres. Nous entreprenons de nous saouler.

Je prie chacun de me dire où il a passé son temps de ser vice militaire. Volodia fut tankiste en Mongolie (un verre aux tankistes), Sania, radio sur les rivages de l'océan Arctique (un verre aux rivages de l'océan Arctique), Igor, matelot en Crimée (un verre à la flotte), et Andreï, artilleur en Tcherkessie (un verre à la politique russe de pacification du Caucase). Les affectations des conscrits russes sont des poèmes de Cendrars. Ma caméra est posée sur l'étagère, j'appuie sur le bouton. La conversation monte, soutenue par la brûlure de la Kedrovaïa à 40°.

RETRANSCRIPTION
DE LA CONVERSATION DU 1 ERAVRIL :

Sania : Je me dis : Bordel de merde !

Moi : Demain sera demain.

Sania : Frères ivrognes, alcoolos ! (À Igor en le servant :) Et toi, tu bois pas ? Bravo !

Andreï : Que tout aille bien ! Tout, ça veut dire tout : amour, famille et tout.

Moi : Vous revenez d'où ?

Sania : Du cap Chartla. Il y a ce pauvre gars, il est en train de crever là-bas. Pendant tout l'hiver, il a passé son temps à crever.

Igor : Sans nana, sans personne ! Seul.

Sania : C'est la faute de son chef. Il l'a abandonné pour l'hiver et il ne l'approvisionne pas !

Moi : C'est qui, son chef ?

Sania : C'est ce putain... machin... cet enculé... le chasseur.

Igor : L'autre jour, je lui dis : « Tu n'as pas de car touches pour le

fusil ? » Lui : « Non, les loups viennent à quelques mètres, je jette des pierres pour les chasser. »

Sania : Quand on passait à côté de Chartla, on a vu des traces de loups sur la route.

Andreï : Bien grandes, larges comme ça et bien fraîches, putain de bite.

Sania : Et lui, le gars, à 4 heures du matin, il est sorti, il a vu leurs yeux briller à dix mètres. « Et alors ? Pourquoi est-ce que tu n'as pas tiré ? » que je lui dis. Et lui : « Je n'ai pas de cartouches. »

Sania : On est retournés le voir en janvier. Son chien était crevé. Il n'avait rien eu à manger du tout. Le chien était attaché à la chaîne, il a crevé de faim. Les chiots...

Andreï : Ils ressemblaient à des squelettes.

Moi : Et lui, qu'est-ce qu'il mange ?

Sania : Je ne sais pas.

Igor : Je ne comprends pas qu'il ne soit pas approvisionné. Mais c'est quoi cet homme qui a faim dans la forêt ?

Sania : Merde. Et pendant tout l'hiver des camions passent à côté et personne ne s'arrête et on ne lui envoie aucune provision.

Igor : C'est la première fois que je vois ça. Un gars vit tout seul comme ça. Et tout le monde s'en fout. Même une bite ne resterait pas dans son putain de trou.

Sania : Et il a l'air heureux pourtant !

Moi : C'est un esclave.

Sania : C'est vrai, c'est vrai ! Je n'osais pas dire le mot. C'est un esclave.

Volodia : Un nègre, on dit aussi en russe.

Andreï : Même un esclave, on ne le torture pas comme ça.

Igor : Non.

Sania : Il a un très mauvais maître. C'est un maître de merde. Ce n'est pas un maître.

Moi : Mais il n'avait pas le choix. Il n'aurait pas pu rester dans son village, sans travail ni argent...

Igor : Mais là non plus, il ne touche rien.

Sania : Il est peut-être mieux ici. S'il était resté dans son village...

Igor : Il serait déjà mort d'alcoolisme.

Sania : Oui ! il serait déjà mort d'alcoolisme.

Igor : Bien sûr ! Mais bien sûr !

Sania : Et là, au moins, il est vivant...

Andreï : Voilà. Vivant.

Volodia : Au fait, c'est la crise, Sylvain, il paraît que l'Europe ne va pas bien du tout. Surtout la Grèce : elle est tombée. Elle est à genoux. C'est foutu.

Moi : C'est foutu ?

Igor : Foutu.

Volodia : Tu ne pourras plus rentrer.

Sania : C'est la Grèce qui t'a fait ce coup. La Grèce est complètement dans la merde.

Volodia : Oui, dans la merde.

Igor : Oui, c'est une grande catastrophe !

Volodia : Foutu de foutu et il y a des révoltes là-bas.

Sania : Oui, des révoltes, des gens qui courent en hurlant !

Igor : Un bordel démocratique.

Sania : Il est encore heureux qu'en 1812 nos Cosaques aient appris aux Français à se laver et à se nettoyer le cou. Ils n'allaient jamais au bain avant ça. Vous imaginez ? En 1812, les Cosaques leur ont construit des *banyas*. C'est un fait historique. C'est pour ça qu'ils avaient inventé les parfums : pour cacher les mauvaises odeurs des corps et les mauvaises odeurs des villes, ça puait partout, la France ! Nos Cosaques qui y sont venus en 1812, ils leur ont appris à se laver dans les bains. Je vous assure que c'est vrai.

Igor : Catastrophe ! Cauchemar ! Les gars, « *cauchemar, catastrophe, cataclysm* », ce sont des mots français, Sylvain m'a dit.

Sania : C'est pas étonnant.

Volodia : Putain.

L'enregistrement se termine ici. Les Russes adressent encore quelques toasts à des choses extravagantes puis, sans coup férir, ils crient qu'il faut « se tirer putain de bite » et ils remettent leurs vestes, et ils insultent leurs gants et leurs bonnets et leurs écharpes et l'un d'eux envoie un coup de pied dans la porte en la traitant de « bite » et, me laissant le bon saucisson à peine entamé de moitié, ils démarrent et je reste là, sur la grève, un peu sonné, au seuil d'une journée bousillée par la vodka.

À chaque fois que les pêcheurs russes visitent ma cabane j'ai l'impression que la division de cavalerie est venue bivouaquer dans mon potager. Fatalisme, spontanéité, despotisme : les traits du caractère mongol ont été inoculés dans le système veineux slave. Le nomade affleure sous le bûcheron. L'affreux marquis de Custine avait raison : la Russie est « chargée de traduire l'Asie à l'Europe ». Moyennant quoi, je passe une heure à remettre de l'ordre dans mon intérieur défait.

2 avril

Il a fait -20° cette nuit et j'ai enfin cloué des bandes de feutre sous la porte. Au matin, je bois le thé en regardant les messages du givre sur les carreaux. Qui saurait les déchiffrer ? Y a-t-il une écriture cachée dans ces choses ?

Ce soir, je réussis enfin mes crêpes. Des crêpes comme des enfants : ne jamais les laisser sans surveillance. J'invente le blini fourré à l'omble tacheté. D'abord, pêcher un omble. Couper du bois. Faire du feu. Cuire le poisson dans les braises avec de l'aneth. Confectionner des blinis (avec quelques gouttes de bière si vous manquez de levure). Dépiauter la chair du poisson sur le dos d'un blini. En mettre un autre par-dessus. Faire passer le tout avec vingt-cinq centilitres de vodka à température ambiante.

Je dîne, les yeux par la fenêtre. Il y a des gens dont les repas proviennent exclusivement d'un paysage étendu dans leur champ de vision. C'est une définition de l'Éden. Vivre replié dans un espace que le regard embrasse, qu'une journée de marche permet de circonscrire et que l'esprit se représente.

Mes dîners du Baïkal contiennent un faible rayonnement d' *énergie grise*. L'énergie grise explose quand la valeur calorifique des aliments est inférieure à la dépense énergétique nécessaire à leur production et à leur acheminement. L'orange que l'on offrait jadis à Noël était un trésor. On la savait gonflée d'énergie grise et l'on appréciait le prix du voyage. Un poisson-chat tiré d'un méandre du Mékong par un pêcheur laotien et grillé sur la rive du fleuve irradie d'une énergie grise nulle. Mes ombles cuits à quelques mètres du trou de pêche aussi. Mais le *steak* argentin, provenant d'un bétail nourri au soja dans les estancias de la pampa et transporté à travers l'Atlantique jusqu'en Europe, est frappé d'infamie. L'énergie grise, c'est l'ombre du karma : le décompte de nos péchés. Un jour, nous serons sommés de les payer.

LISTE DE QUELQUES REPAS HISTORIQUES À FAIBLE QUANTITÉ
D'ÉNERGIE GRISE (À COMPLÉTER)

La manne tombée du ciel au pied du peuple juif.
Les jeunes vierges offertes au Minotaure par les
Athéniens.

Le pain et le vin de la Cène.
Les poissons des noces de Cana.

Les enfants de Médée.

Le sang pompé en pleine steppe par le cavalier tatar qui
colle ses lèvres à l'incision pratiquée sur l'encolure de
son cheval.

Les déjeuners de saint Pacôme en son désert, à base de
lézards séchés.

Les missionnaires chrétiens arrivés sur les îles malayo-
polynésiennes en bateaux à voiles et accommodés au
court-bouillon par des sauvages.

Malgré les apparences, les ours tués dans le zoo de Kiev par des

Ukrainiens affamés, après la chute de l'Union soviétique, contenaient une énergie grise importante : il avait fallu acheminer les bêtes de Sibérie et les élever dans les conditions de la captivité. Il y a quarante ans, les survivants d'un accident aérien dans les Andes survécurent avec la chair de leurs semblables. Ils se gobergèrent d'un repas à haute teneur en énergie grise : la viande était venue par avion.

Sur le linteau de la cheminée de Diane de Poitiers, cette expression est gravée : « Nul plat venu d'ailleurs. » Se nourrir du produit de son voisinage était alors un honneur. Avoir du *sangpicard*, lorrain ou tourangeau signifiait cela : irriguer ses veines avec les fruits de son terroir.

Le sang des pêcheurs du Baïkal s'enrichit des nutriments du lac et de la forêt. L'humus, l'eau et l'air sibériens pulsent en leurs artères. Le droit du sol devrait être considéré à la lumière de ces constatations biologiques. Le sang puisant à la substance du sol, l'identité d'un être s'enracinerait dans l'espace géographique qui le nourrit. Si l'on avale des boîtes de conserve importées, on est citoyen du monde.

3 avril

J'ai commencé le *Crusoé* de Defoe, achevé le *Robinson* de Tournier et le *Robinson des mers du Sud*, récit des six années de Tom Neale sur l'île déserte de Souvarof.

On peut établir un certain nombre de caractères propres aux naufragés. Ces traits communs dessinent la figure archétypique du solitaire jeté sur un rivage.

— Sentiment d'injustice au moment du naufrage suivi de malédictions à l'endroit des dieux, des hommes et de la marine à voile en général.

— Naissance d'un léger syndrome mégalomane : le naufragé se persuade qu'il est élu.

— Sensation d'être le seigneur d'un royaume et de régner sur les sujets animaux, végétaux et minéraux : « Je pouvais, s'il me plaisait, m'appeler Roi ou Empereur de cette contrée rangée sous ma puissance, je n'avais point de rivaux... », dit le Robinson de Defoe.

— Besoin de confirmer sans cesse le bien-fondé de la vie solitaire en se pénétrant à tout propos de la beauté de cette existence.

— Oscillation contradictoire entre l'espérance d'une prompte délivrance et la répulsion du contact avec un semblable.

— Panique à la moindre intrusion d'hommes sur l'île.

— Empathie avec le monde naturel (elle peut mettre plusieurs années à naître).

— Souci d'alterner les temps d'action, de méditation et de loisir selon un rythme très codifié.

— Tentation de transformer chaque moment de l'existence en un jeu mis en scène.

— Sentiment légèrement euphorisant de tenir un rôle de veilleur en marge d'une humanité dévoyée.

— Risque de contracter le *syndrome de la tour d'ivoire* dont la forme grave consiste à se considérer à la fois comme le dépositaire de la sagesse universelle et le rédempteur des péchés des hommes.

4 avril

Aujourd'hui, beaucoup lu, patiné trois heures dans une lumière viennoise en écoutant la *Pastorale*, pêché un omble et récolté un demi-litre d'appât, regardé le lac par la fenêtre à travers la fumée d'un thé noir, dormi un peu dans les rayons du soleil de 16 heures, débité un tronc de trois mètres et fendu deux jours de bois, préparé et mangé une bonne kacha et pensé que le paradis n'était pas ailleurs que dans l'enchaînement de tout cela.

5 avril

Des rafales dans la nuit. Le vent du nord malmène la lisière du bois jusqu'à midi. Le thermomètre est à -23 °C. Il est joli le printemps ! Dans le redoux de l'après-midi, j'entreprends la construction d'une table. De grosses branches de cèdre pour les pieds, des tasseaux pour le cadre et par-dessus quatre planches de bois qui dormaient sous l'auvent. Je passe trois heures à travailler et au soir tombant, j'ai ma table. Je l'installe dans la neige, sur la plage, au débouché de la clairière devant le cèdre en conque. Puis je m'assieds sur un rondin, dos contre le tronc. Ces gens qui vous interdisent de mettre les pieds sur la table. Ils ne savent pas la fierté de l'ébéniste.

Le soir, je fume un Partagas dans le froid, accoudé à mon nouveau bastingage. Cette table et moi, nous nous aimons déjà beaucoup. Sur cette Terre, il fait bon s'appuyer sur quelque chose.

Cette vie procure la paix. Non que toute envie s'éteigne en soi. La cabane n'est pas un arbre de l'Éveil bouddhique. L'ermitage resserre les ambitions aux proportions du possible. En rétrécissant la panoplie des actions, on augmente la profondeur de chaque expérience. La lecture, l'écriture, la pêche, l'ascension des versants, le patin, la flânerie dans les bois... l'existence se réduit à une quinzaine d'activités. Le naufragé jouit d'une liberté absolue mais circonscrite aux limites de son île. Au début des récits de robinsonnade, le héros tente de s'échapper en construisant une embarcation. Il est persuadé que tout est possible, que le bonheur se situe derrière l'horizon. Rejeté une nouvelle fois sur le rivage, il comprend qu'il ne s'échappera pas et, apaisé, découvre que la limitation est source de joie. On dit alors qu'il se résigne. Résigné, l'ermite ? Pas davantage que le citadin qui,

hagard, saisit soudain sous les lampions du boulevard que sa vie ne lui suffira pas à goûter toutes les tentations de la fête.

6 avril

Au IV^e siècle, dans la haute Égypte, les ergs du Wadi an Natrun grouillaient de moines en haillons. Les anachorètes couraient au désert, dans les pas de saint Antoine et de saint Pacôme. Leurs regards maladivement lumineux éclairaient des visages recuits. Le réel les horrifiait. Pour eux, vivre avilissait. Spectres nourris de lézards, ils refusaient le monde, craignaient ses saveurs. Leurs sensations étaient leurs ennemis. S'ils rêvaient d'une cruche d'eau, ils pensaient que Satan les tentait. Ils voulaient mourir pour gagner l'autre royaume, celui que les Écritures garantissent éternel.

L'ermite des taïgas se tient aux antipodes de ces renoncements. Les mystiques cherchaient à disparaître au monde. Le forestier veut se réconcilier avec lui. Ils attendaient un avènement qui n'était pas de cette vie, lui cherche le surgissement de brèves joies, ici et maintenant. Ils voulaient l'éternité, il traque l'exaucement. Ils espéraient mourir, il aspire à jouir. Ils haïssaient leur corps, il aiguise ses sens. En résumé, si l'on veut passer un bon moment autour d'une bouteille de vodka, il vaut mieux tomber sur un solitaire des forêts que sur un fou de Dieu perché sur sa colonne.

En ces déserts, la rencontre avec un semblable constituait un événement. Les anachorètes oubliaient le visage humain et quand un visiteur surgissait, nombre d'entre eux tombaient à genoux, convaincus de l'apparition d'un démon.

Ce qui m'arrive quand Volodia T. déboule ce matin. Il est venu en Jeep récupérer ses affaires. Pourquoi cette foutue porte ne s'ouvre-t-elle jamais sur une championne de ski danoise venue fêter ses vingt-trois ans sur les bords du Baïkal ?

— Une vodka ? dis-je à Volodia.

— Non, dit-il.

— Tu ne bois pas ?

— J'ai arrêté.

— Quand ?

— Il y a vingt ans, avant de venir ici. Un jour, je me suis réveillé et ma femme et mes enfants étaient partis. La famille, c'est mieux que l'alcool. Depuis, ils sont revenus mais je n'ai pas repris.

— Bien, ta nouvelle vie à Irkoutsk ?

— Pas fameux.

— Pourquoi ?

— L'argent. Je suis toujours obligé de tirer des ours. Une peau, je la vends six mille roubles... le salaire d'un mois ! J'en ai promis à deux ou trois personnes qui m'ont versé l'argent.

— En France on a un proverbe sur les gens qui vendent la peau de l'ours avant de...

— Je sais, m'en parle pas. Nous aussi.

— Vraiment pas une petite vodka ?

— Non, je te dis, putain de bite.

7 avril

Une heure entière à nettoyer la cabane. Mon balai de roseau fait des merveilles. Je passe un coup d'éponge sur la toile cirée et astique les carreaux à la vodka. Comme c'est jour de nettoyage, je prépare mon *banya*. Le soir, propre comme un rouble, je suis à la table avec la vodka dans mon verre, la kacha qui chauffe, le thé sur le poêle, les bougies qui pleurent et le lac qui grince : chacun a sa place accomplissant son devoir. Le baromètre chute brutalement, j'entends siffler la cime des cèdres...

8 avril

Tempête.

Tout ce qui reste de ma vie ce sont les notes. J'écris un journal intime pour lutter contre l'oubli, offrir un supplétif à la mémoire. Si l'on ne tient pas le greffe de ses faits et gestes, à quoi bon vivre : les heures coulent, chaque jour s'efface et le néant triomphe. Le journal intime, opération commando menée contre l'absurde.

J'archive les heures qui passent. Tenir un journal féconde l'existence. Le rendez-vous quotidien devant la page blanche du journal contraint à prêter meilleure attention aux événements de la journée — à mieux écouter, à penser plus fort, à regarder plus intensément. Il serait désobligeant de n'avoir rien à inscrire sur sa page de calepin, le soir. Il en va de la rédaction quotidienne comme d'un dîner avec sa fiancée. Pour savoir quoi lui confier, le soir, le mieux est d'y réfléchir pendant la journée.

Dehors, le chaos. Le vent taille les congères à coups de dents. Les rafales malmènent le front de la forêt. Les cèdres encaissent les coups en première ligne. Des ramures arrachées planent par-dessus les cimes. La tempête essaie de déraciner les arbres. Cette force triste qu'est le vent : elle s'acharne en vain. Regarder la fureur d'un coup de tabac, au chaud près de son poêle, est une définition de la civilisation.

Le soir, je me saoule lentement. La cabane, cellule de grisement.

9 avril

La tempête, toujours. Le vent, inépuisable. Il mène l'assaut contre la lisière. De quoi se venge-t-il ? Sa hargne contre ce qui demeure... Le lac, parfaitement poli, luit, débarrassé de neige. Je fais quelques pas sur la glace, poussé vers le large. Une rafale arrache ma chapka. Elle

disparaît en dix secondes, emportée à cent à l'heure. Je suis à trois kilomètres de la rive. Je bricole un turban à l'aide de mon chèche et m'enfouis dans ma capuche. Je n'avais pas prévu que, sans les crampons, le retour coûterait tant. À contrevent, j'ai toutes les peines à rejoindre la rive. Il faut que je me mette à genoux pour offrir moins de prise au souffle. Je progresse en coinçant le pied sur la lèvre des failles. Ramper sur la glace d'un lac, couché par la tempête, est une leçon d'humilité.

Avec quelques kilomètres-heure de plus, le vent m'emportait comme un galet de hockey jusqu'au milieu du lac. J'eus alors été forcé d'aller demander de l'aide, sur l'autre rive, à quatre-vingts kilomètres, dans un village de Bouriatie : « Hello, pardonnez-moi, je suis arrivé avec le vent. »

Cette nuit, la cabane a craqué de tous ses joints. Les gémissements du bois se mêlaient aux explosions de la glace. Si j'avais le penchant superstitieux, j'aurais été épouvanté par ces bruits.

Coincé, j'enrage. Et me calme en lisant ceci dans le *Crusoé* de Defoe : « Le 24 (décembre) : Beaucoup de pluie toute la nuit et tout le jour, je ne suis sorti pas. »

10 avril

L'aube levée sur un jour bleu, froid. Le lac lavé. Le monde est neuf, lustré par quarante-huit heures de furie. Je bois le thé dehors, à ma table, dans l'atmosphère régénérée. Pas un souffle. Je perçois un bourdonnement sourd, l'acouphène de la solitude.

Une visite à mes caisses de bois. Les réserves s'amenuisent. Il me reste de quoi cuire des pâtes pendant un mois et de quoi les inonder de Tabasco. J'ai de la farine, du thé et de l'huile. Pénurie de café. Quant à la vodka, je devrais tenir jusqu'à la fin d'avril.

L'après-midi, j'expérimente un nouveau lieu de pêche à une heure de marche vers le nord, au débouché d'une petite rivière sous un talus planté de puissants résineux. Le trou ne donne pas bien : une heure pour prendre un omble. Je reste jusqu'à la tombée du jour, assis sur le tabouret à espérer un frémissement de la ligne. La pêche, ultime clause du pacte signé avec le temps. Si l'on revient bredouille c'est le temps qui a tiré sa prise. J'accepte de rester des heures immobile. Il y aura peut-être un poisson, au bout de la patience. Et s'il n'y a rien, tant pis. Je n'en voudrai pas aux heures d'avoir trompé mon désir. Elles ne sont pas nombreuses, les activités, réduites à une vague espérance. Pour moi, qui ne crois plus aux Messies, il n'y a que les poissons dont j'espère la venue.

Le soir, après avoir accommodé l'unique omble du jour, je termine la lecture de *Robinsonnet* commence *Justine ou les Malheurs de la vertu*. Il

faut lire ces deux livres concomitamment. Non pour imaginer le débarquement de Justine sur l'île d'un naufragé. Mais parce que Robinson tente de recréer la civilisation et de réinventer la morale, tandis que le marquis de Sade essaie de dynamiter la première et de souiller la seconde. Deux serviteurs de la culture par des voies antipodiques.

11 avril

Après l'accalmie de la nuit, le vent a redoublé. À 2 heures, il s'épuise à nouveau. Les nuages s'ouvrent et des rayons nappent le Baïkal. Quand un nuage contre-attaque, la glace se voile. Les plaques baignées de lumière sont zébrées par l'ombre. Le couperet glisse sur l'ivoire, gagne du terrain. Le soleil se ressaisit et perce le front. L'obscurité reflue. La lumière joue aux jeux du vent et du hasard.

Au milieu des moirages, quatre points se précisent. À la jumelle, je distingue des cyclistes. Un instant, je songe à faire mourir le poêle pour que la cheminée ne signale pas ma présence et puis j'ai honte de cette pensée.

Les types ont dépassé le cap des Cèdres du Milieu et infléchissent leur course. Ils roulent vers moi. Ils seront là dans vingt minutes.

Sergueï, Ivan, Svieta et Igor travaillent à l'usine hydroélectrique de Bratsk. Aux vacances d'hiver, ils enfourchent leurs bicyclettes et roulent sur les pistes gelées. Je leur sers du thé, ils déballetent des quantités de charcuteries et un énorme pot de mayonnaise dont ils enduisent consciencieusement chaque tranche de saucisson.

— Vous voulez encore du thé ? dis-je.

— Non, dit Igor en trempant une saucisse dans la crème, on va déjeuner à Iélochine, dans une heure...

— Il y a beaucoup de mésanges chez vous, dit Svieta.

— Oui, ce sont mes amies et elles m'apprennent le russe.

Ils me regardent bizarrement et finissent par plier bagage.

12 avril

Je vais à Iélochine. J'ai eu envie d'un de ces *banyas* comme Volodia sait les préparer, avec la température à 100 °C et la bière bue dehors, le corps fumant sous l'auvent de bois, devant les montagnes. En chemin, à deux heures au nord de mon cap, je laisse mon traîneau au débouché d'une rivière gelée dont la glace vive tranche la forêt. Les crampons mordent bien et je m'élève de 800 mètres entre des parois de schiste hérissées de sapins déplumés. La couche n'est qu'un pont : j'entends l'eau couler sous la voûte. Sur les bords, poussent des baliveaux rouges. Leurs fibres enchâssées dans la glace font des coulées de sang dans le corps d'un cristal. L'hiver est un étai.

Du bas de la rivière, il reste sept kilomètres pour Iélochine. De

larges failles contraignent à de nombreux détours. Il faut chercher sa voie dans le labyrinthe de cassures et, parfois, sauter par-dessus une fracture. Des coups de vent balayent des serpentins de neige fine. J'aime marcher sur la glace : avec la lune, c'est un des rares endroits où l'on est sûr de ne pas écraser de bestioles. Un terrain parfait pour ces prêtres jaïns qui s'attachent à ne pas attenter au moindre moucheron...

Les veinures de la glace. On croirait le fil d'une pensée. Si la nature pense, les paysages sont l'expression de ses idées. Il faudrait dresser une psychophysiologie des écosystèmes en attribuant à chacun d'eux un sentiment. Il y aurait la mélancolie des forêts, la joie des torrents de montagne, l'hésitation des marécages, la haute sévérité des cimes, la légèreté aristocratique des clapots... Nouvelle discipline : anthropocentrisme du paysage.

Volodia plaisante quand je frappe à la porte.

— T'as pas apporté des fleurs à Irina ?

— Offrir des fleurs aux femmes est une hérésie. Les fleurs sont des sexes obscènes, elles symbolisent l'éphémère et l'infidélité, elles s'écartèlent sur le bord des chemins, s'offrent à tous les vents, à la trompe des insectes, aux nuages de graines, aux dents des bêtes ; on les foule, on les cueille, on y plonge le nez. À la femme qu'on aime il faut offrir des pierres, des fossiles, du gneiss, enfin une de ces choses qui durent éternellement et survivent à la flétrissure.

C'est ce que j'aurais aimé répondre à Volodia mais mon russe est trop faible et je dis :

— Si ! mais elles ont fané en route. Le *banya*, Volodia, tu l'as préparé ?

— Il t'attend, mon pote.

Le soir, je m'assieds sur le banc et je regarde la Bouriatie s'éteindre, le chat de Volodia sur les genoux. Il fait -12°, l'horizon est un drap de satin. Un craquement fait dresser les oreilles du chat. Un chien aboie.

Il est 11 heures. Volodia n'a pas éteint la radio. Je suis couché par terre dans la cabane bien chaude et nous écoutons la chaîne n° 1. On annonce la catastrophe. Le Tupolev du gouvernement polonais s'est écrasé près de Smolensk. Le président est mort avec des dizaines de membres officiels. Il n'y aurait pas de survivants. L'appareil emmenait le Président célébrer la mémoire des victimes de Katyn dont Moscou a enfin accepté d'endosser la responsabilité.

— Volodia ?

— Quoi ?

— C'est pas la première fois qu'un avion russe zigouille des Polonais !

— C'est pas drôle, putain de bite, c'est pas drôle.

13 avril

Toute la nuit, la radio a craché ses informations. Dans mon demi-sommeil, j'ai entendu s'alourdir le bilan : quatre-vingt-quinze morts... quatre-vingt-seize morts... quatre-vingt-dix-sept morts. Vers 2 heures je me suis bouché les oreilles avec du papier mâché. J'ai arraché une page de *Lord Jim*, je l'ai ruminée lentement (mauvais goût de l'encre) et me suis collé au fond de l'oreille la littérature de Conrad en pensant que j'allais entendre la mer.

Ce matin, Volodia m'emmène inspecter sa ligne de trappe. La mission d'un inspecteur forestier est d'empêcher les braconniers de massacrer les bêtes. Volodia s'en acquitte dans la stricte délimitation territoriale de la réserve. Sa cabane est construite sur la rive gauche de la rivière Iélochine, à la frontière nord du parc naturel. De l'autre côté, les taïgas ne sont plus protégées, c'est là qu'il pose ses pièges.

Il a chaussé ses skis : deux planches de bois cloutées de peau de cheval. Je le suis en raquettes. Il faut trois heures pour relever les pièges. Nous enfonçons dans la poudreuse. Nous longeons le pied du contact entre le versant montagneux et le replat boisé. Les geais signalent notre approche. Le jeune chien de Volodia multiplie les fausses alertes. Il ne sait pas encore qu'on ne dérange pas son maître pour un écureuil. Volodia lui apprend le métier à bordées de hurlements : « Ces chiens n'ont aucune éducation, putain de bite ! » Sur quinze pièges, deux visons. Volodia jure que la forêt est vide et que la vie était mieux avant. Ce que firent les Américains avec les bisons de la prairie, les Russes l'ont fait avec leurs mustélidés. Ils ont exterminé les bêtes à fourrure pour couvrir le dos des hommes. Un jour, l'homme pénètre dans le bois. Les dieux se retirent.

J'aurai appris qu'on peut vivre près d'une patinoire géante, se nourrir de caviar, de pattes d'ours et de foie d'élan, se vêtir de vison, aller par les futaies fusil en bandoulière, assister chaque matin, lorsque les rayons de l'aube touchent la glace, à l'un des plus beaux spectacles de la planète, et rêver pourtant d'une vie dans un appartement équipé de toute la robotique et de la gadgeterie high-tech. La tentation érémitique procède d'un cycle immuable. Il faut d'abord avoir souffert d'indigestion dans le cœur des villes modernes pour aspirer à une cabane fumant dans la clairière. Une fois ankylosé dans la graisse du conformisme et enkysté dans le saindoux du confort, on est mûr pour l'appel de la forêt.

À midi je m'en retourne. La glace est recouverte d'une poussière de neige et mes semelles glissent. J'ai hâte d'une soirée solitaire. Le brouillard voile les versants. La rive se crée et se recrée.

14 avril

L'hiver n'en finit pas. Cette nuit, -15 °C. Pas de prémices de fonte. La neige tombe du matin au soir. On entend frousser les flocons. Je passe la journée dans ma mère cabane, mon œuf, ma tanière dont je franchis le seuil avec gratitude, sentant la bonne chaleur m'envelopper. Les heures défilent lentement par la fenêtre. Je m'ennuie un peu. Cette journée est un robinet mal fermé, chaque heure en goutte. L'ennui est un compagnon passé de mode. On s'y fait, pourtant. Avec lui, le temps a un goût d'huile de foie de morue. Soudain, le goût se dissipe et l'on ne s'ennuie plus. Le temps redevient cette procession invisible et légère qui fraie son chemin à travers l'être.

15 avril

Il me faut deux heures et demie pour sortir de la forêt. Je remonte le cours de la deuxième vallée au sud de ma cabane pour y chercher un bivouac. Malgré les raquettes, j'enfonce à mi-cuisse. Chaque pas, une haute lutte. J'arrive à la lisière supérieure de la forêt à 7 heures du soir, trempé. Je choisis un replat à 1200 mètres d'altitude au-dessus d'un pierrier. À cent mètres en contrebas, une trace de glouton court à flanc. L'animal n'hiberne pas. Il fait un froid de gueux. Des pins nains dégagés par le vent rampent sur les blocs couleur rouille. La Bouriatie est un filament rouge à l'orient. Je coupe des brassées de pin pour me faire un matelas et lance un feu dans l'ombre. Je monte la tente, y jette le matelas et mon duvet. Je fais chauffer des pâtes sur le feu, puis me vautre sur mon lit de ramures plus moelleux qu'un sofa du Bas-Empire. Mon feu est construit entre deux blocs de un mètre cinquante dont les parois renvoient la chaleur. Il fait - 25° ou -30° mais je suis au chaud dans ma conque de rochers réchauffés par les flammes. Et je fixe ce point très précis où les étincelles du brasier, propulsées vers le ciel, pâlisent et brillent d'un dernier éclat avant de se confondre aux étoiles. J'ai du mal à me convaincre de gagner ma tente, je suis comme un gosse qui ne veut pas couper la télévision. De mon duvet, j'entends crépiter le bois. Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer.

16 avril

J'ouvre la fermeture éclair, cligne des yeux à cause du soleil cru, me réjouis du bleu, me dresse et reçois l'image de la plaine magistralement vide au fond de sa vasque, à 800 mètres en contrebas : voilà comment je commence cette journée. Un lynx est venu visiter le camp cette nuit. Il a laissé des traces autour de la tente.

Euphorie des matins de bivouac. On est là, au-dessus de la forêt, on a survécu à la nuit, on a gagné un petit surcroît d'existence.

Je grimpe 400 mètres de plus à l'aplomb du bivouac. À 10 heures

du matin, je ne suis qu'à 500 mètres des arêtes sommitales. La côte trace une sinusoïdale — les caps pour crêtes, les baies pour creux. Les festons noirs des saillants mordent sur la plaine glacée avec les ondulations de ces schémas de bataille où les lignes ennemies s'enfoncent et se repoussent. Je regagne mon feu, le ranime, fais du thé, remballle le camp et rentre. Le lynx a fureté dans les traces du glouton avant de gagner la forêt. Sur la neige, s'entrecroisent les traces de visons, de lièvres et de renards. La forêt bruisse d'une vie invisible. Les lichens me caressent le visage. Je clos à demi les yeux devant les mélèzes : on dirait des géants armés de gourdins. Si les ermites du désert s'étaient retranchés dans les taïgas, ils auraient inventé des religions peuplées d'esprits joyeux et de dieux animaux. Le désert assèche et je songe à saint Bernard se félicitant, retour de promenade, de n'avoir rien remarqué du monde extérieur.

Je rejoins la cabane en trois heures. Il fait -2°C et je déjeune dehors, sur la table de la plage. Les mésanges valsent, ivres de chaleur. Les stalactites gouttent au rebord de l'auvent. La première vraie journée de printemps est une date importante dans une année d'homme.

L'ombre descend des montagnes, s'établit sur le lac, grignote la plaine blanche et voile les montagnes bouriates qui se prêlassaient sur l'autre rive, persuadées que le crépuscule n'était pas pour elles.

17 avril

Un ermite ne menace pas la société des hommes. Tout juste en incarne-t-il la critique. Le vagabond chaparde. Le rebelle appointé s'exprime à la télévision.

L'anarchiste rêve de détruire la société dans laquelle il se fond. Le hacker aujourd'hui foment l'écroulement de citadelles virtuelles depuis sa chambre. Le premier bricole ses bombes dans les tavernes, le second arme des programmes depuis son ordinateur. Tous deux ont besoin de la société honnie. Elle constitue leur cible et la destruction de la cible est leur raison d'être.

L'ermite se tient à l'écart, dans un refus poli. Il ressemble au convive qui, d'un geste doux, refuse le plat. Si la société disparaissait, l'ermite poursuivrait sa vie d'ermite. Les révoltés, eux, se trouveraient au chômage technique. L'ermite ne s'oppose pas, il épouse un mode de vie. Il ne dénonce pas un mensonge, il cherche une vérité. Il est physiquement inoffensif et on le tolère comme s'il appartenait à un ordre intermédiaire, une caste médiane entre le barbare et le civilisé. Yvain, le chevalier fou d'amour, erre tout nu dans la forêt. Il rencontre un ermite qui le recueille, le soigne, le ramène à la raison et le reconduit à la ville. L'ermite, passeur des mondes.

À 4 heures, je ferme Chrétien de Troyes et pars pêcher au trou de

pêche n o 2, à une heure de marche au nord. Le trou de pêche n o 1 est creusé en face de la cabane. La rive défile, sévère. Il y a une joie dans ces bois mais pas une once d'humour. Voilà peut-être ce qui rend le visage des ermites si graves et les écrits de Thoreau si sérieux. Je prends trois ombles de vingt centimètres. Ils finissent sur la poêle, fourrés aux aïelles avec un filet d'huile. La chair est savoureuse. Fraîche, elle se marie bien avec la vodka. Tout se marie bien avec la vodka. Sauf les baisers d'une fille. Je ne risque rien.

18 avril

Sergueï entre dans ma cabane à 8 heures du matin. Il est allé rendre visite à Volodia d'Iélochine et je n'ai pas entendu sa voiture croiser au large. Comme chaque fois, il entre sans frapper et je pousse un cri, et j'ai besoin d'une longue minute pour rétablir l'équilibre intérieur bouleversé par l'intrusion. Le thé n'est même pas prêt, ce qui m'évite de le renverser.

— Ta cabane, elle est bien tenue. Avec Volodia, on dit que c'est une « cabane allemande ».

— Ah ouais ?

— Tu veux venir à Pokoïniki ? Je te ramènerai.

— Bon... On fait du thé quand même ?

— Non, viens, on se casse.

Dix minutes plus tard, je ferme le cadenas et monte dans l'auto. Nous glissons vers le sud. En Russie, tout s'accomplit dans la précipitation : la vie est un endormissement coupé de spasmes. À Pokoïniki, les grands travaux. Sergueï et Youra aux yeux délavés ont profité de l'englacement pour construire un ponton sur pilotis au milieu du grand marécage qui prolonge la baie sur son flanc nord. Ils l'appellent « l'île ». À l'aide de leviers de bois, de crics et de cordes, nous passons l'après-midi à hisser un wagon en métal sur la plateforme de bois. À l'intérieur, un châlit et un poêle.

— La limite de la réserve s'arrête à la ligne de grève. Ce qui est au-delà du littoral n'est plus soumis à la juridiction. Donc, l'île sera un territoire autonome, dit Sergueï.

— Libre ? dis-je.

— Oui, autonome et libre. Nous venons de créer le « territoire autonome et libre de Pokoïniki ».

Dans la forêt de mélèzes, glissent des ombres. Les chevaux évitent savamment les troncs, les sabots crèvent la neige avec un bruit de poing dans l'oreiller de plume et des panaches de vapeur enfument les chanfreins. Ces bêtes appartenaient à un élevage tenu par les employés de la station météorologique de Solnechnaya, à deux kilomètres au nord de Pokoïniki. Elles sont revenues à l'état sauvage en 1991, quand l'Union soviétique s'est écroulée et que les gens ont

quitté les lieux. Au soir tombant, un cheval de quatre ou cinq ans vient errer entre les cabanes, la tête basse. Il a quitté les siens pour mourir. Il se couche face au lac. Sergueï pousse un soupir et l'achève d'un coup de poignard à la carotide. Nous le dépeçons à la hache. Les entrailles fument dans le froid, des geais se postent au sommet des pins, les tripes s'écoulent dans un froissement, parfaitement imbriquées, soyeuses. Le soir tombe sur ces épanchements. Les chiens, qui attendaient leur heure, sont autorisés à se repaître.

C'est la nuit et Pokoiniki est agitée par un événement considérable. Le nouveau directeur de la réserve, S.A., est venu rendre visite à ses inspecteurs. Il est accompagné de ses hommes de main qui déchargent la vodka et le cognac. Je lorgne les caisses car il y a là de quoi effacer de mon souvenir l'image du cheval accueillant la mort en soufflant. Natasha a préparé une soupe au cerf. Un buffet à la mode russe est dressé sur la table : pêle-mêle de filets de poissons-chats grillés, de quartier d'élan et de saucisson sibérien. On boit jusqu'à l'oubli.

— Où êtes-vous né, directeur ? je demande.

— Dans la république de Touva, dit-il.

— C'est la région natale de Lénine, dit Sergueï.

— Alors, dis-je, buvons aux dictateurs qui gouvernent les empires et les réserves naturelles.

— Et aussi aux Tupolev, dit l'un des sbires de S.A.

— Pourquoi ? dis-je.

— Le meilleur avion du monde, les Polonais viennent de s'écraser avec.

Natasha offre au directeur un sac de poisson congelé. Tout businessman qu'il soit, la joie brille dans les yeux de S.A. Il règne encore ici le souvenir des temps difficiles.

19 avril

Le cognac passe mal. Il est 9 heures du matin et j'ai une traverse de chemin de fer en travers de la tête. Youra aux yeux gris banquise me réveille : il faut relever les filets. Sacha aux doigts coupés nous accompagne. Dans la camionnette, je cuve, vautré sur des cordages, et j'écoute les deux hommes dégoïser sur leur thème préféré :

— Pourquoi y a-t-il autant de musulmans chez vous ?

Pour un moujik, la France offre deux sujets d'étonnement : que le peuple de la Grande Armée implore l'aide de son gouvernement quand il tombe deux centimètres de neige et qu'il laisse les cités brûler alors que trois mille soldats sont déployés dans les montagnes afghanes. À chaque fois, Sacha m'entretient sur ces sujets.

Le wagon de pêche est à quinze kilomètres de Pokoiniki. À l'intérieur de la cabine en tôle, un plancher de bois percé d'un orifice communique avec un trou de glace. Un poêle à gaz chauffe l'habitable,

on travaille en chemise de laine. On commence par remonter des centaines de mètres de cordages avec un treuil à main qui grince à chaque tour. Pendant deux heures, Youra tourne la machine, les yeux dans le vague. Le filet surgit des profondeurs. Les deux Russes tirent de l'eau la chevelure de nylon et cueillent les *omouls*. Les bacs de plastique se remplissent de centaines de poissons. Dans la lueur turquoise, le lac offre ses fruits. Le plus étrange est qu'il continue à nous les donner après ces milliers d'années de sommation. Le déjeuner : cinq poissons jetés dans une casserole et arrosés de trois verres de *samagon*, l'alcool couleur caramel que Sacha confectionne lui-même dans sa datcha de Severobaïkalsk. Sergueï me ramène chez moi. Nous gardons le silence en glissant lentement sur la surface picturale. Les marbrures de la glace, la banquise explosée, l'armée des pins sous le fardeau de la neige et les draperies de granit noir composent sur la toile du ciel un tableau de souffrance. À côté Friedrich ressemble à de l'art haïtien. Une faille nous bloque.

— Elle s'est ouverte aujourd'hui, dit Sergueï.

— Comment va-t-on passer ? dis-je.

— « Tremplin »..., dit Sergueï.

— Et tu feras comment pour le retour ?

— Un détour.

Les deux bords des fractures ne sont pas toujours disposés au même niveau. En jouant, la glace soulève l'une des lèvres et c'est en usant de ce décrochement que les pilotes réussissent parfois à faire passer leurs véhicules par-dessus les obstacles. J'ai confiance en Sergueï mais je sens un pincement lorsque, à cinquante mètres de l'ouverture, lancé à fond, il fait un signe de croix. On passe.

20 avril

Ici le journal s'arrête neuf jours pour des raisons administratives. Les autorités russes me contraignent à regagner la civilisation pour chercher une extension de visa. Je m'arrache au lac, monte dans des avions, fais le siège d'agents diplomatiques et culturels qui hibernent l'année durant plus profondément que les ours, obtiens le tampon que je convoite, ferme mes écouteilles pour ne pas me faire aspirer par la grande ville, dors cinq heures par nuit tendu comme un arc, me saoule horriblement, jette à nouveau une cargaison de vivres et d'équipement d'été dans le coffre d'un camion, retourne d'où je viens, regagne la rive du lac, devant la pointe sud de l'île d'Olkhon où m'attend l'hydroglisseur qui m'y avait déposé.

28 avril

Les hydroglisseurs sont des fleurons de la sidérurgie russe. La machine propulsée par une hélice se déplace sur un coussin d'air. Elle

se joue des failles qui, en cette fin d'avril, balafrèrent la couche. En quatre heures, nous gagnons Pokoïniki dans un fracas d'Antonov. Depuis mon départ, la nappe s'est lactée. La glace a légèrement fondu et une nacre mate crêpe la surface, craquelant sous le pied. En passant au hameau de Zavarotnoe, je m'arrête chez V.E. qui me confie deux de ses douze chiens. Aïka est une fille noire. Bêk, un mâle blanc. Ils ont quatre mois. Ils aboieront si les ours approchent de la cabane à la fin de mai. J'ai aussi mon revolver à fusée de détresse. En cas d'attaque, il suffit de tirer dans les pattes de la bête. La détonation et les gerbes ont habituellement raison des ardeurs de l'ours.

Je retrouve la cabane avec une joie de fantassin de retour au bunker. Selon mon humeur, mon abri est un œuf, un utérus, un cercueil ou un vaisseau de bois. Je dis adieu aux amis. Oh, ce bonheur qui monte lorsque le vrombissement de leur moteur s'estompe.

29 avril

L'hiver est encore là. Seul l'aspect livide du lac indique que le printemps fourbit ses armes.

La neige a un peu fondu dans la clairière, découvrant de nouveaux déchets accumulés depuis vingt ans par mon prédécesseur. Le peuple russe capable d'efforts surhumains pour repousser l'ennemi ne trouve pas l'énergie de jeter les ordures dans une fosse. Je charrie des pneus, des carcasses d'engins et des épaves de moteur derrière les murs du *banya*. Je rends la clairière au vide. Une brume court sur les rives, s'empale aux pins et, parfois, se laisse traverser d'un rayon d'or. Dans cette féerie, je vais à la pêche. Les chiens me suivent partout. Mon ombre s'est faite chien. Les deux petits êtres se sont abandonnés à moi. Le chien, bête humaniste, croit en nous. Par endroits, l'eau imprègne la glace et plaque des reflets lapis sur les glaçures crémeuses. Devant le trou, les chiens patientent. Je leur offre les abats des trois ombles que je prends.

L'aller-retour en ville m'a renforcé dans l'amour de la vie encabanée. Les cabanes sont des lumignons accrochés au plafond de la nuit.

30 avril

La taïga est noire. La neige disparaît des branches des arbres. Les montagnes sont frappées de taches sombres. Aïka et Bêk se précipitent sous la fenêtre aux lueurs de l'aube. Quand deux petits chiens vous fêtent au matin, la nuit prend la saveur de l'attente. La fidélité du chien n'exige rien, pas un devoir. Son amour se contente d'un os. Les chiens ? On les fait coucher dehors, on leur parle comme à des charretiers, on leur aboie dessus, on les nourrit des restes et de temps en temps, vlan ! une baffe dans les côtes. Ce qu'on leur offre en coups,

ils nous le rendent en bave. Et je comprends soudain pourquoi les hommes ont fait du chien leur meilleur ami : c'est une pauvre bête dont la soumission n'a pas à être payée en retour. Une créature qui correspondait donc parfaitement à ce que l'homme est capable de donner.

Nous jouons sur la plage. Je leur lance l'os de cerf déniché par Aïka. Ils ne se lassent jamais de me le rapporter. Ils en mourraient. Ces maîtres m'apprennent à peupler la seule patrie qui vaille : l'instant. Notre péché à nous autres, les hommes, c'est d'avoir perdu cette fièvre du chien à rapporter le même os. Pour être heureux, il faut que nous accumulions chez nous des dizaines d'objets de plus en plus sophistiqués. La pub nous lance son « va chercher ! ». Le chien a admirablement réglé le problème du désir.

Longue marche jusqu'au cap des Cèdres du Sud avec les petites bêtes. Le ciel est en charpie et le vent s'est levé. À travers les nuages, des rayons balaient la taïga de traînées fauves et y plaquent des empiècements d'or. Dans la montagne, s'allume parfois un pan de falaise pourrie. Les anciennes failles mal regelées sont des pièges. L'œil ne mesure pas l'épaisseur de la couche. Les chiens s'arrêtent net devant une zone gorgée d'eau, ils gémissent, refusent d'avancer et je m'engage à pas prudents pour leur montrer qu'ils peuvent passer. Un aigle tournoie, hors de portée. Le vent soulève des gerbes de paillettes. Elles deviennent poussière de pyrite quand elles croisent un rai de soleil. La forêt gronde sous les rafales. Les forces du printemps sont là. Je les sens, prêtes à l'attaque, n'osant pas encore la reconquête.

Le ciel est fou, ébouriffé d'air pur, affolé de lumière. Des images d'une intense beauté surgissent et disparaissent. Est-ce cela l'apparition d'un dieu ? Je suis incapable de prendre la moindre photo. Ce serait double injure : je pécherais par inattention ; j'insulterais l'instant.

Quand nous arrivons au cap où je voulais faire un essai de pêche, à dix kilomètres de la cabane, je n'ai même pas le temps de sortir ma chignole. Le vent furieux ordonne le repli. Je rentre en courant, les chiens aux trousses. Des rafales nous arrêtent. Elles soulèvent des particules de cristal abrasif. Les chiens se protègent la truffe avec les pattes avant. Deux heures durant, nous luttons vers la cabane, contre la main invisible.

Demain, c'est mai. Y a-t-il du muguet dans la taïga ?

MAI

Les bêtes

1 er mai

En février dernier, à deux kilomètres au nord de la cabane, dans l'orbe d'une baie, Volodia T. a installé une nasse à silures. Elle gît sur la glace, fixée à des pieux de bois. Je perce l'ancien trou, y plonge le filet au fond duquel j'ai croché deux têtes d'ombles. Les chiens montent la garde au cas où des sirènes sortiraient du trou pour se jeter sur moi.

Je suis empereur d'une berge, seigneur de mes chiots, roi des Cèdres du Nord, protecteur des mésanges, allié des lynx et frère des ours. Je suis surtout un peu gris parce que après deux heures d'abattage de bois, je viens de m'envoyer un fond de vodka.

Vivre dans une réserve naturelle est symbolique : l'homme n'y fait que glisser. La trace qu'il laisse ? Ses empreintes sur la neige. En face, sur la rive bouriate, il y a un « *polygone de la biosphère* », interdit à tout visiteur. L'idée de sanctuariser des étendues de la Terre où la vie se perpétuerait sans les hommes me paraît poétique. Bêtes, hommes et dieux s'y épanouiraient, hors du regard. Nous saurions qu'une vie sauvage se perpétue, là, dans un havre, et cette pensée serait élixir. Il ne s'agirait pas d'interdire à l'homme l'usufruit des forêts, des landes et des mers ! Mais de soustraire à nos appétits quelques arpents choisis. Mais les Trissotins veillent. Ils fourbissent leur discours sur la nécessité d'une écologie au service de l'homme. Ils ne sauraient souffrir du haut des sept milliards d'humains que l'on retirât à ceux-ci l'usage du moindre mouchoir de poche...

2 mai

La grêle brouille le bronze des taïgas. Le ciel décide d'envoyer autre chose que des flocons. Journée à lire Mircea Eliade (un livre pour attendre le printemps : *Le Mythe de l'éternel retour*), à débarrasser la clairière des dernières carcasses de Volodia T. Le soir, j'expérimente un nouveau trou au débouché de la rivière des Cèdres du Nord. À présent j'ai quatre lieux pour mes lignes : devant la cabane, à la pointe du cap, à une heure de marche au nord, et au fond de la baie où j'ai réactivé hier le piège à poisson-chat. Je fume en regardant mon fil à mouches, assis sur le tabouret.

Les chiens se ruent dans mes jambes à tout moment. Ils ont trouvé chez moi un répondant à leur tendresse. Ils ne spéculent pas ni ne se complaisent dans leurs souvenirs. Entre l'envie et le regret, il y a un point qui s'appelle le présent. Il faudrait s'entraîner à y tenir en équilibre comme ces jongleurs qui font tourner leurs balles, debout sur le goulot d'une bouteille. Les chiens y parviennent.

V.E. de Zavarotnoe disait en me les confiant : « Empêchez-les de t'approcher de trop près. » Je suis le dresseur de chiens le plus

pitoyable à l'est de l'Oural, incapable d'interdire à Aïka et Bêk les débordements de leur affection. Les gens apprennent au chien à se coucher et proclament qu'ils le *dressent*. J'accepte les frasques des deux petits êtres et en suis quitte pour des traces de pattes sur les jambes de mon pantalon.

Nous rentrons avec le dîner : trois ombles tachetés. Les chiens recevront ce soir les têtes et les tripes que je mêle à leur ragoût de farine et de saindoux. Au loin, le soleil mène des percées. Le paradis aurait dû se situer ici : une splendeur infaillible, pas de serpents, impossible de vivre nu et trop de choses à faire pour avoir le temps d'inventer un dieu.

3 mai

Ce matin, l'aube s'empêtre dans les tulles. Je monte vers l'amont de la « vallée blanche ». Dans la forêt, la neige est gorgée d'eau. Les chiens ont un mal fou à me suivre, ils s'effondrent dans les traces de raquettes. Au creux de la combe, à l'endroit où je rejoins le versant pour gagner l'arête granitique, un ours a traversé et s'est rétabli sur l'autre flanc. L'hibernation est terminée. Le réveil des ours avec l'arrivée des bergeronnettes et les craquelures de la glace sont les ambassadeurs du printemps. J'ai le flingue à la ceinture, les chiens en éclaireurs, je ne risque rien. Les ours, en outre, savent que l'homme est un loup pour l'ours et évitent les rencontres.

Je suis à 1000 mètres d'altitude, sur le fil de l'arête. Assis sur une ramure de pin nain, le dos calé contre un bloc, les jambes dans le vide avec une rangée de mélèzes jaune d'or à mes pieds, je regarde le brouillard gagner les berges. Son rouleau onctueux bute contre la lisière. Je coupe un Partagas. Un amateur de havane prend plaisir à s'enrober de fumée. Les bouffées, offrandes d'un sacrifice inoffensif, relient l'homme aux dieux. J'aime le brouillard, cet encens du sol. Tout fumeur rêve de disparaître dans ses nuages.

4 mai

Ce matin, le pays revient à ses neiges d'antan. Un side-car pointe à l'horizon du nord et s'arrête à mon rivage. Les chiens n'aboient pas, ce qui présage mal de leur capacité à prévenir les intrusions d'ours ! C'est Oleg, un pêcheur que j'ai croisé une ou deux fois. Il se rend de Lélochine à Zavarotnoe. Il roule sur une Ij Planéta 750 cc hors d'âge, une machine des années 80 qui, pour la mécanique, vaut mieux que les Oural 650 cc mais n'a pas le chic des side-cars militaires. Oleg en convient.

La vodka est bonne, la neige tombe et Oleg a apporté des concombres. On les coupe en lamelles, et on en croque une à chaque rasade. Oleg n'a pas parlé depuis longtemps.

— Quand je pense que je craignais les capitalistes, et toi tu es si gentil. Il faut que tu viennes plus souvent à Iélochine. On va rouler encore quinze jours sur le lac avant que ça s'ouvre de partout et qu'on ne puisse plus faire un pas sans risquer de se casser la gueule. Les oies et les canards vont arriver, tu verras, un matin, ils seront là, débarqués de Chine ou de Thaïlande ou d'un de ces putains de paradis. Un jour, des oies se sont posées chez moi, près du lac, et ont niché dans mon canot. Des chasseurs sont arrivés et voulaient les flinguer. Je me suis interposé et je leur ai dit : essayez seulement et je vous écrase mon poing dans la gueule. Je n'aime pas qu'on tire sur les oiseaux qui dorment dans mon bateau. L'année dernière, j'ai trouvé un bébé phoque échoué sur les cailloux de la grève, je l'ai nourri tout l'été.

J'imagine Oleg avec ses pognes de brute donnant le biberon au petit animal. Tout à l'heure, quand la moto s'est approchée, j'ai pensé : « Pourvu que ce salaud qui déchire mon silence passe son chemin. » À présent, nous sommes deux frères et nous faisons un sort à cette bouteille.

— Au fait, dit-il, Irina t'offre ce petit paquet de levure.

Nous sommes venus à bout du litre de poison, Oleg repart, je m'écroule sur mon lit.

5 mai

La Bouriatie nous rend le soleil à 6 h 30 du matin.

La levure change tout aux blinis.

Les chiens ont déclaré la guerre aux bergeronnettes.

La fine couche de neige donne au lac un air de *salarde* Yuni.

Il me faut trois minutes pour débiter en bûches un des billots de pin tronçonnés par Sergueï, il y a trois mois.

Il fait -10 °C la nuit et des températures à peine positives le jour.

L'écorce de bouleau est un allume-feu plus efficace que la mousse sèche.

Le chien noir se voit loin sur la glace. En été ce sera lui qui se camouflera le moins bien sur les berges gris clair.

Pour aiguiser la hache, un galet patiemment frotté sur le fil suffit.

Les poissons se positionnent naturellement au nadir des trous de pêche.

La vodka diluée dans l'eau fait un lave-vitre honnête.

Il est idiot de suspendre la lampe-tempête au plafond de la cabane comme je l'ai fait hier : les poutres pourraient s'embraser.

Il y a une jouissance à tenir en ordre son intérieur.

Faire cuire l'omble en papillote sans l'écailler ni le vider lui donne un goût plus fort.

À 7 heures, la lumière de l'aube touche ma table, à 14 heures, le pied du lit et à 6 heures du soir, le soleil bascule derrière mes crêtes.

Pas un insecte encore n'est sorti du sommeil.

C'est au cinquième verre de vodka qu'il est difficile de résister au suivant.

Avoir peu à faire entraîne à porter attention à toute chose.

Voilà les constatations du jour.

6 mai

La glace est le marqueur du temps. Le printemps donnera bientôt le coup de grâce. L'eau a infiltré la couche, y a creusé d'infimes sillons verticaux. La glace est rongée par les vers. Il faut guetter le jour où elle se désagrègera en gressins de cristaux. La surface vérolée n'offre plus la belle surface obsidienne, dure comme le métal. La nacre croustille.

Je fais d'interminables promenades, flanqué d'Aïka et de Bêk. Je vais et je viens, d'un cap à l'autre, et les corbeaux ricanent à chaque aller-retour.

7 mai

Cette nasse dans l'eau glaciale surpeuplée de silures est un cauchemar. Ils sont six, pris au piège. Je comprends pourquoi tant de peuples considèrent le poisson comme un être démoniaque. Les poissons-chats ont des gueules de monstres chinois et des corps gluants vert-de-bronze et jaune... Ils ont quelque chose du *gollum* tolkienien. J'en relâche quatre et garde les deux plus gros que je tue d'un coup sur la nuque. Même les chiens n'osent pas approcher des corps flasques. Ah, le plaisir intense de remettre une bête en liberté. Un salut en pensée au commandant Charcot qui ouvrit la cage de sa mouette juste avant de sombrer dans les eaux antarctiques. Sur la table de bois installée sur la plage, je vide les poissons puis charge le poêle à bloc, pour la cuisine. La chair du silure est élastique, sapide, légèrement écœurante. Il y a maintes manières de l'accommoder, le mieux est de la faire revenir dans la farine pour que la chapelure grasseuse masque le goût de vase. C'est ainsi que procèdent les Anglais avec tout ce qui leur tombe sous la main. J'ai encore le souvenir des feuilles de journal huileuses qui nous servaient de napperon dans les Fish & Chips de Brighton. Je prépare un ragoût pour les petits chiens. Je me réserve une délicatesse : foie de silure poêlé avec une lampée de vodka.

À dévorer du poisson depuis des mois, je me métamorphose. Mon caractère est devenu lacustre, plus taciturne, plus lent, ma peau blanchit, je dégage une odeur d'écaille, ma pupille se dilate et mon cœur ralentit.

Longue marche sur le lac jusqu'au cap des Cèdres du Milieu. Le vent diffuse au large une odeur de bois mouillé. Les températures

légèrement positives ont libéré le parfum des taïgas. Le printemps n'est qu'un frémissement, mais dans le ciel encore froid, le soleil fait un point chaud. L'eau a dégelé entre les failles. Quand l'une d'elles est trop large, les chiens ne passent pas. J'en prends un dans les bras, franchis la fracture, reviens chercher l'autre qui supplie à petits gémissments qu'on ne l'abandonne pas...

Aux Cèdres du Milieu, une cabane en ruine. Un homme s'y cacha jusqu'à la chute de l'Union soviétique, en 1991. Quand le KGB s'approchait, il s'enfuyait dans les montagnes, y restait quelques jours jusqu'à ce que le danger passe. Je n'ai pas pu savoir s'il était un dissident ou un déserteur. Aujourd'hui il reste une hutte au toit crevé. Quand j'entre dedans, je pense à ce type. Après l'accession d'Eltsine, il regagna Irkoutsk et y mourut instantanément. J'aurais aimé le rencontrer, il aurait eu table ouverte chez moi. Dans les décombres de poutres, je trouve un socle de lampe à huile et une tasse.

En Russie, la forêt tend ses branches aux naufragés. Les croquants, les bandits, les cœurs purs, les résistants, ceux qui ne supportent d'obéir qu'aux lois non écrites, gagnent les taïgas. Un bois n'a jamais refusé l'asile. Les princes, eux, envoyaient leurs bûcherons pour abattre les bois. Pour administrer un pays, la règle est de le défricher. Dans un royaume en ordre, la forêt est le dernier bastion de liberté à tomber.

L'État voit tout ; dans la forêt, on vit caché. L'État entend tout ; la forêt est nef de silence. L'État contrôle tout ; ici, seuls prévalent les codes immémoriaux. L'État veut des êtres soumis, des cœurs secs dans des corps présentables ; les taïgas ensauvagent les hommes et délient les âmes. Les Russes savent que la taïga est là si les choses tournent mal. Cette idée est ancrée dans l'inconscient. Les villes sont des expériences provisoires que les forêts recouvriront un jour. Au nord, dans les immensités de Yakoutie, la digestion a commencé. Là-bas, la taïga reconquiert des cités minières, abandonnées à la perestroïka. Dans cent ans, il ne restera de ces prisons à ciel ouvert que des ruines enfouies sous les frondaisons. Une nation prospère sur une substitution de populations : les hommes remplacent les arbres. Un jour, l'histoire se retourne, et les arbres repoussent.

Refuzniks de tous les pays, gagnez les bois ! Vous y trouverez consolation. La forêt ne juge personne, elle impose sa règle. Elle dispense sa fête annuelle à la fin du mois de mai : la vie revient et les taillis se gonflent d'une fièvre électrique. En hiver, on ne s'y sent jamais seul : le cri d'un corvidé, la visite des mésanges et la trace des lynx dissipent l'angoisse. En cas de mélancolie, il suffit de penser à ce beau principe de régénération : les arbres meurent, tombent et pourrissent. Et sur l'humus, qui est la mémoire de la forêt, d'autres arbres naissent et commencent pour un siècle ou deux leur ascension

vers le ciel.

Bêk, le petit chien blanc, saigne. La glace lui a râpé le coussinet avant droit. Je le masse avec une mixture d'huile et de graisse de silure. L'évolution a-t-elle prévu que le foie de poisson-chat puisse agir sur la cicatrisation des petits chiens sibériens ?

8 mai

Par la plaine grise et blanche fracturée de blessures d'eau vive, je me rends chez Volodia, à Iélochine, pour une visite de courtoisie. Les coussinets de Bêk vont mieux. Les chiens trottent flanc à flanc, et en cinq heures nous enlevons la distance. Il a fallu chercher la voie dans le labyrinthe des failles, au milieu de la baie de Iélochine. Un grand aigle plane, il veille peut-être sur un phoque mort.

Je suis assis à la table de Volodia et regarde par la fenêtre se succéder les images de la Russie éternelle. Les Russes, pour parler des zones reculées, utilisent le terme de *gloubina* : la profondeur. Irina, coiffée de son fichu, nourrit son oie dans le potager. Un bouc passe, suivi d'un chat. Cette fenêtre ressemble à un tableau de Repine. Il pourrait s'intituler : *Un jour en Sibérie*. Les chiens se battent. En arrivant à Iélochine, Bêk et Aïka, du haut de leurs quatre mois, se sont rués sur les cinq molosses de Volodia pour leur faire la peau. Ils ont pris une dérouillée, mais je les ai félicités pour le panache. Volodia tient une tasse de thé dans son énorme pogne et croque un citron. À la radio, Yves Montand chante *Les Feuilles mortes* et ça grésille un peu. Un présentateur se lance dans un développement à la gloire de l'Armée rouge. Demain, c'est le 9 mai, la commémoration de la victoire. Les Russes de l'an 2010 n'en reviennent toujours pas d'avoir battu le fasciste. Soixante-cinq ans n'ont rien pesé : on parle de la victoire comme si elle datait d'hier.

— Volodia, il y a quoi comme nouvelles à part que vous avez gagné, il y a soixante-cinq ans ?

— Rien. Si, en Floride, une marée noire : toutes les côtes américaines sont salopées.

Tournée des pièges à élan. Le procédé est simple. Une tôle de métal balafmée de cinq coups de scie en étoile est placée au-dessus d'un trou et recouverte d'herbe. Un bloc de sel attire la bête. Quand l'animal pose la patte sur le piège, il s'hameçonne. Les trophées d'élan valent cher à la ville. L'homme s'est senti investi d'un devoir : vider la forêt.

Le soir :

— Tu as des échecs, Volodia ?

— Oui. Le deuxième jeu le plus intelligent après le tir à la corde.

Nous jouons, je perds et finis le *Fouquet* de Morand. Je pratique un exercice qui consiste à se plonger dans des lectures dont la couleur propulse aux exacts antipodes de ma vie présente. L'exotisme, c'est de

naviguer dans les intrigues politiques, les chinoiseries de la cour versaillaise, les haines mazarines et les brûlures jansénistes pendant que le vent agite doucement les cèdres sibériens. Question : qui aurait tenu le plus longtemps entre Volodia à la cour de Louis XIV et le prince de Condé dans la taïga ? « Devant Fouquet, c'est la nature qui tremble, écrit Morand. On dirait qu'elle se rase à terre, pour se faire oublier, tant les prédicateurs et les tragédiens lui ont répété qu'elle n'a pas de droits sur l'homme. » Je me suis installé dans une cabane pour oublier ce que serinent prédicateurs et tragédiens.

9 mai

Morand au chapitre II : « Il y a trois manières de commencer sa vie : le plaisir d'abord, le sérieux plus tard ; ou bien travailler dur au début, pour se revancher vers la fin ; ou enfin mener de front le plaisir et le labeur. » La cabane, c'est le lieu de la troisième manière.

À 8 heures du matin, un ours de trois cents kilos vient rôder sur le talus de sable, au sud de la petite clairière d'Iélochine. Pour appâter les bêtes, Volodia a rempli des bidons avec de la graisse de phoque. Il murmure : « Ah, s'il était cinq cents mètres au nord, hors de la réserve, on pourrait l'abattre. » Un grand désespoir s'abat sur moi. Il faudrait nous enlever un petit bout de néocortex à la naissance. Pour nous ôter le désir de détruire le monde. L'homme est un enfant capricieux qui croit que la Terre est sa chambre, les bêtes ses jouets, les arbres ses hochets.

La leçon d'hier a porté ses fruits, Aïka et Bêk restent dans mes jambes et n'approchent plus des autres chiens. Alors que nous regagnons l'enclos de l'isba, mes deux petits chéris se font tomber sur le garrot par la bande hurlante de Volodia. Je fonce dans la mêlée et flanque des coups de pied dans les flancs poilus pour protéger mes chiots pendant que Volodia par-dessus le concert d'aboiements me hurle de « les laisser faire leur putain de loi ». C'est alors que le chat noir qui a fraternisé avec Aïka hier soir déboule à la rescousse et, de quelques coups de griffes, met en déroute les meneurs. Je le décoore instantanément de l'« ordre impérial des Cèdres du Nord pour service rendu à la garde personnelle », et je rentre chez moi après avoir embrassé Irina sur ses joues fraîches et m'être fait décoller la plèvre par l'accolade de Volodia.

Sur la route du retour, un phoque. Il prend le soleil, près d'une faille où plonger en cas d'urgence. Je rampe sur la glace, dissimulé par une ligne de banquise exondée. M'a-t-il entendu ? Est-ce la tache noire d'Aïka sur la nappe ivoirine ? À deux cents mètres, il disparaît.

L'air s'est réchauffé et le panache de la fumée de mon poêle trace dans l'air de persistantes volutes, rassurantes comme le voile des cigarettes, le soir.

10 mai

Ce matin, l'aube a encore tenu sa promesse : le soleil est apparu, ponctuel, et le ciel est devenu plafond d'opérette. Je pars vers le large pour embrasser la montagne débarrassée de neige. Seuls les sommets et le fond des canyons sont encore blancs. Sur le lac, le rebord d'une faille par-dessus laquelle je saute d'un bond casse net. J'ai visé trop court et tombe à l'eau. L'essentiel est de ne pas passer sous la couche. Il fait frais sur le chemin du retour. Les failles du lac, comme les crevasses des glaciers, donnent des baisers mortels aux hommes trop confiants.

L'après-midi, je monte à la cascade. La neige colle encore aux raquettes dans le sous-bois, et les pins nains entravent la marche plus que jamais. Il faut s'appuyer sur les pierriers pour progresser. Les chiens font des progrès dans l'art rupicole. Sur le bord de l'entaille menant à la chute d'eau, le printemps prépare le sacre. Des forces fragiles percent. Les anémones de montagne, velues, tremblent au soleil. Les herbes ont poussé entre les névés. Une ligne de mes empreintes a tenu sur un pan de neige. Un ours l'a suivie avant de redescendre vers la rivière. Les fourmis ruissellent sur le flanc de leurs cités d'aiguilles. On croirait qu'elles se rendent à un culte solaire au pied d'une pyramide précolombienne (légèrement érodée). Le torrent s'est libéré et disparaît sous la glace au débouché de la vallée. La montagne fond. Les versants sont striés de coulées vives pressées comme des filles de se mêler au lac. Les bourgeons des aulnes ont crevé leurs écailles. Les bosquets d'azalées sont mouchetés de fleurs violettes. Les feuilles cireuses exhalent une odeur d'encaustique. La timidité de la nature prélude à son triomphe.

Deux élans contradictoires fomentent la renaissance. Le jaillissement de ce qui était enfoui dans le sol et l'épanchement de ce qui était contenu dans les hauteurs.

Ce qui s'épanche : l'eau dévalant des sommets, les torrents lavant la face des versants, les fourmis débordant de leurs marmites, la sève perlant sur l'écorce des pins, les stalactites s'allongeant vers le sol, les ours et cervidés quittant les plateaux pour chercher pitance sur les grèves.

Ce qui jaillit : les larves dans le sol éclosant par milliards, les tiges, les fleurs au bout des tiges, les bancs de poissons regagnant la surface après l'hiver benthique. Et moi, ce soir, je me tiendrai bien tranquille à fumer doucement dans ma cabane, au point de rencontre de l'hémorragie et du surgissement...

Là-haut, la cascade est encore gelée mais sa libération est proche. Une question de jours.

Le soir, je prends trois ombles en une heure. Étrangement, le lac ne

m'en délivre jamais plus comme s'il réser vait une prise conforme à mes besoins. Il y a là un mystère qui prémunit de la fièvre pécheresse. Un jour, dans le temps des cavernes, un homme a dû pêcher plus qu'il n'en pouvait manger. Il annonçait l' *hubriset* les pillages actuels. L'autre explication à mes maigres résultats — plus probable — est que je suis piètre pêcheur.

Aujourd'hui, vu une mouette. Et une femelle de tétras-lyre au bout du cap des Cèdres du Nord. Mon œil s'est posé sur elle par hasard, sinon, je serais passé à quelques centimètres sans m'en douter.

Le soir dispose sur les crêtes bouriates des reflets pastel, roses et bleus. Les montagnes ? On en mangerait.

La glace n'en a plus pour longtemps. Près de mon puits à eau, j'ouvre un trou de un mètre de diamètre, en une demi-heure, avec le sentiment de creuser dans du sucre. Dans ma nouvelle vasque, à la lueur des lampes-tempête, je m'immerge dans l'eau. Les Russes procèdent ainsi pour le salut de leur âme, en janvier, à l'occasion de l'épiphanie. L'eau à 2 ou 3 °C mord les jambes et finit par enserrer le corps. Le cigare donne une illusion de chaleur. Le cœur semble surpris qu'on lui inflige pareils traitements. Le cerveau humain est une sorte d'état-major aristocratique qui se complaît à commander au corps des travaux de forçat. La matière grise baigne agréablement dans le liquide rachidien pendant que la carcasse s'échine.

Je sors précipitamment parce que, soudain, j'ai eu la vision d'énormes silures croisant dans les eaux, et d' *epischura* à la recherche de ce qu'elles pourraient se mettre sous la dent. Le Baïkal est propre grâce à ses charognards.

11 mai

Rien ne me manque de ma vie d'avant. Cette évidence me traverse alors que j'étales du miel sur les blinis. Rien. Ni mes biens, ni les miens. Cette idée n'est pas rassurante. Quitte-t-on si facilement les habits ajustés à ses trente-huit ans de vie ? On dispose de tout ce qu'il faut lorsque l'on organise sa vie autour de l'idée de ne rien posséder.

Je repère un phoque à la jumelle, à deux kilomètres. J'approche par un long contournement, prenant soin de rester à contre-jour. Une faille de cinq mètres est ouverte entre lui et moi. Y flottent des morceaux de banquise détachés qui font office de pont flottant. Je saute de l'un à l'autre en équilibre. J'arrive à cent mètres du phoque lorsqu'il disparaît, avalé par son trou dans un clapot sec.

Ce soir, les petits chiens passent deux heures à courir après une bergeronnette qui fait preuve d'une patience remarquable. Puis ils se disputent une patte de chevreuil.

12 mai

Une journée aux Cèdres du Nord :

Regarder le ciel à 6 heures du matin. Allumer le feu (en lui murmurant des mots gentils) et sortir puiser de l'eau. Noter que le thermomètre indique - 2 °C. Manger un blini arrosé de thé brûlant. Regarder le lac à travers la vapeur du thé. Le regarder encore mais à travers la fumée du premier cigarillo. Finir *La Promesse de l'aube* en mangeant les baies d'Irina. Rendre visite aux quatre fourmilières qui encadrent ma cabane à trois cents mètres les unes des autres et surveiller les travaux de consolidation. Chercher à la jumelle la tache noire des phoques au soleil. Dessiner la lampe à huile en essayant de rendre la transparence du verre. Réparer le fourreau du couteau abîmé dans la marche d'avant-hier. Couper du bois. Nourrir les chiens avec la pâtée de silure. Faire cuire la kacha du soir. Attraper en quarante minutes au trou de pêche le plus proche les deux poissons qui l'accompagneront. Penser à ce qu'aurait pu être cette journée si mon être chéri, la seule personne sur cette terre qui me manque même quand elle est près de moi, avait daigné être là. Ne pas penser aux raisons qui l'ont poussée à ne pas venir. Se saouler doucement à cause de l'impossibilité de ne pas y penser. Se réjouir de la tombée de la nuit qui va cacher le bois de ma gueule.

13 mai

Il pleut et il fait froid et les ramures des cèdres ruissellent vernissées. La beauté ne sauvera jamais le monde, tout juste offrira-t-elle de beaux décors pour l'entre-tuerie des hommes.

Un silence gris est posé sur le lac. Que couve ce jour mou ? Un sursaut de l'hiver ? Non, le printemps est trop engagé. Ce qui est beau avec les saisons c'est que chacune laisse poliment sa place. Aucune ne s'accroche. Vers 5 heures, enfin, il se passe quelque chose : les nuages s'ouvrent. Le bleu du ciel dissout l'ouate. La masse grise se disloque et des écharpes de brume prennent la taïga à la gorge. Vite, un verre ! Que la vodka m'aide à mieux saisir la subtilité de ces transformations ! Ah, si j'avais du vin... La Kedrovaïa fera l'affaire tout de même. Au cinquième *shot*, je comprends ce qui se passe à l'intérieur du nuage.

14 mai

Le temps le temps le temps le temps le temps le temps le temps le temps le temps.

Tiens ?

Il est passé !

15 mai

Penser qu'il faudrait le prendre en photo est le meilleur moyen de tuer l'intensité d'un moment. Je reste au carreau pendant une heure,

alors que l'aube en fait des tonnes.

La cabane est le wagon de reddition où j'ai scellé mon armistice avec le temps : je suis réconcilié. La moindre des politesses est de le laisser passer. D'une fenêtre à l'autre, d'un verre à l'autre, entre les pages d'un livre, sous les paupières closes, la grande affaire est de s'écarter pour lui ouvrir la voie.

Les bergeronnettes grises font leur nid à l'angle nord-est du toit. Les chiens ont renoncé à leur faire la peau. Assis à ma table, je regarde la glace mourir. Le manteau est ravagé. La masse est infectée par l'eau. Des plaques noires marbrent la surface. Le lac souffre et ne sait pas qu'il y a des hommes à son chevet. Je suis membre de l'armée des veilleurs.

La journée est ponctuée de mesures dont le battement constitue un solfège. L'arrivée de l'oiseau à 8 heures, le balayage de la toile cirée par un rai de soleil à 9 h 30, le jeu des petits chiens à la tombée du jour, l'apparition des phoques au milieu de l'après-midi, le reflet de la lune dans le seau : la mécanique est parfaite. Ces rendez vous insignifiants sont les immenses événements de la vie dans les bois. Je les attends, je les espère. Lorsqu'ils adviennent, je les reconnais, les salue. Ils me confirment que le poème respecte la métrique. Les anciens Grecs guettaient pareils changements de l'atmosphère : soudain, quelque chose agissait, le dieu se manifestait. Ce saisissement de l'être devant l'apparition d'un rayon de lumière : gâtisme ou sagesse ? Le bonheur devient cette chose simple : attendre quelque chose dont on sait qu'il va advenir. Le temps se fait le merveilleux ordonnateur de ces surgissements. En ville, principe contraire : on exige une efflorescence permanente d'imprévisibles nouveautés. Il faut que les feux d'artifice de la nouveauté interrompent sans cesse le déroulé des heures et éclairent la nuit de leurs bouquets fugaces. En cabane, on vit au rythme du métronome plus qu'à la lueur des feux de Bengale.

Les chiens se satisfont des éternels recommencements. Dès que se profile l'événement, ils bavent d'impatience. Qu'advienne l'imprévu, que surgisse un visiteur : ils grondent, aboient, attaquent. L'ennemi, c'est la nouveauté.

Parfois, les révélations proviennent du fond de soi. Il ne s'agit plus d'un tressaillement devant les signaux du monde mais d'un élan intérieur, du jaillissement d'une idée, d'un fulgurant désir. L'homme se sent alors un terrain habité où luttent dieux et démons.

La pluie à nouveau dans l'après-midi. Les nuages arrivent de l'ouest et stagnent au-dessus de la vasque. Là-bas, dans la plaine russe, les réserves d'humidité semblent inépuisables. Des corbeaux rasant la surface et lâchent un cri, les gouttes crépitent sur les bardeaux, la

taïga a l'allure des armées à l'arrêt. La nature traverse une passe dépressive.

Pour moi, coincé vivant dans mon cercueil en bois, les heures redoutables surgissent avec le soir. Les fantômes, les remords profitent de la pénombre pour se glisser dans mon cœur. Ils lancent leurs opérations au moment où la lumière baisse, à 19 heures. Il faut de la vodka pour les repousser. Passage en revue des réserves : j'ai vingt-deux litres de Kedrovaïa et trois litres de vodka au poivre, douze *Partagaset* cinq boîtes de cigarillos (vingt par boîte). De quoi combattre les démons quelques mois.

Le courage serait de regarder les choses en face : ma vie, mon époque et les autres. La nostalgie, la mélancolie, la rêverie donnent aux âmes romantiques l'illusion d'une échappée vertueuse. Elles passent pour d'esthétiques moyens de résistance à la laideur mais ne sont que le cache-sexe de la lâcheté. Que suis-je ? Un pleutre, affolé par le monde, reclus dans une cabane, au fond des bois. Un couard qui s'alcoolise en silence pour ne pas risquer d'assister au spectacle de son temps ni de croiser sa conscience faisant les cent pas sur la grève.

16 mai

Le ciel s'ouvre enfin. J'agis en Russe : cela faisait trois ou quatre jours que je me tenais, léthargique, derrière le carreau. D'un bond, je me lance dehors, les chiens aux basques, le sac sur le dos et trois jours de provisions dedans. Les Russes s'organisent ainsi : de longues journées de langueur entrelardées de détentes agissantes. La glace tient encore bon. Je coupe vers le cap des Cèdres du Milieu avec l'objectif de remonter la vallée qui y débouche. Je saute les failles en prenant une marge de plus en plus grande car l'épaisseur se réduit sous le rebord des lèvres. Une averse s'abat, je me mets à l'abri dans la forêt des premiers âges qui recouvre le cône d'épandage alimenté depuis des millions d'années par la rivière que je convoite. J'enfonce dans les mousses. Des rubans de lichen feutrent le dessous des arbres. La forêt tient du marais à la Walter Scott et des sous-bois du Monde perdu. Le soleil apparaît et tire des faisceaux dans les vapeurs. Les bouleaux alignent des nefs d'ivoire. Les rhododendrons de Daourie diffusent une odeur de vieille femme très propre qui tranche avec les relents des souches éventrées par les ours. La forêt souffle son haleine. Les chiens, affolés par ces profusions, ne savent plus où donner. La boîte de Pandore a été entrouverte et les odeurs se sont exfiltrées. La taïga sibérienne est une jungle froide. La reine des elfes apparaîtrait avec sa suite, écartant de sa main les rideaux de lichen, j'en serais à peine étonné.

Derrière une ligne de saules étrangement alignés, je découvre une saignée recolonisée par les arbrisseaux. Il y a vingt ans, une piste

reliait un camp de géologues au lac. À 700 mètres d'altitude, la station mentionnée sur la carte est toujours là : quatre isbas défoncées et deux wagons de tôles rouillées entre les baliveaux. Au nord, s'ouvre une double vallée dont les thalwegs sont séparés par une arête de pierre. Je m'échine dans un pierrier encombré de pins nains. Les branches rampent sur les pierres opposant un mur souple, infranchissable. Je redescends dans la combe et, chaussant les raquettes, m'élève jusqu'à la base de la dorsale rocheuse. Vers 1000 mètres d'altitude, un replat semble convenir au bivouac. Un orage s'abat. Toute l'eau du ciel sur notre terrasse de schiste et de granit. Les éclairs terrifient Aïka et Bêk. Je cache les piolets et les crampons à cent mètres en contrebas. Les chiens sont pelotonnés sous un bouleau. Je les admire, ces petits êtres qui partent en montagne heureux de vivre, sans provisions ni projets de retour.

Je coupe des bardeaux de pins nains pour molletonner la terrasse puis, trois heures durant, tente de faire partir un feu de bois gorgé d'eau. Quelques pages du *Neveu de Rameau* finissent par prendre. Pas la première fois que Diderot déclenche des incendies. Une flamme anémique s'élève d'un petit tas d'écorce râpée, séchée contre ma peau. Le feu, pauvre animal blessé par l'orage. Je le fais grandir brindille par brindille. La flamme vacille, j'ai des émotions de réanimateur cardiaque. Elle gonfle, c'est la victoire. Je souffle à m'en étourdir et obtiens un brasier. Les chiens viennent se chauffer à ses lueurs. Au moment où je monte la tente : une nouvelle ondée. Je me replie sous ma toile mal tendue. La grêle allume des milliers de diamants dans la fraction des éclairs. La tente ploie, ne rompt pas, s'inonde. Pendant que la tempête s'acharne sur la montagne et sur ma paroi de nylon, j'apprends que Diderot aimait se reposer chaque soir dans la douce lumière du Palais-Royal. Le vent tombe, l'orage passe, les étoiles reviennent, les chiens s'ébrouent, un doux vent sèche la tente et, comble de la joie, des braises ont tenu. Je réanime le feu et me couche, une fusée anti-ours amorcée près de ma tête pour le cas d'une visite. Aïka et Bêk enlacés dessinent dans la nuit sibérienne le symbole du yin et du yang.

17 mai

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Les petits chiens accueillent mon lever. Ils doivent espérer pitance mais je n'ai rien d'autre qu'un peu de pain. L'idéal serait qu'ils rentrent à la cabane. Ils ne le feront pas et restent dans mes jambes. Les chiens nous prennent pour leur dieu et leur mère, c'est-à-dire leur maître. Je plie le camp et monte le long de l'arête pendant cinq heures. Les chiens gémissent quand un ressaut les arrête. Aïka, alors, trouve un passage et guide son frère, plus malhabile. Le fil se redresse et à 1600 mètres j'atteins la couche de

neige durcie. Aïka et Bêk, assis sur un bloc, regardent le lac.

Au sommet, à 2100 mètres, il fait un froid de zek. Vers l'est, le cœur de la réserve naturelle se dévoile. La chaîne de montagne qui longe le Baïkal s'affaisse sitôt passé le revers de crête. La perspective s'étrécit vers le nord, parallèle au rivage. Le Baïkal : camé serti dans une châsse. Vers l'est, les vallonnements déroulent des forêts de pins gris, tachetées de lacs et striées d'affluents. Le climat qui régit ces taïgas est plus sévère qu'au bord du lac. Les compagnies de bûcherons asiatiques louchent sur ces virginités. Les Chinois rêveraient de posséder ces réserves de bois et d'eau. Elles leur tiendraient lieu de deuxième Mandchourie puisqu'ils ont épuisé les fruits de la première. Dans l'histoire des Hommes, aucune masse démographique n'a côtoyé très longtemps un espace dépeuplé et riche de ressources. L'Histoire répond aux lois de l'hydraulique. Dans l'hypothèse d'un jeu de vases communicants entre la Chine et la Sibérie, la Mongolie tiendra le rôle de valve. Si ces taïgas deviennent le terrain d'une guerre de contrôle, mon sommet fera un bon poste de verrouillage. Les Chinois auront l'avantage du nombre et de la faim, les Russes celui de la rusticité et de la haine à l'égard de tout ce qui menace *mat rodina*, la mère patrie. Les petits chiens, le nez dans la fourrure, dorment profondément.

Nous redescendons par le canyon le plus au nord. À mi-pente, les parois se resserrent et une rupture de pente à quarante-cinq degrés m'oblige à tailler des marches dans la neige. Les chiens gémissent, incapables de passer. Puis Aïka se jette dans la pente, comptant sur moi pour l'arrêter. Je la reçois puis bloque la chute de Bêk. La technique imaginée par la petite chienne est la bonne et nous arrivons au pied du mur. Dans le bas de la vallée, je rejoins mes traces de la veille. Elles sont coupées par une coulée d'ours. Il est passé récemment, les empreintes sont profondes et la bête ne semble pas avoir manifesté le moindre intérêt pour ma trace. À la lisière du bois, le torrent se libère. La langue de neige qui le recouvrait s'interrompt, crachant son flot d'eau claire. Je fais un feu pour me sécher et dors au soleil délicieux.

Retour au lac par la piste des géologues. Le soleil et les nuages jouent aux échecs. Ils placent leurs pions sur l'échiquier de marbre : les masses blanches et noires se déplacent à l'allure des charges cavalières.

18 mai

À midi, je quitte la cabane vers l'amont de la « vallée blanche », cette combe coudée et plantée de mélèzes qui fend la montagne à un kilomètre au nord de chez moi. En haut de l'arête rocheuse d'où coulent des draperies de pierrier, l'œil prend mesure des ravages du printemps. Le lac est dévasté.

Pour atteindre le sommet qui s'élève au-dessus de la cabane, il suffit de suivre l'arête. Sous un soleil de Liban, je passe les clochetons et les gendarmes de granit hercynien, pourris à la moelle. Les blocs que les pins nains n'arriment pas à la pente roulent sous mes pas et j'ai peur d'écraser les chiens. Au soir tombant, après cinq cents mètres de fil terminal lardé de couloirs de neige, je suis au sommet, à 2000 mètres, devant l'arcature de la chaîne baïkalienne couronnée à cent kilomètres au nord par le mont Tcherski. Des arêtes rocheuses s'étoilent aux quatre vents. Les aires fondues sont couvertes d'une toundra de lichen prisée par les cerfs. Au petit col effilé, légèrement en contrebas, un ours est passé, il y a quelques jours.

Se tenir là, au sommet. Les montagnes, je les admire. Elles gisent, indifférentes, elles se contentent d'être. Le *So istde* Hegel est la plus intelligente parole prononcée devant l'incommensurable. J'aime l'idée d'être monté découvrir ce qui se trouve de l'autre côté de mon domaine. Le Baïkal est une vasque fermée, recélant ses propres espèces, régi par son climat. Les habitants vivent sur ses bords comme autour de la place d'un village. La plupart d'entre eux ne sont jamais montés jeter un regard derrière les herbes de la place forte. On peut se contenter de ne jamais sortir du vase. Ou bien, décider d'aller voir.

Les cosaques d'Ivanov, arrivés du couchant, atteignirent un jour ces crêtes portant fusils et poignards. Ils se juchèrent sur l'arête et découvrirent d'un seul embrassement, distante de quatre ou cinq heures de marche, la mer Baïkal dont les peuplades des taïgas devaient leur parler depuis le Ienisseï...

Par les pentes malaisées et les couloirs instables, je gagne un bon replat planté de pins nains à 1600 mètres et y passe une nuit divine entre les chiens, le lac, les cimes et les étoiles d'un feu qui voudraient rejoindre leurs sœurs sidérales.

19 mai

Le retour est rapide : nous glissons par les couloirs jusqu'aux premiers arbres de la « vallée blanche ». Un vent puissant souffle du nord, excitant les chiens. Un orage se prépare. Je suis dans le hamac, cigare aux lèvres et *Le Chant du monde* de Giono sous les yeux, quand il éclate. En quelques secondes la tempête descend des montagnes. Le vent ouvre à coups de dents la plaine de glace. En dix minutes, la débâcle ruine les efforts de l'hiver pour ordonner le monde. Le printemps est un spectacle qui devait consterner les généraux prussiens. C'est un Russe qui a célébré son sacre.

La glace se disloque, l'eau regagne la liberté. Elle taille des chenaux entre les plaques ou submerge les morceaux de banquise. La pluie ne trouve pas le chemin de la terre. Les traînées d'eau remontent au ciel dans les tourbillons de vent. Dans la confusion, les cèdres font des

signaux d'effroi. Aïka et Bêk ont trouvé refuge sous le perron de l'auvent. Les ouvertures d'eau libre tranchent de leur anthracite sur les éclats de banquise en déroute. Les rafales brouillent les eaux de risées. Un arc-en-ciel naît à la pointe du cap et trouve appui au milieu du lac. Sous sa courbe s'encadrent des nuées d'ébène massées au septentrion. Les éclairs fusent au moment où le ciel se referme. Seul un rai ensanglante les crêtes bourriates. Une ligne qui soutient le socle du plafond d'encre. Je viens d'assister, en dix minutes, à la mort de l'hiver.

L'orage porte sa dévastation au sud. Le lac se remet. Dans l'air frais, sous un ciel satiné, la houle libérée soulève les plaques de glace à la dérive. Les éclats de l'ancien vitrail se disloquent au moindre contact dans un froissement de soie rêche. La débâcle a libéré la pulsation du lac. J'installe le tabouret sur une plaque de banquise et passe la soirée à dériver lentement. Les eaux sont revenues ! Les eaux sont revenues ! Plus rien ne sera comme avant.

20 mai

En ce premier matin de la libération des eaux, les bergeronnettes se livrent à un exercice d'illusionnisme : elles sautillent sur l'invisible pellicule d'un millimètre de glace qui recouvre les pans d'eau libre. Vers midi, la pluie tombe dru et son tambourinement sur l'humus est voluptueux. La Terre boit son saoul. Les rivières atteignent presque le lac. Seul un ourlet de glace masque le contact entre les torrents et le littoral. Dans des années, dans des siècles, ces eaux auxquelles je m'abreuve seront brassées par les houles de la mer polaire. Quand on considère le trajet d'un flocon, des crêtes jusqu'au lac et du lac à la mer par le chemin des fleuves, on se sent piètre voyageur.

J'enlève à Aïka deux tiques qui lui sucent le sang. La vie est affaire de tribut prélevé et ce sont les plantes qui en dernier recours paient pour tout le monde !

21 mai

Les morceaux de banquise éclatée vont se déplacer pendant un mois au gré des vents et des courants. La masse opérera des allées et venues et il est possible qu'un jour ma baie se rebouche. Ce matin, le lac est une plaine liquide. Pas un glaçon sur l'huile noire. Je pars avec les chiens vers la rivière Lednaïa, à mi-chemin entre ma cabane et celle de Volodia, pour y tenter la pêche.

Sur la grève, les événements des derniers jours ont libéré la vie. Le jour est plein de mouches. Je fais la sieste sur des galets chauffés. Sur les talus, des bouquets d'anémones piquettent le sable. Des canards se sont abattus sur les plans libres, avides d'amour et d'eau fraîche. Ils prenaient du bon temps au sud. Quand les chiens courent vers eux, ils

décollent pathétiquement. Les hommes ont d'abord imité les oiseaux pour construire des avions, les canards, eux, imitent les premiers avions. Les rives sont agitées par un meeting aérien permanent. Des aigles planent, les oies patrouillent en bandes, les mouettes enchaînent les piqués et des papillons, tout étonnés de vivre, titubent dans l'air. Quarante-huit heures ont suffi au printemps pour confirmer son putsch.

Dans la forêt, le sentier tracé par les ours et les cervidés est dégagé. Il longe la rive, à quelques mètres derrière l'orée. La rivière Lednaïa est encore recouverte d'une large allée de glace. Les petits chiens aboient soudain. Un ours en contre-haut du talus rocheux passe la tête dans les rho dodendrons. Je retiens Aïka par le cou. Son frère se terre dans mes jambes. Le courage a été injustement réparti dans cette portée. Les Russes sont formels : en cas de rencontre, ne pas s'enfuir, ne pas regarder la bête, ne pas faire de mouvements brusques, se retirer sur la pointe des pieds en murmurant des choses rassurantes. Le problème réside dans l'inspiration. Que dire à l'ours ? Je n'ai rien préparé et, reculant doucement, ne trouve que ceci : « Casse-toi, mon gros lapin ! » L'injonction marche, il se retire en fourrageant les taillis.

La pêche me donne deux ombles au débouché de la rivière. Nous rentrons par les grèves. Je marche avec les fusées de détresse amorcées dans la main. Les plages et les bandes de glace littorale sont constellées de traces d'ours. Je n'ai pas peur, je sais qu'ils ne m'agresseront pas. En cas d'inquiétude, se pénétrer des dernières pages de *Robinson Crusoé* où Defoe décrit la taciturne indifférence de ces bêtes : « L'ours se promenait tout doucement sans songer à troubler personne. »

J'atteins la cabane, répare ma mouche, nourris les chiens, prépare mes deux poissons, lance mon couteau contre le mur et me couche avec *Le Chant du monde*. Giono pratique l'inversion des valeurs en vigueur chez tous les êtres convertis aux lois naturelles : il personnifie les choses et naturalise l'homme. Chez lui, les fleuves ont des jambes et les coureurs des bois des « corps comme des rochers ».

22 mai

Une allongée d'eau libre de cinq cents mètres de long court le long de la grève. Le vent y distribue ses gifles. Au-delà de la ligne d'eau, les grumeaux de glace flottent poussés par le vent d'ouest. Les plaques se désagrègent dans un crépitement de sucre imprégné de champagne. Le lac a libéré un parfum de sexe.

Ceux qui creusent, ceux qui percent, ceux qui cassent, ceux qui malaxent et fouissent, ceux qui possèdent des pinces, ceux qui jouent de la foreuse, ceux qui se servent de grattoirs, de rostres ou de trompes, ceux qui rampent, ceux qui marchent, ceux qui volent et

ceux qui se juchent sur le dos d'un plus fort, ceux qui imitent ou qui se griment, ceux de la nuit, ceux du jour et ceux du crépuscule, ceux qui voient, ceux qui sentent : tous sortent de la torpeur et viennent assister à la libération de l'eau comme ces amis qui accueillent un détenu, le jour de la sortie de cellule. Malgré le grand sommeil, ils n'ont pas oublié les gestes et les réflexes. Le peuple des insectes va envahir les bois et je me sens moins seul.

En cabane, on vit à l'heure contre-révolutionnaire. Ne jamais détruire, se dit l'ermite, barrésien, mais conserver et continuer. On cherche ici la paix, l'unité, le renouement. On croit au cycle des retours. À quoi bon la rupture puisque tout passera et que tout reviendra ? La cabane a-t-elle un sens politique ? Vivre ici n'apporte rien à la communauté des hommes. L'expérience de l'ermitage ne verse pas son écot à la recherche collective sur les moyens de faire vivre les gens ensemble. Les idéologies, comme les chiens, restent au seuil de la porte des ermitages. Au fond des bois, ni Marx ni Jésus, ni ordre ni anarchie, ni égalité ni injustice. Comment l'ermite, préoccupé seulement de l'immédiat, pourrait-il se soucier de prévoir ?

La cabane n'est pas une base de reconquête mais un point de chute.

Un havre de renoncement, non un quartier général pour la préparation des révolutions.

Une porte de sortie, non un point de départ.

Un carré où le capitaine va boire un dernier rhum avant le naufrage.

Le trou où la bête panse ses plaies, non le repaire où elle fourbit ses griffes.

23 mai

Cette nuit, à 3 heures, des aboiements me précipitent hors de la cabane, le lance-fusée au poing. Un ours rôde sur la plage. À l'aube, ses traces, sur le sable gris.

L'eau continue à remporter des victoires. Ce matin, elle s'étend sur une dizaine de kilomètres de large entre les glaçons et ma rive. Le vent pousse le radeau de glace vers le large. Le soleil éclaire la charpie alors que la rive demeure dans l'ombre. Les premiers rayons entrent dans la cabane et dansent sur le parquet : pas de spectacle plus joyeux. Le soleil me fête comme le font les chiens. Pendant la journée, l'œil fait moisson de ces images que le rêve cuisinera.

Selon Kierkegaard dans son *Traité du désespoir*, l'homme connaît trois âges : celui de la jouissance esthétique et donjuanesque, celui du doute faustien, celui du désespoir. Il faudrait ajouter l'âge du repli dans les bois comme juste conclusion tirée des trois temps précédents.

Autour du cou, je porte une petite croix orthodoxe. Elle brille au soleil lorsque je fends le bois, torse nu. Dans mon rêve d'enfance, un Robinson des bois à barbe blonde ne pouvait se passer de la croix du

Christ sur le poitrail. J'aime cet homme qui pardonnait aux femmes adultères, marchait sur les routes la bouche pleine de paraboles pessimistes, conspuait les bourgeois et s'en fut se suicider au sommet d'une colline où il savait que l'attendait la mort. Je me sens de la chrétienté, ces étendues où des hommes, décidant de vénérer un dieu qui professait l'amour, autorisèrent la liberté, la raison et la justice à envahir le champ de leurs cités. Mais ce qui me retient, c'est le christianisme, ce nom que l'on donne au tripatouillage de la parole évangélique par un clergé, cette alchimie de sorciers à tiares et à clochettes qui ont transformé une parole brûlante en code pénal. Le Christ aurait dû être un dieu grec.

24 mai

Cette nuit, j'ai rêvé d'une attaque d'ours. Ils sautaient sur le toit de la cabane. Ils étaient aussi agiles que des chats et élancés comme des lévriers afghans. Passablement épouvantable. Je soupçonne l'odeur d'algue nouvellement répandue dans l'atmosphère d'influencer mes rêves et de les tirer dans des parages gothiques.

Une escadrille de fuligules morillons se pose sur un pan d'eau ouvert entre trois immenses festons de glace. Ils décollent en formation parfaite dans la direction de la Mongolie. Un couple de harles se plaît dans ma baie. Je passe des heures, l'œil aux jumelles, à détailler leurs crêtes de punk. Des arlequins plongeurs atterrissent pleins gaz dans un canal étroit. Les canards sont sapés comme pour le bal, et lorsqu'ils s'envolent ils ont sacrément l'air de savoir où ils vont.

À 8 heures, tous les soirs, les rayons de soleil par viennent à se glisser dans une échancrure de crêtes, au sud, et à tirer une longue coulée de lumière rousse sur le velours des épineux. Savoir si Dieu ou le hasard est responsable de cette beauté m'importe peu. Faut-il connaître la cause pour jouir de l'effet ?

Le soir, je dîne dehors, devant un feu de bois construit sur la plage. Puis je reste à regarder les flammes avec les chiens, les mains au chaud dans leur fourrure jusqu'à ce que la lune par-dessus la montagne donne le signal d'aller se coucher.

25 mai

Je passe des heures à fumer dans mon hamac au sommet de l'éminence, les chiens à mes pieds. À Paris, les miens me croient aux prises avec le froid sibérien, ahanant comme un sourd sur mon billot pour fendre le bois dans le blizzard.

Le lac : un vitrail d'albâtre dont les jointures seraient de plomb bleuté. Les squames de glace glissent vers le sud. Couché dans l'air tiède, j'assiste à la transhumance. Entre chaque plaque, la couleur de l'eau varie d'heure en heure. Deux tadornes volent au-dessus de cette

lèpre. Faut-il qu'ils aient le feu aux trousses ou un rendez-vous crucial pour fuser à ce point ? Comment peut-on préférer mettre les oiseaux dans la mire d'un fusil plutôt que dans le verre d'une jumelle ?

26 mai

Les hommes qui ressentent douloureusement la fuite du temps ne supportent pas la sédentarité. En mouvement, ils s'apaisent. Le défilement de l'espace leur donne l'illusion du ralentissement du temps, leur vie prend l'allure d'une danse de Saint-Guy. Ils s'agitent.

L'alternative c'est l'ermitage.

Je ne me fatigue pas de détailler mon paysage. Mes yeux en connaissent chaque repli et les fouillent pourtant, tous les matins, avec avidité, comme s'ils les découvraient. Mon regard cherche trois choses : repérer de nouvelles nuances dans ce tableau mille fois observé, approfondir l'idée que ma mémoire s'en faisait et confirmer que le choix était bon de s'installer ici. L'immobilisme me contraint à cet exercice d'observation virginale. Si je ne m'y force pas, je laisse place à l'envie d'aller voir ailleurs.

On ne se lasse pas de la splendeur, vieux principe sédentaire. De quoi se plaindre d'ailleurs ? Les choses sont moins figées qu'elles n'y paraissent : la lumière nuance la beauté, la métamorphose. Celle-ci se cultive et jour après jour se renouvelle.

Les voyageurs pressés ont besoin de changement. Ils ne trouvent pas suffisant le spectacle d'une tache de soleil sur un talus sablonneux. Leur place est dans un train, devant la télévision, mais pas dans une cabane. Finalement, avec la vodka, l'ours et les tempêtes, le syndrome de Stendhal, suffocation devant la beauté, est le seul danger qui menace l'ermite.

27 mai

Il me faut sept heures de peine sur une arête en miettes, couverte de pins nains, de lichens spongieux et de schistes, pour gagner le sommet de 2000 mètres qui couronne l'amont de ma « vallée blanche ». De l'autre côté, l'envers de mon monde. L'autre côté, toujours, est une promesse. On y jette un coup d'œil comme on jette un filet : pour ancrer la certitude d'aller y voir un jour. Une fois redescendu, le serment vit en nous : une part du regard est restée en haut...

Les chiens, couchés l'un près de l'autre sur les pierres du sommet, fixent le paysage. Ils le *contemplant*, j'en mettrais ma main au feu. « *Pauvres en monde* », les petits chiens, Herr Heidegger ? Non, mais rétrécis au plus juste de ce qu'ils connaissent, vouant parfaite confiance à l'instant et faisant fi de toute abstraction. Le courage du chien : il regarde ce qui surgit devant lui, sans se demander si les choses auraient pu se passer autrement. Je pense à ces efforts de

l'homme pour dénier toute conscience aux animaux. Des milliers d'années de pensée aristotélicienne, chrétienne et cartésienne nous cadénassent dans la certitude qu'une marche infranchissable nous sépare de la bête. Elle serait sans morale : ses actes se trouveraient dénués d'intentionnalité même dans les gestes altruistes dont elle se montre capable. Elle vivrait sans soupçon de sa propre finitude. Adaptée à son environnement, elle ne saurait s'ouvrir à la totalité de la réalité. Elle resterait inapte à concevoir le monde. Elle ne serait qu'une pauvre volonté sans représentations. Enchaînée à l'immédiat, ne pouvant rien transmettre, elle se priverait d'Histoire et de culture. Et les philosophes d'asséner qu'on n'a jamais vu un singe tirer une lecture symbolique d'une scène naturelle ni exprimer un jugement esthétique.

Pourtant, au fond des bois, il est troublant le spectacle des bêtes. Comment être certain que la danse des moucherons dans le rayon du soir n'a pas une signification ? Que savons-nous des pensées de l'ours ? Et si le crustacé bénissait la fraîcheur de l'eau sans aucun moyen pour lui de nous le faire savoir et sans aucun espoir pour nous de le déceler ? Et comment mesurer les émois des passereaux lorsqu'ils saluent l'aurore sur les plus hautes branches ? Et pourquoi ces papillons dans la clarté du midi ne connaîtraient-ils pas l'intensité esthétique de leurs chorégraphies ? « Le jeune oiseau n'a aucune représentation des œufs pour lesquels il construit un nid, ni la jeune araignée de la proie pour laquelle elle tisse une toile... » (Schopenhauer in *Le Monde...*). Mais qu'en sais-tu Arthur, d'où tiens-tu ta science en la matière, de quelle conversation avec quel oiseau t'es-tu pénétré pour avancer pareille certitude ? Mes deux chiens se tiennent face au lac, clignant des yeux. Ils goûtent la paix du jour, leur bave est action de grâce. Ils sont conscients du bonheur de se reposer là, au sommet, après la longue grimpe. Heidegger tombe à l'eau et Schopenhauer aussi. Plouf, la pensée. Je regrette qu'un philosophe héritier du vieil humanisme (onanisme de l'esprit) n'assiste pas à l'oraison silencieuse prononcée par deux chiots de cinq mois devant une faille de vingt-cinq millions d'années.

Retour au lac. Il grince dans la paix du soir. La glace prend congé : on comprend qu'elle gémissse.

28 mai

Je passe la journée dans le guide ornithologique de l'édition Delachaux et Niestlé. « 848 espèces et 4 000 dessins ». Ce livre est un bréviaire consacré à l'ingéniosité du vivant, aux infinies subtilités de l'évolution, une célébration du style. Même le plus sophistiqués des urbains qui verrait dans les oiseaux de stupides automates au regard de maniaque, soumis au hasard des vents, s'inclinera devant l'audace

des livrées du faisán, du lagopède ou du tadorne. J'essaie d'identifier chacun des visiteurs du ciel. Nommer les bêtes et les plantes d'après les guides naturalistes, c'est comme reconnaître les stars dans la rue grâce aux journaux people. Au lieu de « Oh ! Mais c'est Madonna ! », on s'exclame « Ciel, une grue cendrée ! ».

29 mai

Je sors toujours une fusée à la main pour le cas où un ours rôderait dans la forêt. Le monde sauvage commence, sitôt passé la porte. Chez moi, il n'y a pas de transition, c'est-à-dire de jardin. Un seuil existe, certes : il est constitué d'une planche de bois, sas tenu entre l'univers civilisé et la forêt dangereuse. Cerfs, lynx et ours vaquent près de la cabane, les chiens dorment derrière la porte, les mouches vomissent sous l'auvent. Les royaumes se jouxtent. La cabane est un îlot de survie humaine en territoire édénique et non une implantation de pionniers voués à bonifier la terre. Les cosaques du tsar, lors de la conquête sibérienne, bâtissaient des camps retranchés. Ils enfermaient une église, un dépôt d'armement et quelques bâtiments derrière une palissade de pins taillés en pointe et donnaient le nom d' *ostrog* à ces postes. L'enceinte les protégeait d'un monde extérieur qui ne perdait rien pour attendre. S'ils étaient là, c'est qu'ils rêvaient de transformer la taïga. Dans un ermitage, on se contente d'être aux loges de la forêt. Les fenêtres servent à accueillir la nature en soi, non à s'en protéger. On la contemple, on y prélève ce qu'il faut, mais on ne se nourrit pas de l'ambition de la soumettre. La cabane permet une posture, mais ne donne pas un statut. On joue à l'ermite, on ne peut se prétendre pionnier.

L'ermite accepte de ne plus rien peser dans la marche du monde, de ne compter pour rien dans la chaîne des causalités. Ses pensées ne modèleront pas le cours des choses, n'influenceront personne. Ses actes ne signifieront rien. (Peut-être sera-t-il encore l'objet de quelques souvenirs.) Qu'elle est légère, cette pensée ! Et comme elle prélude au détachement final : on ne se sent jamais aussi vivant que mort au monde !

La lune rousse est montée dans la nuit. Son reflet dans les éclats de banquise : une hostie de sang sur l'autel blessé.

30 mai

Aujourd'hui, j'ai écrit des petits mots sur le tronc des bouleaux. « *Bouleau, je te confie un message : va dire au ciel que je le salue.* » L'écorce est aussi agréable sous la plume du stylo que le papier vélin. Certains zeks ont couché leurs souvenirs sur la peau de ces arbres. Ensuite je fais des ricochets et puis j'essaie de m'améliorer au lancer de couteau

sur une vieille planche de bois.

Ce que c'est que d'avoir du temps libre, tout de même.

31 mai

Le versant des montagnes, haut de 1500 mètres, se prolonge d'autant jusqu'au fond du lac. Ma cabane occupe une mince rupture de pente exactement à mi-chemin de ce fil développé sur trois kilomètres. J'habite en équilibre entre une paroi et un gouffre.

Les eaux de la rivière ont enfin crevé la banquette de glace de la grève. La jonction est opérée. Les torrents caracolent jusqu'au lac. Ils font le bruit de la vie qui descend à la fête. Les rivières sabrent la forêt.

Un couple d'eiders prend les eaux en face du cap. Quand deux plaques de glace à la dérive menacent de le prendre en étau, il décolle vers un autre plan libre. Une allégorie de l'exil.

Parfois mon regard s'attarde sur un pan d'eau vide où deux canards se posent soudain comme si une prémonition trouvait son exaucement. Comme lorsque l'œil découvre dans un livre la phrase que l'esprit attendait depuis longtemps sans réussir à la formuler.

Les premiers capricornes sont arrivés. Ils volent lourdement dans la clairière et s'abattent sur les billots. Je ressens de l'affection pour ces insectes. Leurs longues antennes noires déjetées vers l'arrière frôlent leur carapace de jais. Ils courent, maladroits sur les écorces des pins. « *Aime ton prochain comme toi-même.* » L'amour vrai ne serait-il pas d'aimer ce qui nous est irrémédiablement différent ? Non pas un mammifère ou un oiseau, qui sont encore trop proches de notre humanité, mais un insecte, une paramécie. Il y a dans l'humanisme un parfum de corporatisme reposant sur l'impératif d'aimer ce qui nous ressemble. L'homme se doit d'aimer l'homme comme le chirurgien-dentiste aime les autres chirurgiens-dentistes. Dans la clairière, j'inverse la proposition et tente d'aimer les bêtes avec une intensité proportionnelle au degré d'éloignement biologique qu'elles entretiennent avec moi. Aimer c'est reconnaître la valeur de ce qu'on ne pourra jamais connaître. Et non pas célébrer son propre reflet dans le visage d'un semblable. Aimer un Papou, un enfant ou son voisin, rien que de très facile. Mais une éponge ! Un lichen ! Une de ces petites plantes que le vent malmène ! Voilà l'ardu : éprouver une infinie tendresse pour la fourmi qui restaure sa cité.

Une courte après-midi au cap des Cèdres du Milieu pour observer les oies posées sur l'étang intérieur. Au retour, je trouve des traces d'ours fraîches mêlées aux miennes. Elles n'étaient pas là à l'aller. Les chiens ne manifestent rien. Je passe à nouveau devant la ruine de la cabane du *refuznik*. Faut-il à tout prix gagner les bois si l'on refuse son temps ? On peut trouver silence dans ses voûtes intérieures.

On peut aussi fermer les yeux : la paupière est l'écran le plus efficace entre soi et le monde.

V.E. de Zavarotnoe m'a souvent parlé du dissident qui vivait là et me le décrivait comme un gentil bougre. L'idée de l'existence de cette belle âme accordée à la brutale beauté de ces lieux me rend la cabane bienveillante. J'imagine le pauvre hère cueillant l'oignon sauvage pour accommoder ses ombles, parlant aux oiseaux et laissant les restes des poissons sur la grève à la disposition des renards. Il n'y a que chez moi, à Paris, que les intellectuels nourrissent une fascination à l'endroit des salauds et héroïsent les criminels. C'est l'erreur dénoncée par Varlam Chalamov dans ses *Essais sur le monde du crime* : « ... il semble que tous les écrivains aient versé leur écot à cette demande inopinée de romantisme du crime. Cette poétisation effrénée des malfrats... » Les criminels ne sont pas des loups héroïques. Et les cabanes qui les ont abrités n'irradient pas d'un halo de douceur.

Les hautes pressions accumulées au pied des montagnes me plongent en léthargie pour le reste de la journée. Mornes heures d'ennui, bercé dans le hamac.

Je n'ai même pas la force de lire. Je somnole sous un cèdre quand un orage me chasse dans la cabane. Alors, se déploie en moi un immense sentiment de sécurité procuré par le spectacle d'une tasse de thé fumant pendant que, dehors, le ciel se déchaîne. L'ouest est en fusion. La pluie a été inventée pour que l'homme se sente heureux sous un toit. Les chiens sont sous l'auvent. Le cigare et la vodka, compagnons idéaux de ces moments de repli. Aux pauvres gens, aux solitaires, il ne reste que cela. Et les ligues hygiénistes voudraient interdire ces bienfaits ! Pour nous faire parvenir à la mort en bonne santé ?

L'orage a passé, et l'air sèche la forêt. À la jumelle, je distingue un ours dressé, à deux cents ou trois cents mètres sur la grève sud. Il reste immobile. Puis je comprends que les rochers vibrent dans l'air du soir. Je suis en train de palpiter devant un mirage.

Le soir, je fais du pain. Je pétris longtemps la pâte. Pas de contact plus doux à la main du solitaire. On comprend le rapport qui s'exprime par les mots et les expressions entre la pâte et la chair. Les boulangères sont des figures aphrodisiaques, elles évoquent un érotisme sain, rose, grassouillet. Je mange mon pain et me force à ne plus penser aux boulangères parce qu'il me reste deux mois à vivre dans ce trou.

JUIN

Les pleurs

1 er juin

Je regarde les démonstrations aériennes des oies et des canards, assis à la table de la plage comme l'un de ces juges de patinage artistique prêts à lever leurs pancartes.

Géographie amoureuse : je préfère les plages de galets où grelottent des gens en pull de laine aux friteuses de sable couvertes de corps huileux. Les grèves du Baïkal se classent dans la première catégorie.

Les bouchons de glace pilée qui obstruaient la baie depuis quelques jours sont chassés par la tempête. Toute la nuit, le souffle a malmené la cabane innocente.

2 juin

Chez les moines zen, la grasse matinée portait le nom d'« oubli dans le sommeil ». L'oubli me mène jusqu'à midi.

J'assemble mon kayak de toile bleue. Mon manque de sens technique me ralentit. La notice stipule que c'est l'affaire de deux heures. J'en mets cinq et c'est grande victoire lorsque, au soir venu, je glisse sur l'eau. En quelques coups de pagaie, je reconquiers ce dont la débâcle me privait : la possibilité d'embrasser la montagne du regard. Elle a verdi. Les mélèzes se sont rhabillés. Dans l'eau jusqu'au poitrail, Aïka et Bêk, désemparés, ne savent pas comment me suivre et seignent aigûment. Puis Aïka comprend que je finirai par rejoindre la terre et qu'il suffit de longer la grève dans le sens où je rame.

« Jamais à plus de cent mètres des rives. » C'est l'injonction de Volodia d'Iélochine, l'autre semaine. Les eaux du lac sont si froides que les chutes y sont mortelles. Personne ne peut tenir dans une eau à 3 °C et l'on vit des pêcheurs sombrer à portée de voix. Jules Verne relaie pourtant dans *Michel Strogoff* la légende du Baïkal : « Jamais un Russe ne s'y est noyé. »

Il y a l'eau et il y a les vents. Ils sont traîtres. Le *sarma*, né des montagnes, se réveille en quelques minutes et lève des vagues de trois mètres. Les barques sont emportées au large et retournées. Le lac se paie en hommes de ce qu'on lui prend en poissons. La mort est une remise de dette. Volodia a perdu son fils dans un naufrage, il y a cinq ans. Je l'ai appris récemment et j'ai compris pourquoi il restait des heures à mariner son regard dans la clarté des vitres. Parfois, on fixe le paysage en pensant aux gens qui s'y plaisaient. Le souvenir des morts s'infuse dans l'atmosphère.

Les chiens bavent leur joie quand je regagne la rive. Des escadrilles zèbrent le ciel. Le reflet offre à l'homme de contempler deux fois la splendeur.

3 juin

Rainer Maria Rilke dans la lettre du 17 février 1903 adressée au jeune poète Franz Xaver Kappus : « Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. » Et John Burroughs, dans *L'Art de voir les choses* : « Le ton sur lequel nous parlons au monde est celui qu'il emploie avec nous. Qui donne le meilleur reçoit le meilleur. » Nous sommes seuls responsables de la morosité de nos existences. Le monde est gris de nos fadeurs. La vie paraît pâle ? Changez de vie, gagnez les cabanes. Au fond des bois, si le monde reste morne et l'entourage insupportable, c'est un verdict : vous ne vous supportez pas ! Prendre alors ses dispositions.

Je passe une heure à scier un tronc de mélèze mort, dans la clairière. Le bois est encore sain et les anneaux du temps parfaitement visibles. Le soleil teinte la chair de l'arbre, la rend appétissante. Il y a des spectacles que l'œil humain n'a pas le droit de saisir. L'homme expose à la lumière des parcelles qui n'étaient point préparées à la recevoir. Il brise un tabou, modifie l'écriture. Mishima, dans *Le Pavillon d'Or*, à propos d'un bois coupé : « Le vent et le soleil dont le ruissellement ne lui était pas destiné. » Couper des arbres, cueillir des fleurs : paierons-nous un jour ces minuscules libertés que nous prenons avec l'ordre des choses, ces infimes transformations de la partition initiale ? À l'un de ses disciples qui proposait de creuser des canaux d'irrigation dans le potager, Confucius, l'arrosoir à la main, répondit : « Qui sait où cela nous mènerait ? » L'avantage, dans une cabane, c'est qu'à part l'abattage d'un tronc de temps à autre, on ne modifie pas grand-chose à l'ordonnancement général.

Je glisse sur la soie. Le bruit des rames dans le silence... Les chiens n'ont pas gémi quand je suis parti vers le large et à présent ils trottent vers le sud. La tache blanche de Bêk tranche sur les azalées du talus. Volodia avait raison : après un quart d'heure de prudence, déjà, je tire des azimuts entre les caps et me retrouve à plus de deux kilomètres de la rive, assis dans une embarcation de toile soutenue par une structure de bois que j'ai montée en prenant quelques libertés avec les instructions. Je rejoins le bouchon de glace qui flotte loin de la côte. Les glaçons tintinnabulent au soleil. Je reste immobile sur l'huile froide. À deux mètres de mon étrave, un phoque sort la tête et me fixe. Il n'a pas de mains, pas de pieds, mais quelque chose du vieillard dans les yeux ; un regard aussi profond que son domaine. Je lui parle, il écoute, me considère avec une attention de myope et plonge.

4 juin

Chaque matin, au réveil, le salut aux canards. Ils sont de plus en plus nombreux à s'abattre sur le lac après avoir remonté pendant des jours le long du 105^e méridien. Dans le dictionnaire des symboles, on

apprend que les canards, chez les Japonais, sont le symbole de l'amour et de la fidélité. Les cèdres dont je suis flanqué, eux, représentent la virginité et la pureté dans l'ésotérisme européen. Ce séjour est placé sous les auspices de la vertu.

Ma présence ici, je la dois à ce jour de juillet, il y a sept ou huit ans, où je découvris les rives du Baïkal. L'impression inocula en moi la certitude que je reverrais ces lieux. À la manière de ces ésotéristes guénoniens obsédés par l'identification de « l'âge d'or », nous sommes quelques âmes nomades qui cherchons par tous les moyens à revivre les moments intenses de nos existences. Pour certains, ils se situent dans l'enfance, pour d'autres ils correspondent au premier baiser sous le pont de la départementale, pour d'autres encore à une sensation d'épanouissement inexplicable, un soir d'été, dans le crissement des cigales, pour d'autres enfin à une nuit d'hiver où auraient afflué de hautes et bonnes pensées. Pour moi, c'était là, au bord du talus sablonneux ouvert sur le lac.

Mishima dans *Le Pavillon d'Or* : « ... Ce qui donne un sens à notre comportement à l'égard de la vie est la fidélité à un certain instant et notre effort pour éterniser cet instant... » Tout ce que nous entreprenons découlerait d'une inspiration éphémère, intangible. Une fraction de seconde fonderait l'existence. Les bouddhistes nomment *Satorices* instants où la conscience entrevoit quelque chose. À peine né, le surgissement s'évanouit. À l'aveugle, on cherche à le ramener. On voudrait ressusciter la sensation disparue. Les jours s'écoulent dans ce tâtonnement. L'existence devient errance. On avance, filet à papillons à la main, aspirant à ce qui s'est enfui. Cette tentative mille fois recommencée et mille fois contrariée de revivre le *Satorialimente* nos efforts jusqu'à ce que la mort nous délivre de l'obsession de revivifier les évanouissements.

Hélas, on ne se baigne pas deux fois dans les mêmes lacs. Les *Satorine* se répètent point. La hiérophanie est à usage unique. Les madeleines ne se réchauffent pas. Et les rives du Baïkal me sont à présent trop familières pour me tirer la moindre larme.

5 juin

Je rame vers le nord, en cette fin d'après-midi, deux cannes à pêche accrochées aux plats-bords. Les baies étalent des plages de galets roses. La transparence de l'eau laisse entrevoir les rochers où le soleil plaque des clartés de lagon. Passe un radeau de glace où huit mouettes prennent le soleil. Du large, je découvre la montagne, transformée. La ligne vert tendre des mélèzes soutient la bande vert-de-bronze des cèdres coiffée par la frise vert wagon des pins nains. Des névés survivants les ponctuent de virgules. Les montagnes jouent à front renversé. Les reflets sont plus beaux que la réalité. L'eau féconde

l'image de sa profondeur, de son mystère. La vibration à la surface situe la vision aux lisières du rêve.

Devant la proue, les canards décollent à grand-peine (à la pagaie, on peut s'approcher des bêtes sans les effrayer). J'échoue sur le sable de la plage bordée par un torrent dont les bouillons se mêlent au lac. Un orage me chasse sous un cèdre. Les chiens me rejoignent. Le lac est une flanelle anthracite piquetée par un déluge d'aiguilles. En cinq minutes, le ciel s'ouvre. Sous l'arc-en-ciel, en grenouillère, je pêche dans le courant. Des canards me frôlent. Des faisceaux de soleil décorent la forêt de taches blondes. Il y a dans cette distribution des rôles tenus par la montagne, la rive, l'eau et les bêtes une tenue parfaite.

Comme s'ils étaient appointés, les poissons mordent subitement. En vingt minutes, je prends six ombles. Alors que la lumière s'épuise de faire des trous dans les nuages, je me couche sur la plage, devant un feu de bois, les chiens contre le flanc, le kayak remonté de moitié sur la rive et, écoutant la musique de la houle, je regarde griller mes poissons embrochés sur des pics de bois vert en pensant que la vie ne devrait être que cela : l'hommage rendu par l'adulte à ses rêves d'enfant. Je lutte contre la tentation de prendre une photo.

Le soleil comme d'habitude choisit la Bouriatie pour se coucher.

6 juin

Cette nuit, souffrant d'insomnie, je suis sorti sur la plage, fusées à la main. La lune décroît. Elle reviendra. De cela, nous sommes sûrs. Mieux vaut parier sur les satellites que sur les messies. Au matin, l'air est aussi joyeux qu'un tableau de Dufy. Le bruit des vagues a envahi ma vie. La houle chante la joie d'être libre.

Sur le haut du talus, les troncs des pins et des cèdres encadrent les à-plats turquoise du lac. Longue promenade dans l'azur des côtes.

Le kayak : une navette de métier à tisser qui court sur la lisse des soieries baïkaliennes.

Après avoir payé pour régler le gouvernail défectueux, j'installe mon hamac dans la clairière. En levant la tête j'aperçois la plaine d'eau dont les lumières du ciel se servent comme d'un miroir pour essayer leurs teintes. « J'éprouvai une émotion bizarre en voyant avec quelle exacte minutie les choses de la terre donnaient asile aux couleurs du ciel », Mishima, *Le Pavillon d'Or*. Je lis quelques lettres de Cicéron. L'ermite, n'ayant pas accès aux nouvelles du jour, se doit de rester informé des faits de la Rome antique. Dans *Les Mille et Une Nuits*, au milieu des palmes et des splendeurs, cette phrase qui sonne désagréablement : « Cette générosité que tu me joues là doit bien avoir une raison. » Je préfère cet hommage à la gratuité dans *Gilles*, une phrase pour blason d'ermite : « Moins elle avait de but et plus sa vie

prenait de sens. »

7 juin

J'écris à la table de bois, les chiens dorment sur le sable chaud. Tout est silencieux, tendu et lumineux.

Sur le bord de la plage, des anémones écloses. Des guêpes et des abeilles s'y enivrent. Pourquoi Dieu, dans son infinie sagesse, n'a-t-il pas prévu que l'homme croirait tout benoîtement en lui, sans manières ni questions ? Avoir inventé cette chose si parfaitement inexplicable qu'est la fécondation des fleurs par les hyménoptères et avoir oublié de donner des signes tangibles de son existence : quelle négligence !

8 juin

Un aboiement. Par réflexe, je me rue. Un bruit de moteur grossit dans le lointain. Il est 5 heures du matin, une barque arrive du sud. À la jumelle, je reconnais l'un des petits bateaux d'aluminium de Sergueï. Quinze minutes plus tard, il aborde, accompagné de Youra aux yeux tristes. Le thé chauffe et, sur la table, j'ai disposé les blinis de la veille. Quand ils entrent, je suis assis et tout est en ordre. Sergueï ne s'en remet pas et parle de « la discipline des gens qui lisent ». Voilà qui relève le crédit de la France à peu de coût. La cabane rutilante comme un poste de guet prussien. Il ne sait pas que sans les chiens, je serais encore en train de ronfler. J'ai dû être tavernier dans une vie antérieure. Je sers mes hôtes avec un empressement matiné d'agacement. Une visite impromptue est un bouleversement en même temps qu'une joie. Les deux hommes sont partis de Pokoïniki hier soir, ont louvoyé entre les îles de glace pilée et se dirigent vers Iélochine. Cette année, ils sont les premiers à naviguer après la débâcle. Sergueï me déroule la chronique des coups bas et des rancœurs entre les inspecteurs des postes de garde. La théorie critique du dessèchement moderne, formulée par Emerson et Ellul, prolongée par Julien Coupat et les nostalgiques du lien communautaire, ne tient pas. Ce n'est pas l'entassement dans le *parc urbain* qui rend méchant, ni le stress provoqué par la pression marchande qui transforme l'homme en rat hargneux, ni la rivalité mimétique de la promiscuité qui « *commande aux frères de se haïr* » (Coupat dans *Tiqqun*). Au Baïkal, séparés par des dizaines de kilomètres de côtes, vivant dans la splendeur des bois, les hommes se déchirent comme les voisins de palier d'une vulgaire mégapole. Changez le cadre, la nature des « frères » restera la même. L'harmonie des lieux n'y fera rien. L'homme ne se refait pas.

Sergueï me fait le plus beau compliment de mon existence : « Ta présence ici dissuade les braconniers. Tu auras sauvé quatre ou cinq ours. » Nous lubrifions ces amabilités avec une bouteille de vodka. Youra, sauvage, ne dit rien, ne boit pas et se tient en retrait, avalant

de temps à autre un oignon ou un poisson fumé. Ils repartent vers Lélochine où ils ont à faire et me donnent rendez-vous pour le soir à Zavarotnoe où ils passeront la nuit.

Nous avons vidé la bouteille mais vingt-cinq kilomètres de kayak constituent un exercice qui dissout toute migraine. J'avironne lentement, musardant dans les baies. J'avance à pas de loutre et l'étrave du bateau fend les heures de silence. Bêk et Aïka sont un petit point noir et un petit point blanc au pied des coulées. Un busard me scrute au sommet d'un frêne. Les harles ricanent. Je coupe les caps à deux kilomètres des rives. Après six heures de nage, Zavarotnoe. Sergueï, Youra et quelques pêcheurs sont devant un feu près de la grande cabane de leur ami V.M.

Le lac s'endort, les bêtes se calment. Jusqu'à 3 heures du matin, nous alimentons le feu, avalons des poissons fumés et vidons des bouteilles. J'aurais aimé m'écrouler dans la chaleur d'une cabane. La Russie m'a appris à ne jamais escompter la moindre réparation après l'effort. Toujours se préparer à se détruire à coups de vodka après s'être esquiné à force de kilomètres.

L'un des pêcheurs, Igor, ne tient pas la vodka. Il rend en sanglots ce qu'elle fournit en éthanol et s'effondre dans mes bras en évoquant l'enfant qui ne vient pas. Je me souviendrai toute ma vie de ses grosses larmes dans la nuit où traîne encore le cri des mouettes. Avec sa femme, ils ont recouru aux offices d'un chamane spécialiste de la fécondité et aimeraient à présent séjourner dans les temples tibétains où le pouvoir des bodhisattvas pourrait fertiliser leurs entrailles. Je n'ose le consoler en lui disant que la termitière humaine est pleine à craquer. Que Claude Lévi-Strauss désignait comme des « vers à farine » les milliards d'humains entassés sur une sphère trop étroite et constatait que nous étions en train de nous intoxiquer. Que le vieux maître, inquiet de voir la pression démographique mettre la Terre sous tension, « s'interdisait toute prédiction sur l'avenir », lui qui était né dans un monde six fois moins peuplé. Que Montherlant place ces paroles dans la bouche du souverain de *La Reine morte*, lorsqu'il découvre la grossesse de sa fille : « Cela ne finira donc jamais ! » Que lancer un nourrisson dans la fosse aux lions n'est peut-être pas la plus sage des choses à faire. Et que le désir de paternité se combat aisément par l'entretien d'un petit fonds de pessimisme.

9 juin

J'avais apporté la *Vie de Rancé* dans le kayak, décidé à passer une agréable journée à Zavarotnoe en compagnie du maître de l'érémisme spirituel mais à midi, par remords de laisser le soleil faire sa course seul, je me retrouve en pleine lumière à promener ma gueule de bois sur les schistes de l'ancienne mine de Zavarotnoe. Jusqu'à

l'effondrement de l'Union soviétique, des « hommes libres » éventraient la montagne à la recherche de microquartzite. Ils ont laissé sur les versants une route en lacets — une *serpentine* comme on dit en russe, selon l'acception française du XVIII^e siècle — jonchée de cadavres de moteurs et de chenilles d'excavatrices. Mes vêtements sont en loques, j'ai le poil en bataille, l'haleine éthylique et l'œil jaune. Même les chiens ont piteuse allure, défaits par la course de la veille. À intervalles réguliers, nous nous effondrons tous les trois sur la piste pour laisser les photons du soleil nous recharger. À 1000 mètres d'altitude, nous atteignons la rupture de pente créée par la lèvre de l'ombilic d'un ancien glacier. Il règne dans ce cirque défoncé par la dent des machines l'atmosphère viciée de toute mine à l'abandon. Je m'élève jusqu'à 2000 mètres en crachant les scories de ma nuit. Là-haut, la vue sur l'envers du lac invite à l'aventure. Vivre, c'est continuer, et il y a une défaite dans le retour sur ses pas. Nous redescendons, titubant, par les couloirs de neige molle. Nos organismes n'avaient pas besoin de gravir 1500 mètres de dénivelé aujourd'hui. Il eût fallu lire Chateaubriand en buvant du thé noir, devant le ballet des eiders barattant la bonne crème noire du lac.

À 10 heures du soir, V.E., entouré de ses dix chiens, me sert la soupe dans sa maison qui tient davantage du chenil que de l'isba. Le sol est collé de graisse et sur le fourneau mijotent d'énormes cuves remplies d'abats de phoque et de quartiers d'élan : la pâtée des chiens. On croirait l'athanor d'un alchimiste de Courlande aux temps lotharingiens.

— Alors, la mine ? dit V.E.

— Très beau, là-haut, dis-je.

— Les chiens ?

— Ils ont suivi, les salauds.

— Avant, ce village vivait, on avait un petit restaurant. Aujourd'hui, une ruine.

— Tovarich, tu es nostalgique de l'Union soviétique.

— Non, les nostalgiques ne regrettent que leur jeunesse.

10 juin

V.E. me sert du phoque en daube au petit déjeuner. Cette viande est une charge nucléaire, elle explose dans la bouche et pulse sa force dans les vaisseaux du corps.

— Camarade, donne-moi du phoque, donne-moi un char et laisse-moi la Pologne ! dis-je.

— Ce n'est pas un proverbe russe.

— Ça pourrait.

— Ouais.

À présent mon ami nourrit ses dix chiens avec des ruses de catcheur.

Il s'agit de pénétrer dans la masse aboyante chargé d'un bidon et de flanquer les rations dans les écuelles en repoussant les assauts des chiens. Les miens se défendent pas mal au milieu de l'hostilité. Qui ne se bat pas ne mange pas.

Au retour, je bénis la viande de phoque de me donner sa force. Un vent contraire et une houle hachée me demandent sept heures d'effort pour prendre au lac vingt-cinq kilomètres. Les chiens m'attendent en faisant de courtes siestes sur les rochers ronds. J'ai les muscles au martyre. La déshydratation doit y être pour quelque chose. La Russie impose aux ivrognes de vivre en athlètes. La rive se traîne. Des phoques surgissent.

J'aborde et dors une heure, sur les galets tièdes, mêlé aux chiens, près d'un feu dont la chaleur débusque de leur repaire des araignées.

À 5 heures, je touche à mon rivage au moment où un chalutier s'approche et plante son étrave d'acier sur les galets. Le capitaine me demande si les deux passagers hollandais peuvent descendre un instant.

Erwin travaille à Sakhaline pour une compagnie pétrolière. Sa femme parle un français parfait. Les deux enfants sont rouges et plus sages que mes chiens. La cabane doit leur paraître un rêve : la villégiature de Blanche-Neige peuplée par un des sept nains. Nous buvons un thé de manière très civilisée, debout sur la plage. Ils restent quinze minutes et prennent une photo, ce qu'on fait toujours lorsqu'on n'a pas six mois devant soi. En haut de la coupée, Erwin lance :

— J'ai un *Herald Tribune*, vous le voulez ?

— Oui, dis-je.

— Il date de la semaine dernière.

— Pas à ça près.

Il me le jette et je me dis que se faire livrer le *Herald Tribune* dans la taïga par porteur batave sur bateau de pêche russe vaut bien d'avoir vécu trente-huit ans.

Les nouvelles : des fillettes afghanes abusées par leurs proches puis répudiées par leurs mères. Des femmes fouettées par des mollahs (photo). Des chiites irakiens font exploser des sunnites et quelques-uns des leurs dans le tas parce que l'explosion des IED n'est pas une science exacte (photo). Des Turcs rappellent leurs diplomates en poste en Israël (analyse). Des atomistes iraniens se rengorgent parce que les programmes avancent à grands pas. À la page quatre, je me dis que je resterais bien quelques mois de plus ici. Le papier du *Herald* convient très bien à l'emballement du poisson sibérien.

11 juin

Rancé est un saint Antoine des latitudes tempérées. Un fou de Dieu sans dunes de sable ni scorpions. XVII^e siècle : un homme couvert

d'honneurs et de richesses décide de mourir au monde. À trente-sept ans, il cingle vers les solitudes « sans mémoire et sans ressentiment ». Le portrait de Rancé par Chateaubriand est effrayant. Sans prémices, il quitte les lambris, renie sa vie, entre en pénitence. Prenant l'Évangile à la lettre, il s'acquitte de sa dette aux pauvres, puis, dans les collines du Perche, fonde l'ordre de La Trappe, une congrégation à la règle mortifère, une « Sparte chrétienne ». Dans la retraite, il alterne prière, écriture et méditation, inflige à son corps malade la mortification. Il vivra trente-sept années de solitude, perclus de souffrance, cloîtré dans la « désolation » des pierres. Trente-sept années de fête contre trente-sept années de silence : un prêté pour un rendu. Avec une maniaquerie de comptable, Rancé remboursera la dette dont il était redevable au diable. Il puisera « [ses] dernières forces dans [ses] premières faiblesses ». Dans une lettre à l'évêque de Tournai, il résumera tout : « On vit pour mourir. » Sa fuite me fascine autant qu'elle me repousse. Sa radicalité m'émerveille, son mobile me rebute. Il y a dans l'inquiétude de l'abbé une fièvre d'enfant qui s'exclamerait vers le ciel : « Je veux l'absolu et tout de suite ! » L'élan est superbe dans l'impatience. Mais son feu est morbide, dévorant tout ce qui n'appartient pas à l'espérance en l'au-delà. « Ce qui domine chez lui est une haine passionnée de la vie », écrit Chateaubriand au livre troisième. Il y a dans cette négation de la pâte terrestre le « nihilisme chrétien » que Nietzsche abomine dans *L'Antéchrist*.

Dans la taïga, je préfère moissonner les instants de félicité que m'enivrer d'absolu. Le parfum des azalées me cha touille plus agréablement que celui de l'encens. Je me prosterne devant les corolles ouvertes plutôt que devant un ciel silencieux. Pour le reste — simplicité, austérité, oubli, abandon et indifférence au confort —, j'admire et veux bien imiter.

12 juin

Ce matin, brouillard. Le monde annulé. Un temps pour les ondines. Quand le coton se dissipe, je pars pêcher à la rivière du cap des Cèdres du Nord. La pêche : on prend un poisson mais on perd du temps. Est-on gagnant ?

Je laisse dériver les mouches dans le courant et les maintiens entre deux eaux, à un mètre cinquante du fond. Là, les poissons se concentrent, cueillant la nourriture au déversoir des rivières. L'excitation quand le bouchon plonge : il y aura un dîner. Quand je tue les ombles, des frissons courent sur leur peau : la vie se retire en décharges électriques. La peau se ternit. La vie est ce qui nous colore.

13 juin

Dans la *Vie de Rancé*, cette citation des *Élégies* de Tibulle : « Qu'il est

doux d'entendre les vents déchaînés quand on est dans son lit. » Le vent se déchaîne tout le jour et je fais mon Tibulle.

14 juin

Le ressac a lavé les rochers. J'avance à pas précautionneux pour ne pas glisser. Les chiens craignent les vagues. Elles ont des dents pour mordre la terre. Les pointes des caps disparaissent sous l'écume. Le vent mène grand train dans la forêt sombre. La taïga craque. Parfois une mouette fuse. Sur les galets, des millions de mouches ont éclos. Elles couvrent des pans entiers de plage. Les chiens les avalent à coups de langue. Elles ne vivent qu'une semaine, convoitées par les bêtes, offrant des protéines à peu de compte. Le sable est constellé de traces plantigrades. Les ours sont descendus au festin.

Les chiens n'arrivent pas à traverser la rivière Lednaïa. Aïka a sauté sur un rocher au milieu du courant et attend que je vienne la chercher, à gué dans le bouillon. Bêk gémit à la mort, convaincu que nous complotons son abandon. Je traverse à nouveau pour le faire passer sur mes épaules. Pour franchir la zone accore au nord de la rivière, je m'élève sur des pentes lardées d'éboulements. Ces falaises et leur façon de vous susurrer : « Viens mon petit chéri, viens par ici. » La grande fâcherie du vent me donne des ailes.

J'atteins la rivière que je convoitais : un torrent cascasant, à trois kilomètres au nord de la Lednaïa. L'endroit est poissonneux mais il faut trois heures pour le gagner. Les chiens furètent un moment puis s'endorment sous les coiffes de rhododendrons. J'admire leur faculté à sombrer au moindre répit. Ma nouvelle devise : en toute chose imiter le chien ! La bionique consiste à s'inspirer des inventions de la biologie pour les appliquer à la technique. Il faudrait fonder l'école de l'éthobionique. On s'inspirerait du comportement animal pour conduire nos actes. Au moment d'agir, au lieu de demander conseil à nos héros — qu'auraient décidé Marc Aurèle, Lancelot ou Geronimo — on se dirait : « Et maintenant, que ferait mon chien ? Et un cheval ? Et le tigre ? Et même l'huître (modèle de placidité) ? » Les bestiaires deviendraient nos livres de conduite. L'éthologie serait promue science morale. J'interromps mon rêve lorsqu'un omble entraîne mon bouchon de liège par le fond. Ce soir, je rapporte quatre poissons à la cabane. Et je les dévore car c'est ainsi qu'agissent les bêtes.

15 juin

Les mouches de roche. Elles dégoulinent des troncs et des falaises en coulées soyeuses. Elles sont manne sacrée. Le mois de juin où les bêtes ont besoin de toute leur vigueur pour s'aimer constituait un problème dans le cycle de la vie. Comment faire la soudure entre le réveil de

mai et l'abondance de juillet ? La nature a prévu les mouches. Ces pauvres insectes sont offerts en pâture. Ils sont destinés à fournir l'énergie pendant les semaines de pénurie. Dans quinze jours, une fois l'office rempli, ils disparaîtront. Ils auront connu une brève existence, sacrifiée à l'intérêt biologique commun. Pourtant, ils n'oublient pas de vivre. Au moindre rayon, ils vibronnent, tremblent d'une vibration légère et s'accouplent. Un affairément qui ressemble au tressaillement d'une joie tue. Ils me plaisent tellement que je me tords les chevilles à tenter de les éviter sur les galets des plages.

16 juin

Et puis tout s'écroule. Sur le téléphone satellite que je réserve aux urgences et n'ai pas utilisé encore, cinq lignes s'affichent, plus douloureuses qu'un coup de fer rouge. La femme que j'aime me signifie mon congé. Elle ne veut plus pour homme d'un fêtu dans les courants. J'ai péché par mes fuites, mes dérobades et cette cabane.

Lorsqu'elle m'est revenue, il y a trois ans, après des années d'absence, je partais pour un reportage sur les bords du Baïkal. Elle me quitte et je suis devant les mêmes rives. Pendant trois heures, j'erre sur la plage. J'ai laissé s'envoler le bonheur. Vivre ne devrait consister qu'en ceci : prononcer sans cesse des actions de grâce pour remercier le destin du moindre bienfait. Être heureux c'est savoir qu'on l'est.

Il est 5 heures du soir, la douleur afflue par vagues. Par moments, elle me donne quelque répit. J'arrive à nourrir les chiens, à pêcher même. Mais le mal revient toujours, doué d'une vie propre : plomb fondu dans les nervures de l'être.

Je rêve d'une petite maison de banlieue avec chien, femme et enfants protégés par une haie de sapins. Dans toute leur étroitesse, les bourgeois ont tout de même compris cette chose essentielle : il faut se donner la possibilité d'un bonheur minimum.

Je suis condamné à demeurer dans ce huis clos plein de canards stupides, face à ma peine.

Je dois concentrer mes forces à atteindre la prochaine heure. Je me plonge dans un livre. Dès que je lâche la lecture, les cinq lignes du message hurlent dans mon crâne.

Je ferme les livres et pleure dans le poil de mes chiens. Je ne savais pas que la fourrure des bêtes absorbait si bien les larmes. Sur la peau des êtres humains, elles glissent. Les chiens, d'habitude, sautent partout à cette heure. Ce soir, ils se tiennent tranquilles sous mon misérable petit déluge, penchant un peu la tête. Je n'ai qu'un pistolet à fusée de phosphore pour me faire sauter la cervelle. Résultat même pas garanti. Un phoque apparaît au-dessus de la ligne d'eau, juste devant la plage... Je me dis que c'est elle, venue me sourire. Il faut que

j'obtiens de lui parler une dernière fois. Nous sommes toujours en retard de vivre. Le temps n'offre pas de deuxième chance. La vie se joue à un coup. Et moi qui me suis enfui dans la forêt, la laissant derrière moi.

Je lis à m'épuiser car si mes yeux se détournent, la peine m'étouffe et force à me lever. La nuit, je crois entendre des bateaux. Ce sont mes yeux qui bourdonnent.

17 juin

Je suis cadennassé dans l'éden que je me suis bâti. Le ciel est bleu mais noir. Étrange comme le temps vous retire son amitié. Hier encore, il glissait, soyeux. Chaque seconde, à présent, une aiguille.

Avoir trente-huit ans et être là, sur une plage, à ramper en demandant à un chien pourquoi les femmes s'en vont.

Sans Aïka et sans Bêk, je serais mort. Je coupe le bois de 16 h 30 à 18 h 30, jusqu'à ne plus pouvoir tenir la hache. « Seul le plus pur des cœurs peut devenir meurtrier à cause d'autrui », écrit Jim Harrison dans *Dalva*. La vague revient. Les larmes sont tenues en respect par la lecture. Dans les films, les loups reculent devant la flamme des torches.

J'ai sabordé le navire de ma vie et m'en suis rendu compte quand l'eau parvenait aux plats-bords. Question : il est 7 heures, comment parvenir à 8 ? La soirée est belle, avec des nuages pompadour un peu ridicules comme ces glands de velours sur les rideaux des vieilles dames. Les poissons viennent respirer à la surface. Leur baiser à l'onde laisse des cercles qui s'élargissent, s'effacent.

Je griffonne toute la journée dans mes petits carnets noirs. Écrire n'importe quoi pour ne pas souffrir. Les carnets : des personnages pleins de souvenirs, d'anecdotes et de pensées. Je lis *Les Stoïciens* : on trouve dans leur pratique de quoi s'endurcir, premier pas vers la consolation. J'ai envie de moucher ma peine dans cette forêt qui ne sait rien du chagrin. La vie partout : des canards, des phoques, un ours dans les jumelles en bas de l'éminence où j'aime aller me reposer. C'est l'heure du soir où chacun rentre chez lui et adresse un dernier merci à ce nouveau jour de vie.

Mon corps est compressé de peine. Les hautes pressions du chagrin peuvent-elles provoquer un œdème du cœur ?

Seul horizon d'espoir, l'arrivée, prévue demain, de Bertrand de Miollis et Olivier Desvaux, deux amis peintres qui voyagent en Russie et ont promis de me visiter. Sergueï doit les amener en bateau. Le hasard des calendriers va les conduire ici au moment où je suis aplati comme une flaque de goudron sur une plage.

Je ne vais rien leur dire, leur cacher mes larmes, me servir de leur présence pour rester en vie.

18 juin

Tenir, et pour tenir puiser la force dans l'infinie solidité des petits chiens. La nature est tout à sa joie d'avoir obtenu l'usufruit d'un nouvel été. À 6 heures, un bruit de moteur me tire de l'hébétude. Un point noir au sud : ma délivrance. Je reçois Miollis et Desvaux comme une bénédiction, ils vont distraire ma danse macabre. Sergueï s'en retourne sans même vider un verre, car la houle se lève. Devant le lac, j'assois les deux peintres à la table de bois et tire de leurs sacs les victuailles apportées d'Irkoutsik. Du vin, de la bière, de la vodka et du fromage sec. Nous nous saoulons à en tomber. L'alcool fait ses ravages dans nos veines. Au moins balaie-t-il tout chagrin.

19 juin

Le bonheur dure une seconde. Lorsque l'on se réveille, à l'aube, il y a un moment agréable, juste avant que la conscience se souvienne et que le cœur se serre.

Depuis l'apocalypse du 16 juin, j'ai lu deux comédies de Shakespeare, le *Manuel* d'Épictète et les *Pensées* de Marc Aurèle, *Les Aventuriers* de Giovanni et un polar de Chase, *Eva*. L'auteur décrit un sale mec dont le caractère assèche tout et crée le désert autour de lui. Ce type, c'est moi. Ma main guidée par des mouvements mystérieux, après la désintégration de mon cœur, est allée chercher dans le rayonnage les livres qu'il me fallait lire. Marc Aurèle m'a aidé. Giovanni m'a montré ce que j'aurais dû être, Chase me figure ce que je suis. Les livres sont plus secourables que la psychanalyse. Ils disent tout, mieux que la vie. Dans une cabane, mêlés à la solitude, ils forment un cocktail lytique parfait.

Le rabot de la vodka sculpte notre gueule de bois. À midi, Miollis et Desvaux émergent, ils ont dormi sur le plancher de la cabane. Pour distiller le poison, nous par tons à pied vers la Lednaïa et déjeunons sur les replats herbeux qui dominent la falaise de la rive droite. Les chiens courent après les canards. Toute cette joie !

Deux chevalets plantés sur une plage devant des peintres de blanc vêtus composant leurs tableaux à petites touches précautionneuses, des chiens couchés à leurs pieds dans l'air mauve d'une soirée sibérienne, est un spectacle d'une douceur très classique. Je ne me lasse pas de regarder Miollis et Desvaux. Ils voyagent depuis un mois en Sibérie et peignent « sur le motif » comme ils disent, dans la plus pure tradition des peintres ambulants de la Sainte Russie. Ils mettent l'espace à plat à l'aide de lumière et d'un peu de temps. J'écris ces lignes pendant qu'ils achèvent leurs tableaux. La cabane prend un air d'atelier d'artiste. Une villa Médicis pour moujiks.

20 juin

Dans l'aube, je me livre à une séance de pose, assis à ma table de travail. Les deux ambulants ont monté les chevalets dans la cabane. Miollis a une tête de trouvère allemand et Desvaux de pâtre suisse. Desvaux maîtrise une technique sage, appliquée et bienveillante, il fait toujours mouche. Miollis est plus irrégulier, rate parfois sa toile mais produit de temps à autre une pépite échevelée. Ce matin, ils peignent un homme au cœur défoncé. Il est facile de cacher ce que l'on ressent. Les « villages Potemkine » étaient édifiés en hâte par les ministres russes dans les campagnes. Des façades repeintes et restaurées à la hâte cachaient des taudis. Le tsar inspectait ses terres, ne voyait que des décors de carton et regagnait son palais, le cœur satisfait.

La gaieté de Miollis et la douceur de Desvaux me dérivent de ma peine. Sans elles, le crabe du chagrin me boufferait.

En une journée, ils peignent la cabane, les chiens, la plage. Il faut autant de culot pour prétendre faire tenir la beauté de ce lieu sur une toile que dans les dix mots d'un aphorisme.

21 juin

Ce matin, un gros bateau passe au large. Dix minutes après, l'onde de son sillage vient mourir sur la grève et je reçois dans cette vague comme la désagréable intrusion du monde extérieur sur mon carré virginal.

Les peintres passent la journée à capter les lueurs traversées d'oies sauvages. Ils sont devant leur chevalet comme devant une fenêtre dont il leur resterait à inventer la vue.

Je monte déjeuner au sommet de la butte éboulée avec les chiens. Là-haut, ils fixent la mer, pensifs, bavant. Il y a cinq jours, ces petits-là m'ont tendu la patte et sauvé de la noyade.

Le soir, la pêche. Desvaux attrape un dîner pour trois personnes et deux chiens. Sa silhouette se détache sous le grand frêne du cap, ployé au-dessus de l'eau. Sur les pentes, la lumière ne veut pas descendre, s'accroche aux éperons des falaises. Un éclat d'argent au bout de la ligne : le lac lâche ses fruits. Écrire, peindre, pêcher, trois façons de rendre ses devoirs au temps.

22 juin

Du pollen s'est déposé sur le lac et ourle le littoral de traînées jaune vif. Des papillons morts dérivent à la surface. À tout moment, des phoques émergent et fixent la rive. Ils contrôlent que le monde est toujours en place, vérifient qu'ils ont bien fait de choisir les profondeurs.

Pas un bruit, pas un bruit, parfois un papillon.

« Le silence, ornement des solitudes sacrées » (*Vie de Rancé*) .

Miollis et Desvaux enchaînent les tableaux, offrandes accordées à l'esprit des lieux. L'infinie supériorité du tableau sur la photo. Celle-ci ponctionne le point précis d'un instantané dans le flux de la durée et l'écartèle sur l'à-plat. Les peuples premiers n'avaient pas totalement tort de voir un vol dans le cliché photographique. Le tableau propose une interprétation historique d'un moment qui vivra longtemps sous la paupière de son contemplateur, il n'interrompt pas la course du temps : sa confection elle-même est fluide, elle s'inscrit dans un long intervalle de composition.

23 juin

Peu avant l'aube, nous partons pour une course de six heures au long des grèves.

Miollis et Desvaux rentrent à Irkoutsk et sont convenus d'un rendez-vous avec l'équipage d'un bateau qui appareille ce matin de Zavarotnoe, à vingt-cinq kilomètres de la cabane. Nous avons l'air de trois peintres juifs fuyant le long de la Vistule après avoir jeté tout le contenu de leur atelier dans des besaces. Les énormes sacs à dos nous écrasent, remplis de vingt-cinq kilos de tubes de gouache, de lotions acryliques, d'encyclopédie de la peinture russe et surmontés des chevalets. Au cap des Cèdres du Milieu, nous saluons le fantôme de l'ermite. Près de l'étang attendant à la ruine de la cabane, nous trouvons un cadavre d'ours. Accotée à un immense frêne du cap des Cèdres du Sud une fourmilière ruisselle de vie : des millions de squelettes s'emploient à se construire un corps. Des bernaches foncent vers le nord à s'en décrocher le cou. Je perds du temps à chercher l'ancienne piste des géologues dont V.E. m'a parlé. Elle court à cent cinquante mètres en surplomb du lac, mais la saignée est envahie de baliveaux qui entravent davantage la marche que les galets de la grève.

À Zavarotnoe, Miollis et Desvaux sautent dans le bateau dont nous entendions chauffer les diesels, une heure avant d'arriver à la station. Nous avons à peine le temps de nous serrer la main. J'aime bien ces départs, ils ressemblent à des chutes.

Le soir, Sergueï, Youra aux yeux tristes et Sacha aux doigts coupés débarquent en bateau à Zavarotnoe. Nous préparons un festin de poissons fumés, de foie de nalim, de caviar à l'oignon sauvage et de cerf grillé. Sacha nous verse son tord-boyaux maison. Il y a dans la manière que ces Russes ont de vider leur verre et d'empoigner les quartiers de viande une fierté d'échapper à toute chaîne commerciale. Ils tirent exclusivement leur approvisionnement des ressources de la forêt. Vivre en ponctionnant ce qu'il faut dans les bois garantit le bonheur. Ces hommes sont autonomes dans l'ordre des choses pratiques mais restent liés aux traditions des pères. Ils se tiennent aux

anti podes des libres-penseurs qui ont arraché les liens à Dieu et aux princes mais dépendent de la ville et des services pour se nourrir, se déplacer ou se chauffer. Qui a raison ? Le moujik autarcique qui remet son âme au ciel mais ne pénètre jamais dans un magasin ? Ou le moderne athée, affranchi de tout corset spirituel, mais qui est contraint de téter les mamelles du système et de se plier aux injonctions imposées par la vie en société ? Faut-il tuer Dieu, mais se soumettre aux législateurs, ou bien vivre libre dans les bois en continuant à craindre les esprits ? L'autonomie pratique et matérielle ne semble pas une conquête moins noble que l'autonomie spirituelle et intellectuelle. « L'on oublie que c'est surtout dans le détail qu'il est dangereux d'asservir les hommes. Je serais pour ma part porté à croire la liberté moins nécessaire dans les grandes choses que dans les moindres [...] », écrit Tocqueville au chapitre de *De la démocratie en Amérique* consacré à l'« espèce de despotisme que les nations démocratiques ont à craindre ». Ce soir, vidant les bouteilles avec les coureurs de la taïga, je choisis mon camp. Pour les dieux, les princes et les bêtes, et contre le code pénal !

Soudain, Sergueï : « On te ramène ! » Et nous nous livrons à cet exercice où les Russes excellent : porter un toast, lever le camp dans la précipitation, jeter des sacs dans une barque, mettre les gaz vers n'importe où. N'importe où pourvu que le vent gifle, que le monde tangué et que l'ivresse emporte tout en ménageant l'espoir de quelque chose de nouveau, au bout du chemin.

Nul endroit n'est plus propice à la méditation qu'une barque d'aluminium voguant sur un lac embrouillardé. Parfois, le fil d'une falaise réussit à déchirer le rideau de brume. Des parcelles de rives apparaissent et se voilent. Je hais les manifestations. Sauf celles de la beauté. Cette navigation ressemble au processus de la pensée : l'esprit chemine dans l'ouate et soudain, une trouée permet d'entrevoir quelque chose. Jusqu'alors, on flottait dans l'informe. Une éclaircie permet de nommer les ombres.

Sergueï coupe les gaz et nous buvons un verre dans le silence humide. Nous ingurgitons de l'alcool depuis des heures et sommes à tordre. Vautré sur les bidons et les filets de pêche, tirant sur mon clope, passager d'un bateau qui va dans le brouillard, conduit par un capitaine ivre, je me sens rasséréné. Ayant perdu ma femme, je n'ai plus rien à perdre. Le malheur détache les amarres. Le bonheur est une entrave à la sérénité. Heureux, j'avais peur de ne plus l'être.

24 juin

Pour la Saint-Jean, le ciel déploie un spectacle superbe. Tout le jour, des nuages de foehn s'enroulent sur les crêtes, chapeautent les sommets et couvrent la forêt avec la douceur d'une main qui voudrait

cacher les amours des bêtes impudiques.

Dans le hamac, j'étudie la forme des nuages. La contemplation, c'est le mot que les gens malins donnent à la paresse pour la justifier aux yeux des sourcilleux qui veillent à ce que « chacun trouve sa place dans la société active ».

25 juin

Encore un jour à regarder le ciel. Des nuages d'insectes dans la poudre solaire. Plus tard, une lune couleur saumon remonte le courant de la nuit pour aller pondre dans un berceau de nuages son œuf unique et monstrueux. En termes plus simples, elle est pleine et sanglante.

26 juin

Le spectacle bouleversant des papillons noyés. Des centaines d'insectes flottent à la surface du lac. Certains trouvent encore la force de se débattre. Je transforme mon kayak en patrouilleur de sauvetage et recueille délicatement les insectes, un à un. Pauvres fleurs du ciel tombées au champ d'honneur. Bientôt, trente papillons décorent d'étoiles molles mon embarcation bleue. Je suis le pilote d'une arche pour hyménoptères.

27 juin

Je rejoins Iélochine, vent dans le dos. Le temps vire à la tempête et emporte tout espoir de soleil. Iélochine prend son air de station sinistre. J'ai rendez-vous avec Mikhaïl Hippolitov, un inspecteur de la réserve. Il a promis de m'emmener en tournée d'inspection dans une cabane située à une journée de marche au-delà des crêtes. À midi, par grand vent, écrasé sous un sac de vingt-cinq kilos (le poids de la vodka et des boîtes de conserve), je peine à suivre Hippolitov qui trotte dans la taïga. Nous gravissons les pentes boisées au-dessus du promontoire d'Iélochine. Hippolitov part comme un boulet de canon, ralentit, décrète de courtes haltes, se relève et finit par se retrouver à deux cents mètres au-dessous de moi. Sous le col, à 1300 mètres, alors que la bourrasque apporte des paquets de pluie, il faut un thé à mon ami. La situation devient très russe : couchés dans la bourrasque sous les ramures de pins nous attendons que le petit feu chauffe notre demi-litre d'eau entre les ardoises schisteuses.

Deux ensemlements ouverts dans la crête et recouverts d'une calade de graphite livrent l'accès à un haut plateau marécageux. Les rafales forcent et nous laissons passer un violent grain, couchés derrière une saillie de roche. Marcher pendant des kilomètres sur le lichen spongieux est voluptueux. On rêverait d'être herbivore. Des perdrix claquent sous nos pas. Des siècles de vent ont donné aux pins nains

des formes de boyaux. Des filaments de mousse espagnole dégoulinent des arbres. Dans les marais, le principe de pesanteur agit davantage sur la végétation que l'élan vers le ciel. Dans la vallée que nous raccordons, un cèdre millénaire se déploie. Il a connu les temps des hordes mongoles. Passent les bois de sapins, les affluents cristallins, les replats infestés d'insectes et les bourniers où nos bottes s'enfoncent à la garde. Par N 54°36.106' / E 108°34.491 nous atteignons la cabane d'Hippolitov, construite il y a deux ans à l'exacte frontière de la réserve naturelle. C'est un havre de trois mètres sur trois bâti sur le flanc d'une vallée où serpente une rivière. Une montagne conique hérissée de résineux ferme l'horizon. La rhubarbe et l'oignon sauvages, l'ail aux ours poussent à profusion. Des nuages de moustiques assurent la garde. Nous sommes dans un de ces endroits que j'affectionne : un confin où la lumière du soir tombe avec plus de douceur qu'ailleurs, comme prise de pitié.

Mikhaïl me fait les honneurs : salade d'herbes sauvages à la mayonnaise, vodka au poivre et soupe de saindoux. Je sors de mon sac une bouteille de trois litres de bière que nous séchons avant qu'elle ait eu le temps de faire pschit.

28 juin

La vallée que nous remontons à pied est encombrée de végétation. Nous avançons en titubant : deux ivrognes qui auraient décidé de gravir un col en revenant du bar. Chaque pas est arraché à un éboulis de pierres, un entrelacs de racines ou une fondrière. La rivière passe, indifférente, elle a un long chemin à faire jusqu'aux eaux de l'Arctique en prenant par la Lena. À 1200 mètres, la forêt laisse aux pins nains le soin de masquer les roches. Fidèles au principe russe selon lequel rien — ni la guerre ni l'exode — ne saurait faire manquer l'heure du thé, nous consacrons une heure à enflammer quelques brindilles gorgées d'eau. Allongés dans une flaque, sous la pluie, sirotant l'eau tiède, nous conversons agréablement.

— Tes livres sont traduits ?

— Quelques-uns.

— En quoi ?

— Finlandais, italien, allemand.

— Russe ?

— Non.

— C'est normal, nous sommes encore primitifs.

Les rhododendrons entravent le passage. Il faut forcer les massifs en fleur pour passer. Le col est occupé par un petit marais. La pluie redouble. Hippolitov me suggère de rentrer mais je ne me vois pas replonger dans la forêt algueuse pour me carapater tout le reste du jour dans un duvet humide. Nous gravissons les versants qui portent

un plateau couvert de « toundra endémique ». Le lichen y est plus spongieux qu'une moquette de nouveau riche moscovite. Quatre rennes sauvages pâturent près d'un névé et nous tentons un contournement de Comanche. À cent mètres des bêtes, dissimulés par un rhododendron, nous nous apercevons que nous ne sommes pas les seuls. Un ours brun est en approche. Il nous détecte et se fige. L'impression de faire concurrence à un ours à l'heure du repas est désagréable. Je dégoupille ma fusée au phosphore et Hippolitov charge sa 7.62. Le claquement de la culasse épouvante les rennes qui s'égayent. L'ours doit nous maudire mais ne risque pas un geste. On croirait une statue qui aurait mangé son piédestal. Il se dresse sur ses pattes. Il faut attendre quelques secondes avant de savoir s'il choisira la charge ou le demi-tour. Ce jour-là, pas besoin de faire feu, nous fixons longtemps la douce ondulation, par-dessus les buissons, de la fourrure en fuite.

Il faut deux heures de marche pour retrouver l'affluent par lequel nous sommes descendus hier. Hippolitov a un plan. Il y a un an, il a apporté un poêle de fonte jusque-là et voudrait bien que je le convoie jusqu'à la cabane. J'en suis quitte pour deux heures de gymkhana chargé des trente kilos du poêle dont les deux coins inférieurs me labourent le dos pendant que les deux coins supérieurs s'accrochent dans les branchages, provoquant à chaque pas un déluge d'eau froide très vivifiant. Je dois ressembler à ces porteurs de l'Himalaya qui charriaient à travers les jungles népalaises les objets les plus incongrus : malles de cuir, gramophone en acajou et tub pour le bain des officiers...

29 juin

Si l'on m'envoie un jour dans une capsule spatiale, je saurai ce que représente une journée entière couché sur un châlit à côté d'un compagnon de galaxie. J'ai emporté le *Traité du désespoir* de Kierkegaard dont je ne conseille la lecture à personne qui aurait à s'enfermer dans une cabane par temps de pluie. La petite radio d'Hippolitov crache à débit constant des informations sur la guerre de 1941-1945 et des chansons pop. La pluie tombe. Manque d'imagination consternant du ciel.

— Mikhaïl.

— Quoi ?

— On n'a pas de chance avec la pluie.

— Il y a moins de moustiques du coup.

— Ah, oui.

Hippolitov a oublié son livre à Iélochine et regarde le plafond d'un air hagard comme s'il allait s'animer de motifs merveilleux. À 4 heures de l'après-midi, pris d'une soudaine fièvre d'action, nous remplaçons

le vieux poêle avec le nouveau et, dans la bonne chaleur qu'il diffuse, nous vidons trois petits verres de vodka conformément à la tradition qui impose de fêter « la première vapeur ». À 6 heures, une bruine succède à la pluie et nous partons gravir l'éminence pyramidale qui flanque le bord oriental de la vallée. La pluie revient au moment où nous nous mettons en marche. Les rideaux de lichen sont des voiles liquides. Les mousses avalent nos bottes. Les moustiques ne trouvent pas l'espace de voler. Il faut une heure pour gravir les 300 mètres de dénivelé couronnés de cèdres vieux de trois cents ans. Les arbres paraissent en ruine. Sur les bords d'une ancienne tanière d'ours, les clochettes lie-devin des orchidées sauvages mettent un peu de joie dans ce monde.

La nuit, je suis réveillé par une souris qui est entrée dans mon duvet, ce qui est moins effrayant qu'une araignée mais plus désagréable qu'une danseuse du Kirov.

30 juin

Dans une rue d'Irkoutsk, on prendrait Hippolitov pour un bon père de famille aux cheveux grisonnants et à la vie rangée. Chaque année, il passe quelques mois en forêt, seul, visitant ses six cabanes disposées le long d'une ligne de cent dix kilomètres et renouant avec cette certitude de certains Russes que l'existence en ville ne doit constituer qu'un interlude à la vie dans les bois.

Nous rentrons. La pluie, toujours. Les buissons transis ont l'air de rêver à la Thaïlande. Enfoncé dans ma capuche, je me souviens de mes escalades dans les calcaires odorants de la Provence. La marche sous la pluie, usine à souvenirs.

Dans la jungle tropicale, la chaleur et l'humidité favorisent la profusion de la vie. La croissance dans la taïga ne bénéficie pas de ces conditions d'incubateur biologique. Là où la jungle chaude produit sans discontinuer, la taïga conserve. Ici, la croissance végétale est lente mais la décomposition ne débarrasse pas les sous-bois aussi vite que sous les basses latitudes. Un cèdre sibérien met des années à pourrir. Dans les deux cas, un chaos végétal encombre le sol, fruit là-bas de l'exubérance et ici de la biostasie. La jungle froide est un musée végétal, la jungle chaude un laboratoire chlorophyllien.

À Iélochine, je retrouve les petits chiens et déjeune avec Volodia, Irina et Hippolitov de blinis aux œufs d'omble. Jamais assez de caviar. Mais beaucoup trop de vodka.

Puis, à grands coups de cuillère dans le café du lac, je m'enfuis chez moi.

JUILLET

La paix

1 er juillet

Une journée à la pêche. Un ichthyophage, nourri à la source d'un lac, subit une transformation psychophysiologique. Ses cellules s'alimentent de phosphore, son caractère s'imprègne de l'essence du poisson. Ce qu'il perd en force sanguine, il le gagne en placidité, en taciturnité, en habileté, en dextérité et en retenue.

J'attrape huit ombles. L'œil effaré des poissons comme s'ils avaient vu des choses interdites.

Aïka et Bêk me volent trois prises. Je n'ai même pas la force de le leur reprocher. Si j'élevais des enfants, ils finiraient voyous.

2 juillet

L'air est chargé d'insectes. Un vrombissement s'élève dans l'air aux premières lueurs et ne le désemplit qu'à la nuit. Des scarabées escaladent les poutres de la cabane, des capricornes colonisent mes étagères. Des taons aux yeux cauchemardesques agacent les chiens. Si ces insectes pesaient cinq ou dix kilos comme aux temps carbonifères, les hommes feraient moins les malins.

3 juillet

Le printemps, levée d'écrou de l'eau.

La cascade est libérée.

Le débit s'échappe par le minuscule goulet qui coiffe la paroi de cinquante mètres. Les voiles d'eau couvrent les schistes d'écheveaux blancs. Au prix d'une acrobatie sur une vire biseautant la paroi jusqu'au sommet, j'atteins la tête de la chute. La vision est vertigineuse de ce flux cristallin plongeant dans le vide. Et si c'était par désespoir que les cascades se précipitaient du haut des montagnes ?

Le soir, les chiens se battent. Le coup de sabre de leurs claquements de mâchoires. Cette plage grise. Y a-t-il plus belle surface pour assister à un combat de samourais, déambuler à la recherche d'un mot, déclamer un poème ? Je vis à la lisière d'un bois, devant une plaine d'eau, sur le fil d'un tombant géologique qui prend racine par 1500 mètres de fond et touche le ciel à 2000 mètres d'altitude. La cabane est à la croisée des espaces.

4 juillet

Le luxe ? C'est le déploiement devers moi de vingt-quatre heures, offertes chaque jour à *mon seul désir*. Les heures sont de grandes filles blanches dressées dans le soleil pour me servir. Si je veux rester deux jours sur le châlit à lire un roman, qui m'en empêchera ? S'il me prend l'envie au soir tombant de partir dans les bois, qui m'en dissuadera ?

Le solitaire des forêts a deux amours, le temps et l'espace. Le premier, il l'emplit à sa guise, le deuxième, il le connaît comme personne.

Qu'est-ce que la société ? Le nom donné à ce faisceau de courants extérieurs qui pèsent sur le gouvernail de notre barque pour nous empêcher de la mener où bon nous semble.

Je demeure dans mon hamac sous le soleil brûlant (+ 22 °C !). Quand j'écris sur la plage, les chiens viennent lentement se coucher à mes pieds. Version baïkalienne de l'épagneul reposant au pied de la liseuse, dans le manoir d'Irlande.

Des voiles, traînées humides, tapinent à la surface du lac.

5 juillet

Les insectes réagissent avec une sensibilité de sismographe à la moindre hausse de température. Dès que l'air gagne 3°, ils éclosent par millions et barattent l'air de vols fous. Copulation des capricornes. Les antennes se frôlent et les insectes s'aiment dans une immobilité statuaire. Je n'aurais rien contre la visite d'une jeune entomologiste slovène venue étudier le phénomène. Les canards, eux, évoquent la stabilité du ménage bourgeois. Ils glissent endimanchés, deux par deux, saluant légèrement de la tête les autres couples.

Le monde que je foule chaque jour, de la clairière au bord de l'eau, recèle des trésors. Dans l'herbe, sous le sable, des armées vaquent. Leurs soldats sont des bijoux. Ils portent armures vernissées, carapaces d'or, cottes de malachite ou livrées rayées. Aux Cèdres du Nord, je marche sur des joyaux, des brillants, des camées sans m'en douter. Certains sortent de l'imagination d'un joaillier *Jugenstil* qui se serait acoquiné avec un alchimiste faustien pour donner vie aux broches et aux émaux à la sortie du four.

Tenir en considération les insectes procure la joie. Se passionner pour l'infiniment petit précautionne d'une existence infiniment moyenne. Pour l'amoureux des insectes, une flaque d'eau deviendra le Tanganyika, un tas de sable prendra les dimensions du Takla-Makan, une broussaille se changera en Mato Grosso. Pénétrer dans la géographie de l'insecte, c'est donner enfin aux herbes la dimension d'un monde.

6 juillet

Quand le lac est d'huile, le reflet est si pur qu'on pourrait se méprendre sur la disposition de l'envers et de l'endroit du paysage. L'air cristallin transmet à la forêt l'écho de mes pagaies. Le reflet est l'écho de l'image, l'écho est l'image du son.

Je pêche un omble de trois kilos. Je lis Bachelard près de mon feu. Un brouillard d'estampe asiatique envahit la rive « belle comme l'imprécis, mobile comme un rêve, fugitive comme l'amour » (*La*

7 juillet

Insomnie. Regrets et découragements dansent un sabbat de sorcier dans ma boîte en os. Quand le soleil revient, à 4 h 30 du matin, la lumière chasse les chauves-souris et je m'endors enfin.

Est-ce la fatigue ? Lorsque je me lève, à midi, je flotte dans un doux abrutissement. Perspective de félicité : la journée ne doit rien m'apporter de neuf. Personne à l'horizon, pas une tâche à accomplir, nul besoin à satisfaire, aucun salut à rendre. Quelques révérences vespérales éventuellement au phoque de 6 h 30 et à une escadre d'eiders.

La cabane est le lieu du *pas de côté*. Le havre de vide où l'on n'est pas forcé de *réagir* à tout. Comment mesurer le confort de ces jours libérés de la mise en demeure de *répondre* aux questions ? Je saisis à présent le caractère agressif d'une conversation. Prétendant s'intéresser à vous, un interlocuteur fracasse le halo du silence, s'immisce sur la rive du temps et vous somme de répondre à ce qu'il vous demande. Tout dialogue est une lutte.

Nietzsche dans *Ecce Homo* : « On doit autant que possible éviter le hasard, l'excitation extérieure ; s'emmurer en quelque sorte fait partie de l'élémentaire sagesse instinctive, de la gestation intellectuelle. Irai-je permettre à une pensée étrangère d'escalader secrètement ce mur ? » Plus loin, cet éloge de l'hébètement impassible : « Je considère mon avenir — un vaste avenir — comme une mer étale : aucun vœu n'en vient rider la face de l'eau. Je ne veux pour rien au monde que les choses deviennent autres que ce qu'elles sont ; pour ma part je ne veux pas devenir autre. »

Par un mystère, je me suis dépossédé de tout désir au moment précis où je conquerrais le maximum de liberté. Je sens se développer dans mon cœur des paysages lacustres. J'ai réveillé le vieux Chinois en moi.

8 juillet

Le soir, je construis un feu sur la rive et y grille mes poissons.

Le soir est un songe qui meurt. Tous les ingrédients de la rêverie romantique se déploient vers 8 heures devant mes loges : l'eau dormante, les haillons de brouillard, les risées teintées de pastel, les oiseaux qui gagnent leurs couches en planant. La nature frôle le kitsch sans y verser jamais.

Aujourd'hui, je délaisse les livres. La mise en garde de Nietzsche dans *Ecce Homo* m'a frappé : « *Je l'ai vu de mes yeux : des natures douées, riches et "portées à la liberté", "crevées par la lecture" dès trente ans, devenues de simples allumettes, qu'il faut froter pour qu'elles donnent*

des étincelles, des "pensées". » Lire compulsivement affranchit du souci de cheminer dans la forêt de la méditation à la recherche des clairières. Volume après volume, on se contente de reconnaître la formulation de pensées dont on mûrissait l'intuition. La lecture se réduit à la découverte de l'expression d'idées qui flottaient en soi ou bien se cantonne à la confection d'un tricot de correspondances entre les œuvres de centaines d'auteurs.

Nietzsche décrit ces cerveaux fatigués qui ne parviennent pas à penser s'ils « ne compulsent pas ». Seule la goutte de citron a le pouvoir de réveiller l'huître.

D'où le rayonnement de ces gens qui posent sur le monde une vue libérée de toute référence. Les souvenirs de lecture n'interposent jamais leur écran entre ces êtres et la substance des choses.

Il y avait auprès de ma vie une fille qui savait oublier ce qu'elle avait lu. Elle nourrissait une dévotion pour toutes les formes du vivant. Nous traversons la Camargue. Nous ramions dans les marais salants, sur les canaux, le long des lagunes. Les escadres de flamants volaient dans les plumes du soleil couchant. Le soir, au bivouac, des nuées de moustiques. Je les écrasais, je les bombardais de produit chimique. La fille : « Moi, je les aime. Ils piquent mais il en faut pour chacun. En outre, grâce à eux, des zones infestées ont été préservées de l'homme et les autres animaux ont pu y vivre en paix. » Elle m'a quitté, il y a vingt-deux jours.

Mes amis Thomas Goisque et Bernard Hermann, convoyés par le bateau de Sergueï, atteignent la rive au soir venu. Selon la tradition des Cèdres du Nord, nous nous saoulons sur la plage, à la gloire des amours enterrées, des amitiés renouées. Goisque est ici pour un magazine de presse. Hermann est venu faire ce à quoi il consacre sa vie de sage zen depuis des décennies : contempler les nuances de la lumière sur la peau du monde. Il ressemble à un colonel de l'armée des Indes, veste de coton blanc et lunettes d'écaille. À cause de ses moustaches blondes et de son œil de soltnik pougatchévien, les Russes le prennent pour un ataman du Don. Et il leur répond dans un sabir hérité de ses voyages dans la Russie brejnévienne et khrouchtchévienne que s'il a des gènes créoles, juifs, celtes, baltes, hispaniques et teutoniques, il ne se connaît aucun ancêtre cosaque.

9 juillet

Sergueï a laissé hier une réserve de graisse de phoque. Je pagaie avec Goisque vers le sud pour déposer les quartiers nauséabonds sur les rochers dans l'espoir d'attirer un ours. De la table de ma plage, à la jumelle, je pourrai observer la scène. Je passe mes heures dans la promesse de l'ours.

Nous cohabitons gentiment avec Goisque et Hermann. Nous

pêchons, courons les ripisylves et discutons des subtilités de distinction entre le nihilisme russe, l'acceptation bouddhiste et l'ataraxie stoïcienne. Parfois Goisque et Hermann confrontent leurs souvenirs de soldats. La conversation oscille alors entre la poésie Shui quand elle devint Tang et les opérations du SDECE quand il devint le 11 eChoc.

10 juillet

Le ciel est plus prodigue de ses bêtes que la forêt. Aucun ours ne vient au rendez-vous de la graisse puante. Nombreuses sont les délégations de bernaches, de harles, de fuligules et d'eiders. Deux kayakistes allemands arrivent du nord au soir tombant. Ils plantent leur campement sur les plages du cap, à cinq cents mètres de la cabane, et viennent recharger leurs équipements électroniques sur mes batteries solaires. Il faut regarder leurs photos, leurs films, échanger des adresses Internet. Aujourd'hui, quand on rencontre quelqu'un, juste après la poignée de main et un regard furtif, on note les noms de sites et de blogs. La séance devant les écrans a remplacé la conversation. Après la rencontre, on ne conservera pas le souvenir des visages ou des timbres de voix mais on aura des cartes avec des numéros. La société humaine a réussi son rêve : se frotter les antennes à l'image des fourmis. Un jour, on se contentera de se renifler.

11 juillet

Les kayakistes allemands repartent sur leurs embarcations parfaitement grées. Au même moment, une escouade de quatre autres rameurs se présente dans ma baie. Ceux-là sont moins bien lotis. Équipement rapiécé : des Russes. Des sacs-poubelle font office de jupe étanche pour les hiloires. Ils sont vêtus de marinières de la flotte et ils acceptent les trois verres de brûle-gueule que les Teutons — prétextant l'heure matinale — avaient déclinés. Les Allemands et les Russes : les uns rêveraient de mettre le monde en ordre, les autres doivent subir le chaos pour exprimer leur génie.

La dernière visite du jour est digne de l'école de cinéma balkanique des années 90. Venu du nord, annoncé par une pétarade, un radeau de planches flottant sur des chambres à air de camion Oural dérive vers ma grève. Au milieu de l'île flottante, portée par des mortaises et haubanée de câbles, trône une bagnole. Trois Russes en treillis complet échouent sur les galets : « Notre radeau s'appelle l'Intrépide ! » Ils ont des gueules de tueurs, des rayés de sous-marinières, des poignards à la ceinture. Le cardan de la voiture a été sorti de son axe, incliné de 20° et équipé d'une hélice de propulsion. Sur ce *Kon Tikide* perdition, ils descendent vers Irkoutsk, alternant les quarts de pilotage au volant de la voiture. À l'arrière, un bidon de

chantier où brûle un feu de bois fait office de cuisine. En repartant, ils tirent un coup de feu avec un petit canon portatif et je contemple ce radeau qui ressemble à la vie en Russie : une chose lourde, dangereuse, au bord du naufrage, soumise aux courants mais où l'on peut faire du thé en permanence.

Le soir, à la cascade, pendant qu'Hermann garde la cahute, nous réussissons avec Goisque à passer sur l'autre rive du torrent, au-dessus de la chute d'eau. Nous rejoignons la dorsale de granit où j'avais repéré, cet hiver, une plate-forme de bivouac. Il faut une heure pour gravir les 50 derniers mètres de dénivelé, défendus par les pins nains. Les branches agrippent nos pas.

Sur la plate-forme, je construis un feu. La vire est une loge pour veillée d'armes. Un de ces lieux où se réconcilier avec soi-même avant l'exécution capitale. Ce genre d'endroit où, selon votre disposition, le désespoir le plus sombre ou la joie lumineuse vous monte à la peau. Nous fumons nos Roméo n° 1. La nuit est calme, la lune déjà ample. Pourquoi cette envie de refaire le monde au moment où il s'éteint ? Des cumulus barrent l'horizon bouriate. Le soleil couchant les mûrit. Les quatre éléments jouent leur partition. L'eau accueille les copeaux d'argent lunaire, l'air est saturé d'embruns, la roche vibre de la chaleur accumulée. Pourquoi croire que Dieu se tient ailleurs que dans un crépuscule ? Les chiens se lovent sous les pins. Le feu monte, la nuit descend. Ils se rencontrent.

Soudain, Aïka jaillit et se précipite dans la pente à crocs découverts alors que Bêk se tapit sous les pins, tel un chien d'appartement égaré dans la taïga. La petite sentinelle noire aboie dans la nuit et nous imaginons un ours contournant notre camp.

12 juillet

Avec Goisque et Hermann au cap des Cèdres du Milieu. Nous marchons en silence sur la grève. Chateaubriand, dans la *Vie de Rancé*, écrasé de modestie, se souvient avoir cheminé « sous le poids de (son) esprit ».

À la pointe du cap, une minute de recueillement devant la cabane où acheva de pourrir le naufragé du siècle rouge. Hermann : « Une vie ici sans connaître Guy Lux. » Dans un bosquet de pins nains, sur le bourrelet de galets qui sépare le Baïkal des étangs intérieurs, les chiens lèvent une cane à la couvée. Il faut les retenir de faire un sort aux œufs. Aïka réussit tout de même à croquer tout cru un petit passereau à la consternation d'Hermann qui respecte depuis quarante ans un strict végétarisme.

Le soleil de 6 heures a transformé les marais en pièces d'eau de forêt arthurienne. Une vapeur de légende ouate la surface, y ménage des trouées où se fichent mille diffractions. Spectacle pour écrivain

gothique victorien. Dans un roman fantastique de la fin du XIX^e siècle, les libellules deviendraient les montures ailées de fées, les scintillements de la lumière sur l'eau seraient les baisers des ondines, les brumes l'haleine des sylphes, les araignées revêtiraient le statut de gardiennes des portes du vent, les eaux dormantes abriteraient le caveau d'un dieu tutélaire, et les coulées de soleil, immiscées entre les crêts, symboliseraient la voie pavée d'or vers le royaume du Ciel. Mais nous ne sommes que des hommes dans un monde d'atomes, il faut rentrer avant la nuit.

13 juillet

Les Européens ont poursuivi la construction des réacteurs EPR de troisième génération, relancé le projet Transgreen destiné à importer l'énergie solaire produite par les installations africaines et assisté à une marée noire au large des Florides. Je lis ces chroniques de la démiurgie humaine dans les journaux apportés par Goisque.

La vie dans la cabane est une profession de foi énergétique aux antipodes du prométhéisme historique. La hache du bûcheron et le panneau solaire pourvoient lumière et chaleur. La frugalité énergétique ne pèse pas. Ni la joie de se savoir autosuffisant et le sentiment religieux d'être bénéficiaire des prodigalités du soleil. Les panneaux photovoltaïques captent l'averse de photons tombés des cieux. Le bois — qui est le fossile de la lumière solaire — libère son énergie dans le feu.

Chaque calorie tirée de la pêche ou de la cueillette, chaque photon assimilé par le corps est dépensé pour pêcher, cueillir, puiser l'eau et couper le bois. L'homme des bois est une machine de recyclage énergétique. Le recours aux forêts est recours à soi-même. Privé de voiture, l'ermite marche. Privé de supermarché, il pêche. Privé de chaudière, son bras fend le bois. Le principe de non-délégation concerne aussi l'esprit : privé de télé, il ouvre un livre.

À quoi ressemblent le pétrole et l'uranium ? Qu'y a-t-il dans l'enceinte de confinement d'un réacteur EPR, de quoi se composent les houilles qui sourdent du robinet de la BP par 4 000 mètres de fond ? Qui transforme ces forces et les achemine à nous sous la forme de watts ? Le communisme de la cabane consiste à refuser les intermédiaires. L'ermite sait d'où vient son bois, son eau, la chair de ce qu'il mange et la fleur d'églaïnier qui parfume sa table. Le principe de proximité guide sa vie. Il refuse de vivre dans l'abstraction du progrès et de ponctionner une énergie dont il ignore tout. Être moderne : refuser de se préoccuper de l'origine des bienfaits du progrès.

Les autres nouvelles de la presse concernent les affaires de corruption du personnel de l'État français. Parfois, elles trahissent une

maladresse confondante dans la dissimulation du vice. Même les valets de Sade pensaient à tourner la clef du boudoir où ils s'enfermaient. La laideur des complets-cravate et la pauvreté d'expression de ces gens sont pires que leurs malversations.

14 juillet

Le soleil lève les couleurs à 4 heures du matin, moi un peu plus tard et je n'en ai que trois. Le petit fanion — ciel, neige, sang — claque sur la plage, accroché à la canne à pêche. Pour la patrie, Goisque, Hermann et moi vidons trois fois trois verres de vodka matinale. Nous saluons la mémoire de Borodino. J'organise un bal populaire et apprends la valse à Bêk. Aïka, chienne, refuse de danser. Est-il légal de planter un drapeau français sur la terre de Russie ? Est-ce un geste d'agression ? Penser à le demander à un constitutionnaliste qui passerait en kayak.

15 juillet

Goisque et Hermann sont partis ce matin. Leur présence amicale et le défilé incessant de rameurs ces derniers jours ont brisé mon horloge interne et je vais mettre quelques jours à retrouver le rythme fondé sur la seule observation de la course du soleil autour de ma clairière.

16 juillet

La vie en cabane est un papier de verre. Elle décape l'âme, met l'être à nu, ensauvage l'esprit et embroussaille le corps, mais elle déploie au fond du cœur des papilles aussi sensibles que les spores. L'ermite gagne en douceur ce qu'il perd en civilité. « Peut-être notre ancêtre était-il plus gracieux devant le plaisir, plus conscient de son bonheur, dans la proportion où il était moins délicat dans la souffrance », écrit Bachelard dans *La Psychanalyse du feu*.

S'il veut garantir sa santé mentale, un anachorète jeté sur un rivage doit habiter l'instant. Qu'il commence à échafauder des plans, il versera dans la folie. Le présent, camisole de protection contre les sirènes de l'avenir.

Les nuages du soir mettent des bonnets de coton aux montagnes ensommeillées.

Des fleurs d'égantier bordent le pied des arbres de la lisière du bois. Elles tournent leur corolle vers leur dieu le Soleil. Je pense à la description du jardin de la rue Plumet dans *Les Misérables*. Jean Valjean a laissé la friche pousser et Hugo file une profession de foi panthéiste : « Tout travaille à tout... Il y a entre les êtres et les choses des relations de prodige... Aucun penseur n'oserait dire que le parfum des aubépines est inutile aux constellations... »

Prolonger la question hugolienne : qui prétendrait que le ressac

n'est pour rien dans les rêves du faon, que le vent n'éprouve rien à se heurter au mur, que l'aube est insensible aux trilles des mésanges ?

17 juillet

Compter une journée pour lire *Typhon*, fendre une réserve de bois, pêcher quatre ombles, nourrir ses chiens et réparer les planches d'un auvent malmené par la tempête. Le Mac Whirr de Conrad est un anti-Achab. Il se tient sur le seuil du destin, accepte l'ouragan, ne cherche pas d'échappatoire à l'inéluctable. Pourquoi s'émouvoir de ce qui ne procède pas de notre ressort ? Aucune baleine blanche ne vaut de s'exciter. Poussée au suprême, l'indifférence donne aux hommes un air buté et Mac Whirr prend sous la plume de Conrad des traits de brute. Le capitaine ferait un bon héros russe. En Russie, pour signifier qu'on s'en fout, on dit « *mnie figou* ». Et on appelle « pofigisme » l'accueil résigné de toute chose. Les Russes se vantent d'opposer leur pofigisme intérieur aux convulsions de l'Histoire, aux soubresauts du climat, à la vilenie de leurs chefs. Le pofigisme n'emprunte ni à la résignation des stoïciens ni au détachement des bouddhistes. Il n'ambitionne pas de mener l'homme à la vertu sénéquienne ni de dispenser des mérites karmiques. Les Russes demandent simplement qu'on les laisse vider une bouteille aujourd'hui parce que demain sera pire qu'hier. Le *pofigisme* est un état de passivité intérieure corrigée par une force vitale. Le profond mépris envers toute espérance n'empêche pas le pofigiste de rafler le plus de saveurs possible à la journée qui passe. Le soir constitue son horizon limite. Mac Whirr, suant sur la passerelle de son bateau en attendant le typhon, pourrait être un fidèle de cette Église sans espérance.

18 juillet

Le brouillard me surprend alors que je coupe en kayak à travers les caps. Le soleil réussit à déployer des gloires. Elles ornent ces percées de couronnes pareilles à d'aveuglants oursins. Un temps à se faire attaquer par le monstre du Baïkal. J'aborde devant la cabane abandonnée et m'enfonce dans la forêt vers les marais, en quête d'oignons sau vages, de rhubarbe et d'ail aux ours. Les moustiques m'assaillent. J'aimerais traîner tout nus ici ces rédacteurs de notices de lotions anti-moustiques, pour les inciter à moins de dithyrambe sur leurs étiquettes. Les étangs pétillent. Les roses sauvages égaient les rives, les cèdres les assombrissent. Je rentre à la cabane, chargé d'herbes aromatiques. Le lac rosit, le ciel se marbre, couvert de plaques mauves et traversé de cyanoses. Il faudrait être médecin légiste pour apprécier les crépuscules baïkaliens.

19 juillet

Une douche on the beach. Je me lave à grande eau tiédie dans les seaux quand Volodia d'Iélochine débarque sur son petit bateau, les bras chargés de poissons fumés. Il est venu m'entretenir d'un problème qui passionne les Russes. « Il y a des émeutes dans vos villes ! C'est la révolution des Arabes ! Tout brûle. » Je n'ai pas assez de mots pour expliquer à Volodia que les choses sont moins graves, mais plus compliquées que cela. D'ailleurs, le sont-elles vraiment ? Il faudrait lui expliquer que ces mouvements sont des manifestations de colère sociale et que l'origine ethnique de leurs acteurs, si elle impressionne les Russes, n'est pas évoquée par les commentateurs français. Il faudrait lui dire qu'il ne s'agit pas de révolution. Ces troubles à l'ordre public ne visent pas à renverser le monde bourgeois mais à y accéder. Entend-on les jeunes gens réclamer liberté, puissance et gloire ? Pourquoi brûle-t-on les voitures dans ces couronnes de misère ? Pour critiquer les ravages de la technique et du marché sur les sociétés ou par dépit de ne pas posséder les plus belles et les plus grosses d'entre elles ?

Je me souviens de mes interventions dans les quartiers sensibles (adjectif dont on affuble les endroits où règne un certain parfum de brutalité). Les petits gamins étaient très énergiques et me faisaient le plaisir de s'intéresser à ce que je racontais mais se moquaient de mon accoutrement, raillaient ma manière de parler. Je retenais de ces rencontres qu'ils accordaient un prix immense à la reconnaissance vestimentaire, cultivaient l'esprit de quartier et le conformisme comportemental, aimaient les objets coûteux, développaient un souci maladif de l'apparence, croyaient à la loi des forts, ne nourrissaient pas beaucoup de curiosité pour l'*autre* et possédaient leurs codes de langage : les signes distinctifs de l'esprit bourgeois.

Dieux des bois, vivre ici et faire l'affront à ces montagnes de s'occuper de ces affaires ! Dès que Volodia remet les gaz, je m'empresse de chasser ces pensées et retourne au labour des livres et des bois.

20 juillet

Aujourd'hui, j'escalade 1600 mètres de dénivelé, en redescends autant. Voilà pour la statistique. J'ai décidé de grimper sur le sommet établi derrière la cabane. D'abord, c'est la pénible et longue ascension dans la taïga. J'accouche du sous-bois à 850 mètres. La lisière supérieure marque le seuil du monde d'en haut. Les pierres arrachées des sommets ont roulé jusqu'au rempart des arbres. Il règne un silence d'amphithéâtre. Les chiens halètent dans la chaleur. Nous buvons aux filets du torrent. Le canyon se raidit, Aïka et Bêk peinent dans les ressauts. Je m'assieds à côté des bosquets d'anémones de montagne pour regarder le lent écroulement des pierriers et des forêts jusqu'à la

rive.

Il paraît que des hommes regardent les hanches des femmes pour savoir si elles feront de bonnes génitrices. D'autres fixent les yeux pour deviner si elles feront des amantes captivantes. D'autres estiment la longueur des doigts pour se faire une idée de leur sensualité. Certains coulent des regards identiques sur la géographie.

Ces montagnes n'offrent rien qu'une profusion de sensations à éprouver sur-le-champ. L'homme ne les bonifiera jamais. Dans ce paysage sans promesse, écartelé de grandeur, les calculateurs en seront pour leurs frais. Rien ne soumettra cette nature. Elle repose, à la seule appréciation des âmes détachées de toute ambition. La taïga ne s'accorde pas aux rêves de fertilisation. Aménageur, passe ton chemin, regagne la Toscane ! Là-bas, sous les ciels tempérés, les paysages attendaient que l'homme les façonne en campagne. Ici, dans cet amphithéâtre, les éléments règnent pour l'éternité. Il y eut des luttes dans les temps magmatiques, à présent, le calme. Le paysage, repos de la géologie.

À 1700 mètres d'altitude, je coupe dans les éboulis vers la crête. Là-haut, sur le fil de la séparation entre le bassin du Baïkal et la Lena, je déjeune avec les chiens de trois poissons fumés et d'oignon sauvage. Encore une heure de marche sur les lichens séchés vers le sommet à 2 100 mètres. Au sommet, je dors sur les mousses, mêlé aux chiens. Les moustiques nous chassent. Ce sont les gardiens du haut lieu, chargés de ne laisser aucun intrus s'installer. La nature a eu le génie de déployer non pas des armées de cerbères monstrueux dont les balles du fusil seraient venues à bout mais de minuscules seringues volantes dont les vrombissements rendent fou.

Nous battons en retraite sur le versant nord-est et dégringolons dans un pierrier, déclenchant à chaque pas des chutes de blocs. Je rejoins un névé incliné à 40°. Deux belles lamelles de schiste me servent à y tailler des marches. Les chiens hurlent avant de se résigner à contourner l'obstacle. La pente s'adoucit et nous fonçons dans la neige. À 900 mètres, devinant un décrochement suspect, je quitte par instinct le névé et regagne les bords rocheux. Une bédrière s'ouvre. La rivière que recouvrait la neige y fait une courte résurgence avant de sombrer dans un gouffre de trente mètres.

21 juillet

Pas un oiseau ne chante. Pas une ride sur le lac. Le brouillard a avalé le monde.

22 juillet

Leur arrivée me surprend. Ils ont échoué sur la grève en silence et je m'aperçois de leur présence au raclement des coques de leur kayak sur

les galets. Ce sont deux colosses au crâne rasé. Ils ont des sourires carnassiers mais des yeux très doux. Ils se dirigent à la rame vers l'île d'Olkhon à raison de cinquante kilomètres par jour. Ils me demandent un thé et pendant que l'eau bout sur le poêle, ils me révèlent qu'ils sont shivaïstes et naviguent le long des côtes pour repérer les lieux sacrés. Le lac serait le berceau originel de leur dieu Shiva. Le comique, c'est qu'ils ont des têtes de tueurs des forces spéciales.

Un vieux résidu de patience inoculée par dix années d'éducation chez les frères m'aide à supporter la bouillie spirituelle que Sacha me déroule pendant une heure, truffant sa démonstration de mots sanskrits. Il en ressort que les montagnes du Baïkal sont liées au mont Meru, que le sud de l'Oural est un endroit du monde où la révélation celto-cosmique bat son plein, que Zarathoustra a édifié les kourgans des plaines indo-sarmates. J'admire ces convaincus qui vous parlent de ces choses avec le même aplomb que s'ils venaient de partager un verre de bière avec Dieu, dans la cabane d'à côté. Depuis que l'URSS s'est écroulée, les théories new age connaissent le succès chez les Russes. Il fallait occuper la vacance mystique laissée par l'effondrement des dogmes socialistes. Les Russes aiment l'explication ésotérique du monde et ne rechigneront jamais à prendre pour vérité une de ces théories que les professionnels de l'occulte n'osent même plus avancer en Europe de l'Ouest. Les Russes ne sont pas les fils de Raspoutine pour rien.

L'idée est belle de naviguer en essayant de reconnaître dans les formes d'un paysage la transcription physique d'une légende. Ce détournement spirituel et symbolique de la géographie maintient le regard en haleine. Pagayant sur l'eau, mes deux amis repèrent les signes, traquent les correspondances. Dans une éminence, ils voient un lingam, dans la découpe d'une crête le trident de Shiva, et dans une cabane le point vélique à la croisée des forces.

Après la soupe, Sacha et son disciple s'asseyent en position du lotus sur la plage et récitent un mantra hindou. Sacha souffle dans sa conque tibétaine. Le brame réveille Bêk qui hurle.

— Mon chien n'aime pas le son de la conque, dis-je.

Regard bizarre de Sacha :

— Ce n'est peut-être pas un chien...

Ils me redisent que la cabane des Cèdres du Nord se tient dans un « nœud énergétique » de très grande intensité. Ils repartent vers le sud. Trois coups de conque résonnent dans le lointain.

23 juillet

Je rame vers la Lednaïa. Le lac pue le cadavre. Le brouillard est revenu. La forêt avance, se retire, revient. Là-bas, je pêche sur les rochers puis dîne du produit de ma patience. Cette nuit, mon bivouac

est une quintessence : l'eau clapote, la prairie vient mourir sur le tranchant d'une falaise portée sur les eaux calmes, quelques bouleaux protègent de la brise. Les poissons grillent sur le feu et les chiens attendent de recevoir leur dû alors que la lune — couleur calisson d'Aix — se vautre dans les brumes. Je fume un Partagas. Ce sont les endroits où on les grille qui consacrent les cigares. Ma mémoire est géographique. Elle retient mieux l'atmosphère et le génie des lieux que les visages et les conversations.

Ce soir, ne manque que la femme de mes rêves.

24 juillet

Un moteur dans l'aube. C'est Volodia qui vient jeter un filet au débouché de la Lednaïa. Je le hèle du haut de la falaise. Nous conversons une heure en partageant des tomates sur le capot du canot. Vladimir Jankélévitch dans ses entretiens sur l' *immédiat* parle de cette faculté des Russes à rester de longues heures assis à table, accrochés aux récifs d'une île couverte d'abondance. Autour de la table s'ouvre le monde hostile et dur où il faudra plonger tôt ou tard jusqu'à une nouvelle table, un peu plus loin.

Je m'en reviens, naviguant dans le brouillard. La côte est mon fil d'Ariane. La tempête résout les choses deux heures après mon retour à la cabane.

25 juillet

Je vais me séparer des chiens. Je les regarde dormir la tête sur le seuil de la cabane. Pourquoi tout finit-il par venir ? Il n'existe qu'un moyen d'éviter l'inéluctable.

26 juillet

« Je pars et des ormeaux qui bordent le chemin, j'ai passé les premiers à peine »...

Sergueï vient me chercher après-demain. Nous irons déposer les chiens à Iélochine, ils y resteront en attendant de trouver maître dans une autre cabane de la réserve.

Je suis venu ici sans savoir si j'aurais la force de rester, je repars en sachant que je reviendrai. J'ai découvert qu'habiter le silence était une jouvence. J'ai appris deux ou trois choses que bien des gens savent sans recourir à l'enfermement. La virginité du temps est un trésor. Le défilé des heures est plus trépidant que l'abattage des kilomètres. L'œil ne se lasse jamais d'un spectacle de splendeur. Plus on connaît les choses, plus elles deviennent belles. J'ai ren contré deux chiens, je les ai nourris, un jour ils m'ont sauvé. J'ai parlé aux cèdres, demandé pardon aux ombles et pensé aux miens. J'ai été libre car sans l'autre, la liberté ne connaît plus de limite. J'ai contemplé le poème des

montagnes et bu du thé pendant que le lac rosissait. J'ai tué le désir de l'avenir. J'ai respiré l'haleine de la forêt et suivi l'arc de la lune. J'ai peiné dans la neige et oublié la peine au sommet des montagnes. J'ai admiré la vieillesse des arbres, apprivoisé des mésanges, saisi la vanité de tout ce qui n'est pas révérence à la beauté. J'ai jeté un regard sur l'autre rive. J'ai connu des semaines de neige silencieuse. J'ai aimé avoir chaud dans ma hutte pendant que la tempête déchaînait sa rage. J'ai salué le retour du soleil et des canards sauvages. J'ai arraché la chair des poissons fumés et senti la graisse des œufs d'omble me rafraîchir la gorge. Une femme m'a dit adieu mais des papillons se sont posés sur moi. J'ai vécu les plus belles heures de ma vie jusqu'à la réception d'un message et les plus tristes ensuite. J'ai arrosé la terre de sanglots. Je me suis demandé si on pouvait obtenir la nationalité russe non par le sang mais par les larmes versées. Je me suis mouché dans les mousses. J'ai vidé des litres de poison à 40° et j'ai aimé pisser devant la Bouriatie. J'ai appris à m'asseoir devant une fenêtre. Je me suis fondu à mon royaume, j'ai senti l'odeur du lichen, mangé l'ail sauvage et croisé des ours. Ma barbe a poussé, le temps l'a dévidée. J'ai quitté le caveau des villes et vécu six mois dans l'église des taïgas. Six mois comme une vie.

Il est bon de savoir que dans une forêt du monde, là-bas, il est une cabane où quelque chose est possible, situé pas trop loin du bonheur de vivre.

27 juillet

Une sieste sur les galets de la plage avec les chiens couchés sur moi. Aïka et Bêk, mes maîtres en fatalisme, mes consolateurs, mes amis qui n'attendent rien d'autre que ce que l'immédiat vous réserve dans la gamelle de la vie, je vous aime bien.

Soleil cru, lac d'azur, vent dans les cèdres, ressac des vagues : dans mon hamac, je me crois sur la côte méditerranéenne. Dans la forêt, je porte un dernier toast à la vie robinsonne. J'avise une fourmilière, en tapote le sommet de la main. Les insectes se défendent et bombardent ma paume d'acide formique. Ma peau luit de fluide actif. Je m'injecte la dose dans les sinus en avalant ma vodka. L'effet des effluves ammoniaqués est fulgurant. La forêt se pare de couleurs insoupçonnées.

Je démonte le kayak, range mes sacs. Ma vie s'est dépliée ici pendant des mois. Je la replie. J'ai toujours vécu dans des sacs. Mes malles de vivres sont vides. Je mange des poissons. C'est fini. Demain, le retour.

28 juillet

Une dernière visite en haut de l'éminence pour dire adieu au lac.

Ici, j'ai demandé au génie d'un lieu de m'aider à faire la paix avec le temps. En redescendant, Aïka lève une femelle d'eider. La cane baratte l'eau de son aile droite, simulant la blessure. Bêk se laisse prendre au piège et la poursuit jusqu'à perdre pied.

Aïka cherche le nid, le trouve et égorge les six canetons avant que je puisse intervenir. J'achève les petits corps plumeux à coups de galet.

Longtemps les plaintes de la cane sur la berge.

Elle pleure les milliers de kilomètres parcourus pour rien, elle pleure ses fruits perdus. La vie consiste à tenir le coup entre la mort des êtres chers.

Il a suffi des coups de dents machinaux d'une petite carnassière pour qu'une immense clarté de solitude s'abatte sur les Cèdres du Nord.

Je suis assis sur le banc de bois et j'attends le bateau de Sergueï. Le soleil tape. Les malles et les sacs sont empilés. Les chiens dorment sur le sable. Et cette cane qui pleure dans la lumière.

La matinée a un goût de mort, le goût du départ.

Les chiens lèvent la tête. Un bourdonnement s'élève, se confirme. C'est le bateau. Un point grossit à l'horizon. Un point final.

Remerciements

J'exprime ma gratitude et lance un salut aux personnes qui m'ont aidé à mener à bien mon séjour dans la cabane des Cèdres du Nord.

Alexis Golovinov

Thomas Goisque

Cédric Gras

Bertrand de Miollis

Olivier Desvaux

Stéphanie Tesson

Bernard Hermann

Cyril Drouhet et Jean-Christophe Buisson du *Figaro Magazine*

François Fèvre

Florence Tran

Cyrille Benchimol

Georges Bonopéra

L'équipe de Botravail

Emmanuel Rimbert

Sylvie Granotier et Jean-Marie Rouart pour leurs conseils de lecture

Les équipements MILLET et Patrice Folliet

Et surtout, Arnaud Humann

Ce projet a reçu le label « France-Russie » accordé par Culture-France dans le cadre de l'année croisée France-Russie.

FÉVRIER - La forêt

MARS - Le temps

AVRIL - Le lac

MAI - Les bêtes

JUIN - Les pleurs

JUILLET - La paix



5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Assez tôt, j'ai compris que je n'allais pas pouvoir faire grand-chose pour changer le monde. Je me suis alors promis de m'installer quelque temps, seul, dans une cabane. Dans les forêts de Sibérie.

J'ai acquis une isba de bois, loin de tout, sur les bords du lac Baïkal.

Là, pendant six mois, à cinq jours de marche du premier village, perdu dans une nature démesurée, j'ai tâché d'être heureux.

Je crois y être parvenu.

Deux chiens, un poêle à bois, une fenêtre ouverte sur un lac suffisent à la vie.

Et si la liberté consistait à posséder le temps ?

Et si le bonheur revenait à disposer de solitude, d'espace et de silence – toutes choses dont manqueront les générations futures ?

Tant qu'il y aura des cabanes au fond des bois, rien ne sera tout à fait perdu.

Sylvain Tesson est notamment l'auteur de Petit traité sur l'immensité du monde *, de* L'axe du loup *et d'*Une vie à coucher dehors *.*

Aux Éditions Gallimard

UNE VIE À COUCHER DEHORS, 2009 (Folio n o 5142) (Goncourt de la nouvelle)

HAUTE TENSION, 2009 (avec les photos de Thomas Goisque)

Chez d'autres éditeurs

LA CHEVAUCHÉE DES STEPPES, Robert Laffont, 2001 (avec Priscilla Telmon)

NOUVELLES DE L'EST, Phébus, 2002

CARNETS DE STEPPES, Glénat, 2002 (avec Priscilla Telmon)

LES PENDUS, Le Cherche Midi, 2004

LES JARDINS D'ALLAH, Phébus, 2004

L'AXE DU LOUP, Robert Laffont, 2004

SOUS L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ, Arthaud, 2005 (avec les photos de Thomas Goisque)

PETIT TRAITÉ SUR L'IMMENSITÉ DU MONDE, Éditions des Équateurs, 2005

ÉLOGE DE L'ÉNERGIE VAGABONDE, Éditions des Équateurs, 2007

L'OR NOIR DES STEPPES, Arthaud, 2007 (avec les photos de Thomas Goisque)

APHORISMES SOUS LA LUNE ET AUTRES PENSÉES SAUVAGES, Éditions des Équateurs, 2008

BAÏKAL, VISIONS DE COUREURS DE TAÏGA, Transboréal, 2008 (avec les photos de Thomas Goisque)

VÉRIFICATION DE LA PORTE OPPOSÉE, Phébus, 2010

CIEL, MON MOUJIK !, Chiflet et Cie, 2011

APHORISMES DANS LES HERBES ET AUTRES PROPOS DE LA NUIT,
Édition des Équateurs, 2011

Cette édition électronique du livre *Dans les forêts de Sibérie* de Sylvain Tesson a été réalisée le 29 août 2011 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070129256 - Numéro d'édition : 174785).

Code Sodis : N42304 - ISBN : 9782072404535 - Numéro d'édition : 205946

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.